L'Action NATIONALE

Volume LXXXVII, numéro 9, septembre 1997

# MIRON
## LE MAGNIFIQUE



Dossier préparé par Jean Royer
Quarante collaborateurs

l'HEXAGONE

L'Action NATIONALE

Volume LXXXVII, numéro 9, septembre 1997

**Directeur**
Rosaire Morin

**Adjointe au directeur**
Laurence Lambert

**Administratrice**
Marie-Laure Prunier

**Analyse sociale**
Michel Rioux

**Recherche**
Claire Caron

**Comptes rendus**
Gilles Rhéaume

**Révision**
Marc Veilleux

**Comité de rédaction**
Jacques Brousseau
Catherine Escogido
Andrée Ferretti
Robert Laplante
Ronald-É. Laviolette
Lise Lebrun
Denis Monière
Martin Poirier
Michel Rioux

**Comité de lecture**
Jean-Jacques Chagnon
Jean-Pierre Dupuis
Lucia Ferretti
Colette Lanthier
Alain Laramée
Pierre Noreau
Christiane Pelchat
Paul-Émile Roy
Janine Thériault

**Prix André-Laurendeau**
**Membres du jury**
Jules Bélanger
Lucia Ferretti
Colette Lanthier

**Mise en pages**
Guy Verville

**Impression**
Marc Veilleux, Imprimeur
à Boucherville

**Champ d'action**
La revue s'intéresse à tous les aspects de la question nationale. Des orientations cohérentes sont proposées pour bâtir le Québec de
demain.

**Liberté d'expression**
*L'Action nationale* fait appel à un grand nombre de collaboratrices et de collaborateurs.
Elle ouvre ses pages aux jeunes et aux experts. Respectueuse de la liberté d'expression, elle admet les différences qui ne compromettent pas l'avenir de la nation.

**Rédaction**
L'article demandé peut comprendre de 10 à 20 pages. Le compte rendu d'un livre peut compter une ou deux pages. Un article soumis sans entente préalable peut varier de 5 à 8 pages. L'envoi du manuscrit et de la disquette facilite nos travaux. Le texte vulgarisé est la forme d'écriture souhaitée.

**Index**
Les articles de la revue sont répertoriés et indexés dans « *L'index des périodiques canadiens* » depuis 1948, dans « *Périodex* » depuis 1984, dans « *Repères* » publié par SDM Inc. et à la Bibliothèque nationale du Québec depuis 1985.

**Reproduction**
La traduction et la reproduction totale ou partielle des textes publiés dans *L'Action*

*L'ACTION NATIONALE*
425, boul. de Maisonneuve Ouest, bureau 1002
Montréal (Québec) H3A 3G5
Téléphone : 514-845-8533
Télécopieur : 514-845-8529

L'Action NATIONALE

Volume LXXXVII,
numéro 9, septembre 1997

# *Table des matières*

Éditorial
La guerre est déclarée
*Rosaire Morin* **3**

Hommage à Fernand Dumont **11**

Aux hommes debout
*Charles Saint-Prot* **17**

Journées sociales de Rimouski **21**

Pour retrouver la dignité
*Carlos Arancibia* **27**

Signes avant-coureurs
*Pierre Vadeboncoeur* **41**

L'identité d'un immigrant
*Jean-Yves Duthel* **49**

À propos d'antisémitisme
*Pierre Harvey* **55**

La Loi sur l'équité salariale
*Danielle Hébert* **71**

La politique de la main-d'oeuvre
*Luc Lemire* **77**

La maternelle cinq ans
*Jean-Claude Tardif* **95**

Le choc référendaire au Canada anglais
*Michel Sarra-Bournet* **111**

La déportation québécoise
*Rosaire Morin* **123**

Lectures **126**

Comptes-rendus de lecture **130**

Regards sur l'actualité
*Rosaire Morin* **135**

Courrier des lecteurs **149**

DOSSIER :
**Miron le magnifique** **153**

*Document visuel*
*FTQ – Le 40e anniversaire* **313**

*Portrait*
Phyllis Lambert
*Laurence Lambert* **322**

***1917-1997***
***La pensée économique***

• Richard Arès 1961
*Libération économique* **327**

• J.-N. Cabana 1917
*Pour nous et chez nous !* **331**

Nos annonceurs **335**



*Depuis quelques années,*
*nous avons déplacé les qualificatifs :*
*de Canadiens-Français,*
*nous sommes censément devenus*
*des Québécois... Une culture québécoise ?*
*Depuis la Conquête,*
*et rien ne s'est modifié pour l'essentiel,*
*il n'y a pas seulement deux langues,*
*mais deux sociétés au Québec.*
*Les anglophones sont pourvus*
*des principaux éléments*
*d'une organisation sociale...*
*Peut-on les englober, sans nous méprendre*
*sur nous-mêmes et sur eux,*
*dans une même culture québécoise ?...*
*Culture québécoise ou canadienne-française ?*
*Demeurons dans l'incertitude pour l'heure.*
*Faute de mieux,*
*tant que l'histoire n'aura pas tranché*
*à la place des grammairiens.*

*Fernand Dumont,*
L'Action nationale, *janvier 1990, 20-34.*



# *Éditorial*
# *LA GUERRE EST DÉCLARÉE*

**Rosaire Morin**

*« La guerre de la mondialisation est gagnée. La guerre est gagnée mais, contrairement aux guerres habituelles, les batailles n'ont pas encore été faites... D'ici peu, les gens d'affaires seront affranchis des réglementations, barrières commerciales et autres irritants gouvernementaux... Si on veut répandre les technologies du XXIe siècle, il nous faut des règles du XXe siècle... (Il faut) éduquer les populations sur ce à quoi rime ce nouveau monde... Avant, le gros en affaires écrasait le petit. Ce n'est plus vrai. Maintenant, c'est le rapide qui écrase le lent et ça signifie que le gouvernement doit s'oter du chemin du secteur privé si nous voulons grossir... »*[1].

Cette déclaration est hystérique, irritante. Elle démontre que l'hyperlibéralisme a envahi la planète. L'armée néolibérale occupe l'Amérique du Nord, l'Europe, l'Asie. Elle promet le bonheur sur terre et la béatitude éternelle. Ne nous leurrons pas ! Que sont devenues les fameuses

1. Mickey Kantor, ex-secrétaire d'État au Commerce américain et négociateur en chef de l'Accord du libre-échange nord-américain, *La Presse*, 14 mai 1997.

promesses de la libre circulation ? A l'échelle de la planète, le mariage du capitalisme et de la technologie est devenu une menace pour la civilisation et l'humanité. Elle exploite honteusement les pays sous-développés. Elle sème dans tout l'Occident le paupérisme et la misère. Plus de 42 millions de personnes sont en chômage dans les pays de l'*OCDE*.

Hélas ! les soldats de la libération humaine sont peu nombreux dans la tranchée. Ils ne font pas le poids face au club occulte de l'internationalisme. Les transnationales industrielles et financières dictent leurs lois au pouvoir politique. Face à la libre circulation, les gouvernements sont figés, neutralisés, paralysés. Ils deviennent incapables de préserver adéquatement les valeurs de leur propre pays.

Ils ne peuvent plus protéger leurs ressources naturelles, leur agriculture et leurs industries. L'internationalisme modifie même les politiques culturelles par l'idéologie qu'il diffuse. Il influence les systèmes d'éducation et de santé. Tous les États de l'Occident et de l'Asie industrialisée subissent les contraintes et les interdictions des ventouses mondialisées.

## *L'abolition des frontières*

L'*Organisation mondiale du commerce*, le *Fonds monétaire international* et l'*OCDE* dirigent et appliquent avec une autorité excessive les règles de la concurrence et des marchés au seul profit des grandes entreprises. Les transnationales deviennent ainsi les représentants non élus des peuples dits souverains. Les gouvernements sont écorchés. Ils sont dévêtus, dépouillés de leur pouvoir réel. L'interdépendance des économies abolit les frontières.

Le choc de la mondialisation a ébranlé la planète. La révolution technologique est en train de remplacer le cerveau humain. Les télécommunications et l'ordinateur sont engagés dans une course folle. La croissance économique ou la productivité prend

le mors aux dents. Elle échappe à la main des cavaliers. Elle supprime des métiers. Elle aggrave le chômage, la précarité et la pauvreté.

Le libéralisme économique retrouve une voie libre avec l'abdication du communisme. Il voulait au départ uniformiser l'espace économique mondial. Il vise maintenant le pouvoir. Mais une lutte aiguë et violente divise les trois grands blocs : l'Amérique du Nord, l'Union européenne et l'Asie. Mais le même esprit mercantile déferle dans chacune de ces contrées. Il introduit une guerre financière et commerciale dominée momentanément par les monopoles financiers de l'empire américain. Il diminue la portée et le prestige des gouvernements qui démissionnent devant ses diktats. Il affecte alors les modèles culturels et sociaux de chacun des blocs. Des conflits prévisibles naîtront un peu partout.

L'oligarchie naissante se traduit par l'irrespect des cultures et des civilisations. Avec l'incertitude qu'elle sème, elle abolit les frontières nationales. Au lieu de viser l'universel, elle se transforme en un petit groupe très limité de privilégiés. Les grandes multinationales imposent leurs produits, leurs idées. La force de cette propagande intimide tous les gouvernements, même celui du Québec. Une seule idée domine la dictature financière : la conquête. La conquête économique et, pour l'obtenir, la conquête de tous les pouvoirs. Entre les mains d'une coterie, d'une clique, d'une mafia.

## *Il faut écraser*

Depuis de nombreuses années, le Québec suit le courant de la moindre résistance. Le pouvoir de l'État est remis en question. Le gouvernement de Jean Chrétien, les banques et les grandes entreprises québécoises et canadiennes ont entrepris d'*écraser* le gouvernement québécois. Il faut briser, broyer et mettre en morceaux les pouvoirs du gouvernement péquiste.

De façon particulière, les grandes banques : *CIBC*, *Montreal*, *Royal*, *Scotia* et *Toronto Dominion* exercent une domination totalitaire sur l'économie québécoise et sur la mentalité des hommes d'affaires. Elles sont devenues les moteurs des activités économiques au Québec et au Canada. Elles se livrent entre elles une guerre sans merci. Leur imbrication dans les entreprises et la pratique de leur dogme provoquent des fermetures d'usines, des fusions d'entreprises, des réductions d'effectifs.

Et ce n'est fini. Les banquiers sont les décideurs. Ils sont même présents dans les sommets économiques du Québec. Ils possèdent des sociétés dans presque tous les domaines : affacturage, assurances, cartes de crédit, courtage, crédit bail, fiducie, fonds mutuels, gestion de portefeuilles, prêt hypothécaire, matériel informatique... Ils *écrasent*, pour employer une expression chère à M. Garcia. Tout le libéralisme (privatisation, déréglementation et libre entreprise...) doit servir leurs intérêts. Où s'arrêtera la chasse au trésor ? Où s'arrêtera le mouvement de la concentration financière ? Les limites sont infinies.

## *Les lois sacro-saintes*

Depuis dix ans et plus, dans un pays qui tarde à se nommer, le gouvernement du Québec, peut-être sans le savoir, impose à l'État du Québec les lois sacro-saintes du libéralisme économique. Il réduit le rôle du gouvernement à celui d'un acteur économique parmi d'autres. Il accepte les règles de rendement du secteur privé. Il taillade dans le visage effaré des pauvres. Il soumet les projets de l'avenir aux impératifs des objectifs comptables. Il diminue le nombre des fonctionnaires. Il privatise. Il déréglemente. Il accorde au secteur privé des contrats en de multiples domaines. Ainsi, l'industrie des spécialistes et des conseillers devient florissante. Mais la fonction publique, avec moins de ressources, ne répond plus aux besoins de la population.

Dans ce contexte d'une aile gauche axée vers la droite, faut-il se surprendre si la démocratie québécoise est en crise ? Si une

partie de la crédibilité est flottante ou tombante ? Si certaines valeurs sont en danger ? Si les jeunes boudent les urnes ? Si les femmes se demandent pourquoi élire des députés, alors que la majorité d'entre eux est au service du « cheuf » ?

## *La liberté*

Pour contrer l'omnipotence des banquiers et des généraux du libéralisme, le Parlement québécois doit redécouvrir des espaces de liberté politique. Les citoyennes et les citoyens du Québec doivent pouvoir intervenir dans les orientations fondamentales du gouvernement, autrement que par un vote partisan à tous les quatre ans. Les affaires publiques et économiques ne peuvent être déconnectées de la culture et du social sans graves dangers pour l'avenir de nos enfants et de nos petits-enfants.

Les décisions finales ne doivent pas être l'apanage d'un club sélect ; elles sont le bien de toute la collectivité. Elles ne peuvent être prises par les décideurs qui sont les responsables du chômage, des exclusions et de la paupérisation. Les grandes mesures politiques de déréglementation, de privatisation et de libre circulation des capitaux doivent recevoir l'aval de toute la population.

L'État du Québec ne peut pas transférer à quelques décideurs économiques, si riches soient-ils, des décisions capitales qui affecteront la souveraineté politique dans les domaines vitaux de la santé, de la culture, de l'éducation, de l'emploi, de la sécurité, de l'environnement... Les maîtres de la finance ont des intérêts diamétralement opposés au bien-être de la population. La primauté du politique s'impose. La politique ne peut pas céder devant la puissance anonyme du capital.

Au Québec, la solidarité sociale doit mettre fin à la domination de deux cents sociétés qui s'enrichissent au détriment de deux millions de personnes qui s'appauvrissent. La marginalisation et le paupérisme présagent des troubles sociaux à devoir éviter.

## *Réinventer la démocratie*

Au Québec, il faut réinventer la démocratie. Et donner la parole au peuple. Le système actuel est impuissant à dompter les appétits insatiables de la finance. Des modèles de consultations populaires existent en plusieurs pays. Adaptons. Innovons. Consultons le peuple. C'est la seule méthode pour résister aux logiques financières de sources étrangères. Le gouvernement, ce n'est pas une technocratie. Ce n'est pas une entreprise commerciale. C'est l'organisme de gestion du bien commun. C'est l'exécution d'un contrat social dont la conception doit être réalisée dans les meilleurs délais.

Pour que la démocratie cesse de dérailler, il est urgent de corriger le défaut actuel de la représentation à l'*Assemblée nationale*. Les divers groupes d'opinions et de pressions doivent être présents dans le sanctuaire national. Autrement la démocratie sera un jour dénoncée comme une imposture. La venue même de femmes et d'hommes en difficulté apporterait un éclairage qui échappe aux personnes bien nanties. Dans un monde qui change, le mécanisme de la parole doit être renouvelé. Il doit se rapprocher des préoccupations que vivent les volontés collectives.

Certes la réforme du système politique est un immense chantier. Le pont entre les élus et le peuple doit être construit. Le cumul des mandats de député et de ministre est un écueil à éviter. La durée même des mandats mérite réflexion. L'air frais de la relève peut aider au renouveau nécessaire. Surtout si on prévoit que la moitié féminine de la population serait dans le changement pour favoriser la parité et l'action positive qui s'imposent. La modification du mode de scrutin devient aussi une obligation sociale. Il est impensable de repousser la représentation proportionnelle des divers courants d'opinions qui sont actuellement exclus du pouvoir.

Ces suggestions valoriseraient la démocratie. Elles deviendraient un rempart de protection contre les influences occultes

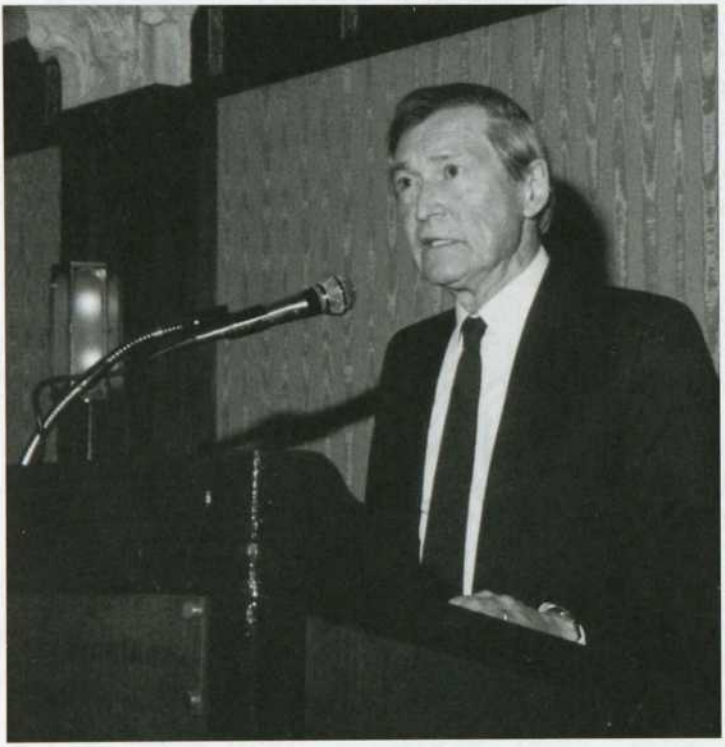
de la finance et des agents du néolibéralisme. Se peut-il que le Québec s'organise pour bâtir ici une société différente, vraiment distincte ? Où le partage serait réel ? Où la solidarité dominerait ? Où les écarts entre les classes sociales, les sexes et les générations disparaîtraient ? Où Wall Street et Bay Street cesseraient de nous imposer leurs interdictions et leurs lois ?

## *Conclusion*

Les objecteurs me diront que la prospérité frappera bientôt à la porte. Qu'il ne faut pas bousculer la ruche. Que le Québec est un coin de terre rempli de richesses. Mais qui profite de cette richesse ? Nos 800 000 assistés sociaux ? Nos 400 000 chômeurs ? Soyons réalistes ! Les inégalités s'aggravent avec la création de la richesse. La pauvreté se répand. Le néolibéralisme crée de la misère et de la pauvreté. Pourtant la fin du communisme avait semé un peu d'espoir. Le remède des trois grands blocs économiques, qui deviennent les maîtres du monde, s'avère un échec à l'échelle de la planète. Avant qu'il ne soit minuit, mettons un peu de lumière dans la vie québécoise. Redonnons de l'espoir à ceux et à celles qui désespèrent !

> *« Il est possible de montrer à une société qui n'a plus rien à gagner avec la situation actuelle, qu'elle peut gagner beaucoup en se tournant vers d'autres priorités, en premier lieu celle de l'emploi »*[2].

2. Pierre Paquette, secrétaire général de la CSN, *Un Québec pour l'emploi*, Éditions Saint-Martin, 1995, p. 7.



*Fernand Dumont*
*1927-1997*

*Photo prêtée gracieusement par INRS Société et Culture*

# *Fernand Dumont*

**Rosaire Morin**

Le Québec a perdu la lumière. Fernand Dumont, le père de la pensée, n'est plus. Il était un intellectuel de renommée internationale. L'homme était une source d'inspiration et il le restera pour plusieurs générations. Il a consacré sa vie à observer et à interpréter l'évolution du peuple québécois. « L'important, écrivait-il, ce n'est pas tellement d'écrire sur le Québec que d'écrire à partir du Québec ».

M. Dumont est né à Montmorency en 1927. Fils d'ouvrier, il a eu le privilège de poursuivre des études avancées. Après le cours scientifique et les études classiques, il entre à la faculté des sciences sociales de l'*Université Laval*. En 1953, il y obtient une maîtrise en sciences sociales. Le thème porte sur la *pensée juridique*. Il poursuit sa formation à la Sorbonne où il s'initie à l'étude théorique et pratique de la psychologie. Il obtient un doctorat en sociologie en 1955 : *La dialectique de l'objet économique*. La thèse sera traduite en espagnol.

En 1956, il revient au Québec. Il enseigne à l'Université Laval jusqu'en 1993. Ses cours portent sur la sociologie de la connaissance, la théorie de la culture et l'épistémologie des sciences humaines. Ses travaux de recherche sont axés sur les

études québécoises, la philosophie des sciences humaines et la théorie de la culture.

Il fut un pionnier des sciences humaines au Québec. La quantité de ses travaux, plus de deux cents publications, est toujours l'expression d'une pensée rigoureuse, originale et critique. Il élabore avec clarté les concepts scientifiques. Il s'intéresse aussi à la théologie et au renouvellement de la pensée chrétienne. Après la parution en 1965 de *Pour la conversion de la pensée chrétienne*, il préside la *Commission Dumont* sur les laïcs et l'Église.

En 1968, il publie un essai sur la théorie de la culture : *Le lieu de l'homme*. L'ouvrage présente les rapports de l'homme avec l'histoire. Cinq prix lui sont décernés dont celui de la Ville de Montréal et du Gouverneur général. En 1970, il présente une réflexion sur la crise tragique d'octobre : *La vigile du Québec*. La culture est au cœur des préoccupations. Le problème québécois est analysé dans une perspective universelle. Le regard du sociologue approfondit les horizons de la connaissance.

En 1975, le gouvernement du Québec lui décerne le prix Athanase-David pour l'ensemble de son œuvre et la *Sorbonne* lui remettait un *honoris causa*. En 1981, *L'anthropologie en l'absence de l'homme* est un ouvrage magistral sur la théorie de la culture. Ce livre constitue le premier volet d'une trilogie sur les fondements des sciences humaines.

Lumière de la société, Fernand Dumont est aussi un bâtisseur. Il participe à la création de l'*Institut supérieur des sciences humaines* de l'*Université Laval* qu'il dirige jusqu'en 1972. De 1975 à 1978, il préside aux destinées de l'*Association internationale des sociologues de langue française*. Il est le cofondateur de la revue *Recherches sociographiques* et le directeur de *Questions de culture*. Il est membre du conseil de direction des *Cahiers internationaux de sociologie*. En 1977, avec Guy Rocher, il participe à l'élaboration de la *Charte de la langue française*.

En 1979, il devient le premier président de l'*Institut québécois de recherche sur la culture* qu'il dirige pendant dix ans. En 1980, il

réalise le projet de rafraîchir ses connaissances en théologie. La thèse de maîtrise qu'il entreprend se transforme en thèse de doctorat sur *L'institution de la théologie*. En 1987, *Le sort de la culture* rappelle que « la culture est le véritable lieu de l'homme ».

En 1990, il a reçu le prix Léon-Gérin. En 1993, il publie *Genèse de la société québécoise*. En 1994, *Raisons communes* fait le bilan de la société québécoise et de ses préoccupations éthiques. En 1996, il publie, chez Bellarmin, *Une foi partagée*. Le livre touche à tous les aspects de l'expérience chrétienne. La crise de la religion moderne est indissociable de la crise de la culture.

Fernand Dumont continuera à nous éclairer. Par ses écrits, sa pensée est parmi nous. Pour ma part, je reprends la lecture de chacun de ses ouvrages. Et ses anciens étudiants, présents dans l'ensemble des départements de sociologie, perpétueront sa mémoire.

## *Témoignages*

### *À l'occasion de son départ*

**Louise Beaudoin**

> Il (Fernand Dumont) a été pour nous un phare au cœur des mutations très profondes qu'a connues la société québécoise au cour des dernières décennies. Il nous a guidés et accompagnés dans l'édification d'un Québec moderne qui, selon lui, devait nourrir son élan à même son propre héritage.
>
> (*Le Devoir*, 5 mai 1997)

**Gérard Bergeron**

> Il avait la notion de l'œuvre à faire. C'était une conscience unique.
>
> (*Le Devoir*, 5 mai 1997)

**Lucien Bouchard**

Dans le Québec d'aujourd'hui comme dans celui de demain, on retrouvera la trace de ses idées, de son œuvre, de son action. Fernand Dumont, comme peu de contemporains, a su comprendre et expliquer le peuple québécois, sa genèse et son développement, son présent et son espoir d'émancipation... Il a donné au mouvement souverainiste richesse intellectuelle et ouverture d'esprit.

(*Le Devoir*, 5 mai 1997)

**Léon Dion**

Il a été, avec Guy Rocher, le pionnier de la sociologie québécoise. Avant, il n'y avait rien... Sa foi était profonde, mais ce n'était pas une foi qu'il répandait à tout le monde. (Il en était de même pour sa foi indépendantiste.) Il n'a jamais fait valoir cette idée-là en exprimant un ressentiment contre le Canada anglais. Ce n'était pas le type de langage qu'il tenait. Il voyait l'indépendance comme quelque chose qui, peut-être, permettrait aux Québécois de retrouver un peu plus de capacités pour fonctionner.

(*La Presse*, 3 mai 1997)

**Réginald Martel**

Il a fait le pont entre l'ancien et le nouveau Québec.

(*La Presse*, 3 mai 1997)

**Hélène Pelletier-Baillargeon**

Il était l'artisan quotidien du texte comme d'autres le sont du bois... (Il était) l'intellectuel québécois sans doute le plus complet de sa génération.

(*La Presse*, 3 mai 1997)

**Jean Royer**

Avec la disparition de Fernand Dumont, l'*Académie des lettres du Québec*, où il avait été reçu en 1984, perd un de ses membres les plus illustres, qui a investi notre culture d'une réflexion sur l'appartenance et le partage des valeurs.

L'héritage de Fernand Dumont, sociologue, poète et théologien, serait celui d'un homme qui a voulu nous transmettre, par son action et dans son œuvre, le sens du partage, des « raisons communes » d'exister et de créer une société plus libre et respectueuse de chacune de nos présences.

(*La Presse*, 8 mai 1997)

**Claude Ryan**

Il fut peut-être, avec toutes les nuances qu'il faut apporter, le continuateur de l'abbé Groulx.

(*La Presse*, 3 mai 1997)

**Michel Vastel**

Brillant comme il l'était, Fernand Dumont aurait sans doute pu devenir très riche. Ou très puissant. Il s'est contenté d'enseigner et d'écrire, s'assurant ainsi, par les générations qui lui survivent, l'immortalité.

(*Le Soleil*, 5 mai 1997)



*Étrange pédagogie*
*qui a privé de mémoire*
*toute une génération.*
*On a même supprimé*
*l'enseignement obligatoire*
*de l'histoire dans les écoles*
*durant plusieurs années.*
*Ce que nul peuple en Occident*
*n'avait pensé faire,*
*nous y sommes parvenus...*
*L'ignorance de l'histoire,*
*et pas seulement celle du Québec,*
*fait de ces jeunes...*
*des êtres sans situation*
*dans l'aventure humaine.*
*Gardons-nous de ramener*
*cette carence à un simple défaut*
*d'érudition*
*dans la formation de l'honnête homme.*

*Fernand Dumont,*
L'Action nationale, *janvier 1990, 20-34.*



# *Bon anniversaire aux hommes debout*

**Charles Saint-Prot***

Il y a quatre-vingts ans, un petit groupe d'hommes fondait une revue dont le titre sonnait comme un coup de clairon : l'*Action française*.

La création de cette revue est l'un des premiers grands actes libérateurs du peuple canadien-français. Au fil des années, la revue regroupa les plus grands esprits de l'époque sous la houlette du premier d'entre eux, Lionel Groulx, dont René Lévesque a pu écrire dans un livre d'hommage paru en 1977, qu'il est « *l'un des principaux semeurs de la moisson d'avenir qui lève aujourd'hui au Québec.* »

L'immense mérite de *l'Action française*, devenue *l'Action nationale* en 1933, est d'avoir compris qu'on ne soulève pas les masses pour une action durable sans des principes. L'éditorial du premier numéro de *l'Action française*

* Politologue et écrivain français. Initiateur de l'Appel des intellectuels français pour le Québec libre.

posait ainsi l'objectif : « *le moment est venu d'acquérir dans tous les domaines la puissance intellectuelle pour que nous soyons en mesure d'exercer sur la destinée de la nation une influence féconde et victorieuse* ». Il ne s'agissait pas d'imaginer une idéologie ou de se livrer à un quelconque ratiocinage philosophico-intellectuel, mais, au contraire de construire une pensée fondée sur la réalité des faits, en particulier le fait national. C'est pourquoi, n'étant précisément pas une idéologie systématique et figée, mais une pensée adaptée aux évolutions, l'action intellectuelle entreprise en 1917 n'a cessé de s'adapter sans jamais perdre de vue l'objectif fondamental : l'élaboration d'une pensée nationale abordant tous les problèmes, économiques, sociaux, linguistiques, culturels, constitutionnels, politiques, par rapport à la nation québécoise. Sans doute ne faut-il pas chercher plus loin la raison de la longévité de *L'Action nationale*.

**L'Action nationale *représente l'idée du pays à bâtir.***

## *L'idéal de tout un peuple*

Sous la direction du si remarquable Rosaire Morin, *L'Action nationale* représente aujourd'hui l'expression la plus théoriquement fondée de la pensée nationale québécoise, c'est-à-dire de l'idée du pays à bâtir et qui est chaque jour un peu plus à portée de main.

S'intéressant à tous les aspects de la question nationale, publiant les études les plus solides et les plus pertinentes, développant les arguments les plus convaincants, chaque parution de *L'Action nationale* est un pas en direction de l'émancipation québécoise.

Chaque numéro de la revue ajoute une pierre à cet extraordinaire édifice intellectuel auquel le peuple québécois devra un jour témoigner sa reconnaissance. Car, si elle n'est lue que par quelques milliers de personnes, la revue est assurément l'expression de l'idéal de tout un peuple. En effet, il est notable qu'elle n'est pas réservée à un petit cénacle, elle n'est pas l'apanage d'une intelligentsia, elle est l'affirmation d'une pensée en prise directe sur la réalité populaire et nationale.

Victoire de l'intelligence et de la volonté, *L'Action nationale* témoigne, depuis quatre-vingts ans, que l'action de quelques hommes libres, voués corps et âmes à la cause de la nation et au service du plus grand nombre, est porteuse d'avenir et d'espérance. Elle est l'avant-garde composée d'hommes debout qui disent à leurs frères ce qu'un autre Résistant illustre, le général de Gaulle, est venu leur proclamer il y a tout juste trente ans : relevez la tête car les jours d'humiliation sont terminés.

Bon anniversaire aux hommes debout !



*L'avenir ?*
*La tâche est toute indiquée :*
*pour nous y engager*
*avec une nouvelle ferveur,*
*nous devons nous refaire une mémoire.*
*Il ne s'agit pas de distribuer à tout le monde* Notre
maître le passé *du chanoine Groulx. La perte*
*provisoire de la mémoire nous aura été peut-être*
*bénéfique : il est parfois d'heureuse amnésie.*
*C'est une mémoire d'aujourd'hui*
*dont nous avons besoin.*
*Commençons par l'enseignement.*
*Il suffira de rendre à l'histoire, celle du vaste*
*monde autant que celle du Québec, la place*
*considérable qu'elle doit occuper dans la formation*
*d'un jeune afin qu'il puisse s'y retrouver dans un*
*monde particulièrement mouvant.*

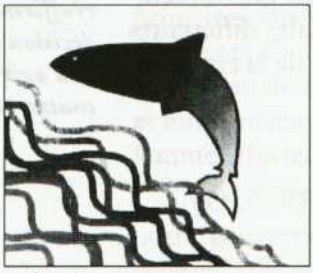
*Fernand Dumont*
L'Action nationale, *janvier 1990, 28.*



# *Journées sociales du Québec*

## *Déclaration de Rimouski*

Les *Journées sociales du Québec* font suite aux souhaits exprimés par les participants et les participantes au colloque sur le centenaire de *Rerum novarum*, réalisé à Québec en mai 1991. À leur manière, elles prennent le relais des *Semaines sociales* (1920-1958) dont l'interruption a créé un vide que plusieurs ont déploré. Les premières *Journées sociales du Québec* ont eu lieu à Chicoutimi au début de mai 1993 sur le thème « Sans emplois, peut-on vivre ? ». Les secondes se sont déroulées à Sherbrooke en mai 1995 et avaient pour thème : « Sans argent, peut-on vivre ? De l'exclusion au développement solidaire. »



*« Agir à contre-courant »*

Les *Journées sociales du Québec* sont un carrefour de réflexion sur les pratiques sociales dans

la conjoncture actuelle, dans une perspective chrétienne.

## *Démarche et fréquence*

La méthode mise en œuvre en est une de théologie sociale, où l'on distingue certains moments déterminants : a) l'écoute de la situation et des pratiques sociales en cours, b) l'analyse critique de la dynamique structurelle, d'un point de vue économique, social, politique et éthique et dans la perspective des exclus ; c) la réflexion proprement théologique (Bible, enseignement social des Églises, théologies... ; d) la recherche de voies de résistance et d'alternatives.

Les *Journées sociales du Québec* se tiennent tous les deux ans. Le lieu des rencontres varie pour permettre de prendre contact plus directement avec des situations régionales différentes et pour rendre possible l'apport de la créativité de toutes les régions.

***Nous sommes 450 personnes à réaffirmer notre décision de vivre et d'agir à contre-courant.***

## *Déclaration de Rimouski, 11 mai 1997*

*Au terme de ces troisièmes journées sociales du Québec, nous sommes 450 personnes à réaffirmer notre décision de vivre et d'agir à contre-courant.*

*Nous sommes 450 personnes venant de toutes les régions du Québec qui voulons vivre et agir à contre-courant du néolibéralisme. Nous sommes témoins*

*que des milliers de personnes et de groupes résistent avec acharnement à l'emprise de cette pensée unique.*

**Avec elles, avec eux :**

NOUS REFUSONS que le pouvoir financier dicte nos politiques publiques et que nos dirigeants, pourtant élus par la population, s'en fassent les valets apeurés, faisant d'une crainte de décote financière un projet ratatiné de société.

*Nous refusons que le pouvoir financier dicte nos politiques publiques.*

NOUS REFUSONS que nos épargnes déposées dans nos caisses de retraite prennent le chemin de l'étranger, alors qu'elles pourraient contribuer pour une bonne part à effacer notre dette collective, tout en favorisant notre développement.

NOUS REFUSONS que nos gouvernants nous considèrent comme des consommateurs primaires, susceptibles d'être manipulés par des fabricants d'images et par des mécaniques électorales, au lieu de répondre aux besoins criants et fondamentaux des familles, en particulier des femmes, des jeunes, des personnes sans emploi.

NOUS REFUSONS surtout la myopie de notre gouvernement québécois, qui s'entête à refuser la clause complète de l'appauvrissement zéro et qui pense faire disparaître le nombre de personnes appauvries en adoptant un barème de faible revenu complètement coupé de la réalité. Manipulée ainsi par la statistique, la misère peut sembler moins grave à des yeux technocrates.

NOUS REFUSONS que notre gouvernement québécois s'en prenne principalement aux plus démunis, aux moins bien nantis, dans la

poursuite obsessive de son objectif du déficit zéro, pendant que les entreprises, les banques et les financiers voient leurs profits et leurs revenus connaître des hausse faramineuses. Nos gouvernants se bercent d'illusions en croyant que ces financiers accepteront de réinvestir ces profits dans d'illusoires créations d'emploi. En fait, ne recherchent-ils pas, pour la plupart, des profits dans des pays étrangers puisque leur intérêt premier est celui des actionnaires ?

*Nous refusons de fermer les yeux.*

NOUS REFUSONS d'accepter l'idée reçue voulant que le bien des entreprises et des banques se transforme, par magie, en bien commun. Dans cette perspective, nous refusons de fermer les yeux sur les agissements de ceux qui, voulant évacuer l'État, tentent de le confisquer dans leur seul intérêt.

NOUS REFUSONS d'être dupes quand les médias s'attardent à rapporter les éternuements de tous les petits pharaons de passage, pendant que tout autour la misère se répand dans un silence complice. La présente campagne électorale en est un exemple flagrant et intolérable.

NOUS REFUSONS les incohérences dont se rendent complices nos communautés chrétiennes et leurs responsables quand elles sont moins critiques de leurs choix économiques et pastoraux qu'elles ne le sont dans leurs dénonciations publiques.

NOUS REFUSONS, enfin, le fatalisme économique qu'on nous présente comme une nouvelle religion à laquelle il faudrait sacrifier la

majorité de la population, alors qu'il s'agit toujours de décisions prises dans l'intérêt d'une minorité possédante, qui exige d'asservir le politique et le social à ses fins propres.

Certes, nous n'avons ni la naïveté ni la prétention de croire que les contradictions dont nous venons de faire état ne nous atteignent pas personnellement et ne traversent pas nos organisations populaires, syndicales et religieuses. Mais nous entendons faire confiance à cette solidarité que nous partageons avec les personnes, de plus en plus nombreuses, qui sont exclues de la plupart des décisions qui les touchent au premier chef et à qui est toujours refusé le minimum de dignité.

En faisant nôtres leurs revendications à la dignité et leur désir irrépressible d'être des citoyennes et citoyens à part entière, nous retrouvons, à chaque fois, l'espérance et le souffle nécessaires pour lutter contre nos propres contradictions.

Nous retrouvons l'espérance et le souffle pour continuer de vivre et de penser à contre-courant.


Abonnement à la

***Revue d'histoire de l'Amérique française***

(revue trimestrielle)

| | CANADA | ÉTRANGER |
|---|---|---|
| Individus et institutions | 50 $ | 54 $ |
| Étudiants (avec pièce justificative) | 26 $ | 30 $ |
| *Abonnement de soutien* | 110 $ | 114 $ |

261, av. Bloomfield, Montréal H2V 3R6 Tél. : (514) 278-2232

Tout abonnement comprend la cotisation de membre de l'Institut d'histoire de l'Amérique française.



*On discute beaucoup, ces temps-ci,*
*de formation fondamentale,*
*effarés que nous sommes*
*devant l'éparpillement*
*de connaissances qu'ingurgitent*
*les jeunes sous la poussée d'aînés*
*en mal d'encyclopédie.*
*À tout prendre, pour être citoyen,*
*deux savoirs sont indispensables :*
*la langue et l'histoire.*
*Pouvoir exprimer*
*ce que l'on ressent et pense,*
*faire monter de ses actes*
*la parole qui les prolonge ;*
*être conscient de sa place*
*dans l'éternel dévidoir*
*du destin des hommes*
*et s'y engager en conséquence :*
*est-il d'autre idéal de l'humanisme*
*et d'autre accomplissement d'une culture ?*

*Fernand Dumont*
L'Action nationale, *janvier 1990, 28.*

# *La Maison de quartier à Saint-Constant*

## *Un lieu pour retrouver la dignité*

**Carlos Arancibia**

### *L'élément déclencheur*

Au début, notre équipe pastorale voulait effectuer un recensement paroissial à Saint-Constant, afin de mettre à jour les fichiers de la paroisse, connaître les besoins de la population et l'informer sur les services disponibles, tant dans la paroisse que dans le milieu.

L'idée est vite devenue un projet qui a reçu l'appui du Centre Travail-Québec et de la Régie régionale de la santé dans le cadre du financement d'un projet EXTRA. Ainsi, notre équipe-projet comptait avec une coordonnatrice, une secrétaire et quatre recenseuses.

Étant donné que Saint-Constant est très étendu, nous nous sommes concentrés dans un premier temps, sur le quartier n° 5 qui, selon l'avis de plusieurs personnes qui nous conseillaient, est le plus défavorisé (plus de pauvreté,

plus de difficultés pour rencontrer les gens, etc...). Nous nous disions, « si nous arrivons à faire celui-ci, nous n'aurons pas de difficulté pour les autres. »

Nous voulions rencontrer au moins une personne par foyer. Pour ce faire, nos recenseuses se sont séparées en équipes de deux pour faire du porte-à-porte. Nous avons identifié un grand nombre de résidents du quartier à l'aide des listes électorales et du bottin téléphonique.

Notre équipe avait une réunion de planification par semaine, ensuite les recenseuses allaient chaque jour rencontrer des familles. L'équipe qui restait au bureau faisait la coordination des activités et la compilation des données.

*Certains problèmes revenaient souvent, sous forme de demande de services.*

Un an après, nous avions rencontré 680 familles avec une moyenne de 45 minutes d'entretien par foyer. En tout nous avions rencontré 70 % de la population du quartier nº 5 de Saint-Constant.

## *L'idée d'une maison de quartier a vu le jour*

Après avoir rencontré le première centaine de familles, nous constations que certains problèmes revenaient souvent, sous forme de demande de services : les gens parlaient d'un service de dépannage (vêtements), d'un service d'accompagnement pour les personnes âgées, du poids de la solitude, des difficultés d'accès aux services du CLSC et du Centre de bénévolat de la Rive-Sud, du manque de ressources à

Saint-Constant, etc. Nous commencions à nous apercevoir que la pauvreté à Saint-Constant était beaucoup plus répandue que ce que l'on croyait.

*Les gens se sont mis à émettre des idées.*

Les cinq cent quatre-vingts autres entretiens ont permis de vérifier l'intérêt pour la création d'une Maison de quartier[1] dans le quartier nº 5. À chaque fois, nous leur demandions : Si on ouvrait une maison de quartier, est-ce que vous aimeriez cela ? Quels sont vos besoins ? Les gens se sont mis à émettre des idées et à nommer des activités qu'ils aimeraient y trouver.

## *Guide d'évaluation d'une intervention*

*1. Le problème de départ*

Suite au recensement du quartier nº 5, nous avons identifié :

— Que la pauvreté existe à Saint-Constant : la pauvreté monétaire, la pauvreté de l'isolement et la pauvreté de ne pas pouvoir s'exprimer. Elle était invisible à nos yeux et aux yeux de plusieurs.

— Que les ressources disponibles au niveau local sont plutôt rares. Les personnes qui n'ont pas de véhicule ne peuvent pas se rendre aux endroits où trouver de l'aide (exemple : le CLSC est à Sainte-Catherine). Il y a un problème d'accessibilité. Les personnes pauvres restent isolées.

1. La Maison de Quartier à Saint-Constant, 17, rue Sainte-Catherine, J5A 1G2, 514.635.3996.

— Que lorsque la pauvreté existe, il y a une perte de dignité.

2. *La visée*

Nous voulions un changement à long terme qui se manifesterait par la prise en charge, par le milieu et par les personnes directement affectées, du problème de la pauvreté à Saint-Constant. Nous voulions reconnaître la personne, qu'elle soit consciente de sa valeur.

***Réaliser dans son entourage (quartier) une amélioration des conditions de vie, afin qu'il n'y ait plus de pauvres.***

*S'il n'y a plus de pauvres à Saint-Constant, toutes et tous, nous améliorerons notre qualité de vie.*

On vit tous dans le même quartier : pauvres, moins pauvres et riches. Nous nous disons que s'il n'y a plus de pauvres à Saint-Constant, toutes et tous, nous améliorerons notre qualité de vie.

3. *Objectifs précis et particuliers*

Donner suite aux conclusions du recensement pour le quartier nº 5 et mettre sur pied une maison de quartier afin que la population y trouve :

— un lieu de dépannage et de référence.

— un lieu de rencontre et d'échange où les gens peuvent apprendre à se découvrir. Où ils pourront se sentir chez eux.

— démontrer aux gens qu'ils peuvent contribuer à s'en sortir (l'entraide).

— aider à éliminer la pauvreté à Saint-Constant.

*L'intervention est à contre-courant.*

— projet, Maison de Quartier : services, activités et ouvertures.

— objectifs : briser la solitude, favoriser la prise en charge, offrir du dépannage, créer un lieu de rencontre.

— la Maison de Quartier, c'est un projet qui se développe avec la contribution, la participation et la créativité des gens du milieu. C'est rompre le cercle de la dépendance, en accueillant et en invitant la population à la prise en charge de leur propre situation.

— visée : améliorer les conditions de vie de la population du quartier n° 5 de Saint-Constant, un quartier sans pauvreté.

4. *L'intervention, la dimension privilégiée, sa nature.*

**a) Décrivez en quoi consiste l'intervention.**

L'intervention en est une de changement, à contre-courant :

— La tendance du milieu était de nier la pauvreté.

— La tendance de l'Église était d'être prudente dans les engagements.

— La tendance des personnes en difficulté était de rester dans la dépendance, de se faire prendre en charge ou de rester dans l'anonymat.

Dimension privilégiée : la solidarité entre les personnes, leur redonner la dignité et impliquer les citoyens et les intervenants du milieu dans des actions contre la pauvreté.

**b) Quelle a été sa dimension privilégiée : économique, politique, socio-culturelle, idéologique, religieuse... ?**

Premièrement, une dimension **socio-culturelle** : changer les mentalités, briser la dépendance, encourager la participation et l'engagement des personnes. Deuxièmement, **économique** : s'attaquer aux effets de la pauvreté, encourager l'emploi. Troisièmement, **religieuse** : contribuer à bâtir un projet d'Église au cœur du monde, au service des personnes, notamment les pauvres.

*Les gens du milieu, ils se rendent compte qu'ils ont des capacités.*

**c) Quelle est la nature de cette intervention : contestation, appui, création nouvelle... ?**

Il s'agit d'une intervention nouvelle à partir d'un nouveau regard sur la réalité de Saint-Constant, à partir des besoins des gens et des capacités du milieu de soutenir le projet.

*5. Évaluation des résultats de l'intervention*

**a) Par rapport à la situation de départ.**

— La population a trouvé un lieu de rassemblement, un lieu ouvert : « *On est contents de l'avoir, c'est à nous tous.* »

— Une cinquantaine de bénévoles plus les membres du conseil d'administration s'impliquent dans différentes activités. En mettant à contribution les gens du milieu, ils se rendent compte qu'ils ont des capacités. En participant, ils redeviennent sujets, ils se prennent en main.

*Il y a une fierté du milieu de compter sur une ressource de cette nature.*

— La solidarité amène la solidarité : celles et ceux qui reçoivent s'engagent, celles et ceux qui partagent s'enrichissent.

**b) Chez les bénéficiaires et dans le milieu.**

— Il y a une fierté du milieu de compter sur une ressource de cette nature.

— Le milieu reconnaît le besoin à partir de la reconnaissance de l'existence du phénomène de pauvreté et décide d'appuyer l'initiative.

— Le milieu municipal offre une assistance pour le fonctionnement de la maison (par exemple, accorder des délais raisonnables pour fonctionner dans une zone résidentielle). Le conseiller municipal du quartier s'implique et donne de son temps. Lors des inondations, la municipalité et la Maison de Quartier travaillent en partenariat pour venir en aide aux familles sinistrées.

— Le voisinage : les voisins acceptent l'idée de l'ouverture d'une Maison de Quartier dans leur quartier résidentiel et quelques-uns s'impliquent dans les travaux d'entretien.

— Le milieu scolaire soutient la Maison de Quartier : Lors de la campagne « Pain partagé », la Commission scolaire Le Goéland remet 4 000 $ à la Maison de Quartier. L'école constate les effets de la pauvreté chez certains

de ses élèves et réfère les élèves et les parents à la Maison de Quartier.

— Le milieu socio-économique : l'Association des gens d'affaires de Saint-Constant met sur pied une campagne pour faire connaître les ressources et les entreprises du milieu : elle octroie un prix à deux jeunes étudiants et les envoie en stage de formation à la Maison de Quartier.

— La paroisse accorde tout son appui à la Maison de Quartier : l'équipe reconnaît l'implication d'une agente de pastorale comme une activité en pastorale sociale (1 jr/sem.). En plus, elle signe le bail et cautionne le loyer.

***Les personnes redonnent de la valeur à leur vie.***

L'équipe de marguilliers est prête à chercher les moyens pour lui donner de la stabilité à long terme.

**c) Contribution à la visée à long terme.**

Les gens se prennent en main : leur réussite amène une amélioration des conditions de vie. La personne se valorise, brise l'isolement. Les personnes redonnent de la valeur à leur vie.

*Contribution au niveau du milieu*

— Maintenant, il y a une reconnaissance du besoin et de la réponse à ce besoin.

— Le milieu est sensibilisé et il y a une prise de conscience de l'importance d'agir.

— La Maison, comme projet solidaire, est soutenue par le milieu.

*Leur mise à contribution leur donne une conscience de leurs potentialités.*

*Contribution au niveau des individus*

Les personnes expriment leurs besoins. Elles prennent conscience qu'elles ne sont pas seules. Leur mise à contribution leur donne une conscience de leurs potentialités. Les personnes s'impliquent dans l'entretien de la maison, dans la mise sur pied d'activités et dans l'échange de services.

*Contribution au niveau de nouvelles approches d'intervention*

La Maison de Quartier devient un lieu d'engagement pour celles et ceux qui veulent un changement. Exemple de l'émergence d'une créativité dans la solidarité : au lieu de donner ou vendre des vêtements pour les nouveaux-nés, on a mis sur pied un système de prêt de vêtement. Puisque l'enfant ne portera ces vêtements que quelque temps, le ou les parents d'engagent à retourner les vêtements en bonne condition. Au lieu de payer, ils offriront un service en échange, à partir de leurs compétences, capacités et intérêts. La Maison de Quartier devient un lieu privilégié pour le contact direct entre la population et le conseiller municipal.

*6. Les actrices et les acteurs*

**Les porteuses et porteurs du projet :** des citoyens du quartier nº 5 de Saint-Constant, les personnes qui s'engagent dans l'organisation des activités et des services, les membres du conseil d'administration (personnes impliquées

dans les organismes, la municipalité, la paroisse).

**Les participants(es) aux activités :** des personnes vivant des situations de pauvreté, des familles sans salaire ou avec un faible revenu et les citoyens du quartier nº 5 et la population de Saint-Constant.

7. *Alliances et résistances*

**Les intervenants du milieu ont répondu aux attentes.**

*Certains intervenants avaient le « monopole » sur les pauvres de Saint-Constant.*

**Parmi les alliés :** La paroisse, la municipalité, le Centre de bénévolat, le CLSC, les députés, l'Association des gens d'affaires, le comité missionnaire et le comité d'entraide, l'entraide familiale, les écoles, et les voisins autour de la maison.

**Les résistances :** Certains intervenants qui avaient le « monopole » sur les pauvres de Saint-Constant voulaient préserver l'approche d'assistance.

**Stratégies adoptées :**

— Rencontrer les intervenants du milieu, même ceux qui opposaient résistance à notre initiative afin de leur expliquer le projet de la Maison du Quartier.

— Développer une complicité sur deux axes : travailler ensemble pour évaluer les besoins et on est en service par rapport à la population, les pauvres ne nous appartiennent pas.

*Au départ, nous étions six personnes et en cours de route trois ont abandonné.*

— Gagner des alliés dans le milieu, notamment au niveau de la paroisse et de la municipalité.

— Nous étions convaincus qu'un groupe de personnes avec un projet en tête peuvent convaincre les autres. La force du changement est la ténacité.

*8. Les ressources*

Nous avons connu quelques changements au niveau des personnes ressources, c'est-à-dire dans l'équipe impliquée au niveau du conseil d'administration et de la direction de la Maison de Quartier.

Au départ, nous étions six personnes et en cours de route trois ont abandonné. Ces changements sont survenus dans la période de planification et de démarrage du projet, ce qui a entraîné une surcharge dans les responsabilités pour celles et ceux qui sont restés.

Les départs ont été causés principalement par des divergences d'opinions concernant la visée de l'intervention. Plus la Maison prenait forme, plus les différends sont apparus : sur les approches, les types d'activités, la façon de voir la pauvreté, d'intervenir, etc.

Au niveau des moyens financiers, nous tenons à demeurer indépendants des gouvernements ou des bailleurs de fonds. La Maison de Quartier compte avec l'appui de la communauté. Nous faisons des activités de financement qui nous permettent de couvrir nos frais

de fonctionnement. Pour l'instant, nous fonctionnons sur la base de l'implication bénévole.

*9. Changements chez les intervenantes et les intervenants*

**Quels changements l'intervention a-t-elle provoqués chez les personnes porteuses de celle-ci et sur le groupe initiateur comme tel ?**

Les témoignages sont les suivants :

— « J'ai appris à écouter. Les gens ont d'autres besoins que la nourriture. »

— « Cette expérience m'a amené plus loin que ce que je pensais. »

— « J'étais pas seul à avoir des idées pour changer les choses. »

— « Cette expérience a permis de sortir des sentiments refoulés à l'intérieur. »

— « Nous avons retrouvé une confiance mutuelle. »

— « J'ai découvert le goût de partager avec les autres. Tout le monde a besoin de se sentir aimé et d'aimer. »

— « Ensemble on a fait une union. »

***Pour l'instant, nous fonctionnons sur la base de l'implication bénévole.***

**De quel ordre ont été ces changements ?**

*Socio-affectif* : « J'ai découvert que je suis une personne très sensible. Je me suis retrouvé. »

*Religieux* : « Les gens qui viennent à la Maison de Quartier ne savent pas que je suis chrétienne. Je sens un renforcement de l'appel

(Mt.25). » « C'est de vivre des valeurs que nous avons appris des petits. »

*Ça ne coûte pas des millions et on peut aider les autres.*

*Politique* : « On rencontre plus de monde, on sensibilise les gens. Nous ne faisons pas ça pour l'image, mais pour l'utilité, pour les personnes. »

*Économique* : « L'argent c'est bon, mais il faut s'en servir pour aider. On ne demande pas tout à la société. »

*Collectivement* : Au niveau politique et économique : Ça ne coûte pas des millions et on peut aider les autres. « Nous les pauvres, on peut s'en sortir avec nos moyens. »

*Au niveau de la sensibilisation* : « La pauvreté ne peut plus être ignorée. » « Nous avons pu aller chercher les ressources du milieu. » « Se prendre collectivement en main. »

*10. Évaluation et célébration des acquis et de l'action solidaire réalisée*

Nous ne sommes pas à la fin de l'action ; elle est en cours. Cette réflexion autour du thème des Journées sociales nous sert d'évaluation. On sait que nous ne pouvons plus reculer. On ne peut pas perdre les acquis. La Maison de Quartier, on ne peut plus la fermer.

*11. Suites à donner*

Quelques pistes qui nous semblent intéressantes à partir de ce que nous voyons à la Maison de Quartier :

— Approfondir notre rôle d'éducation : auprès des femmes, des parents-enfants, etc.

— Aider dans le domaine de l'emploi pour sortir de la pauvreté.

— Renforcer notre conseil d'administration en impliquant des nouveaux membres.

— S'assurer que la Maison de Quartier appartient aux personnes du quartier.

***Participants à la démarche*** :

Membres de la Maison de Quartier ayant participé à la démarche de réflexion : Christianne Brunelle, directrice, Angelo Martucci, président du C.A., Thérèse Bibeau, membre du C.A. et agente de pastorale et M. Réjean Lavallée, membre du C.A. et conseiller municipal à Saint-Constant.


# PASSEZ À L'HISTOIRE!

Depuis 1985, *Cap-aux-Diamants* vous présente les multiples facettes de l'histoire du Québec. Chaque parution explore une thématique captivante. Découvrez la grande ou la petite histoire d'ici racontée par des auteurs choisis pour leur compétence. De plus, retrouvez une multitude de photographies et illustrations d'époque. Alors...

**Passez à l'histoire**
et abonnez-vous!

ACDI

**JE M'ABONNE** (taxes incluses)

Pour 1 an ❑ (4N° 30$), pour 2 ans ❑ (8N° 55$)

NOM _____

ADRESSE _____

VILLE _____ PROV. _____

CODE POSTAL _____

TÉL.: ( ) _____

(Vous recevrez le prochain No: Mars, juin, septembre ou décembre)

LA REVUE D'HISTOIRE DU QUÉBEC

CAP-AUX-DIAMANTS

**POUR VOUS ABONNER**

**Par téléphone:** (418) 656-5040
**Par télécopieur:** (418) 656-7282
**Par la poste:**
C.P. 26, succ. Haute-Ville
Québec QC G1R 4M8

# *Signes avant-coureurs*

**Pierre Vadeboncoeur**

Il n'y avait pas longtemps que Pellan était rentré de Paris, chassé par la guerre, puis installé à Montréal, rue Jeanne-Mance, près de l'avenue des Pins. Deux ou trois de mes amis lui ont alors fait une visite en m'y amenant avec eux. Ce devait être en 1942, avant sa querelle avec Borduas, qui aurait commencé en 1943.

Le prestige de sa peinture, nouvelle ici, était au plus haut, non sans raison : peinture pleine de vigueur et de concentration, souvent figurative mais plastique au premier chef, pour nous le premier exemple d'un art vivant, moderne. Ces tableaux faisaient comme d'un seul coup notre éducation. Ils nous montraient directement ce qui s'appelle de la peinture, sans fausses références, et par le tableau même.

C'était comme si l'art était descendu ici, dans un Montréal encore tout provincial et endormi, en provenance d'une civilisation et d'un état de civilisation connus de nous seule-

ment de loin. Le produit était là, ardent, original, nous révélant le foyer même de l'art. Nous n'étions guère habitués jusque-là qu'à du tout fait, des enseignements stéréotypés, des reproductions.

Je crois me souvenir que cette visite chez Pellan précède ma rencontre avec les gouaches de Borduas, également de 1942, si neuves celles-ci, si libres qu'elles me désorientèrent pendant un moment, contrairement aux tableaux de Pellan, adoptés immédiatement. Si gratuites, dans le meilleur sens du mot. Si impossiblement nouvelles. Je ne savais trop comment lire cela, comment, dans chaque œuvre, en découvrir l'interne nécessité, la composition spontanée, l'unité organique, à l'encontre d'une première impression, celle que me causait une écriture tout d'abord vue comme arbitraire.

*Pellan allait déclarer que Borduas, était « un peintre de guenilles ».*

Pellan lui-même devait considérer cette peinture aussi péjorativement. Il allait déclarer plus tard que Borduas était « un peintre de guenilles », allusion malveillante et caricaturale aux formes sans contraintes et quasi sans contrôle des tableaux de son rival, à commencer par les gouaches.

## *En amour avec Pellan*

Mais quant à Pellan, dès ma première rencontre, j'étais de plain-pied avec ses toiles, je ne sais trop pourquoi. Leur structure, l'impétuosité de certaines, leur beauté parfois rayonnante et l'absence en elles de romantisme comme d'esprit vainement décoratif m'atteignaient d'emblée. Il s'agissait, il est vrai, des

œuvres de ce temps-là, non de ce qui, plus tard, relèverait d'un certain maniérisme iconographique. J'étais sensible à leur autorité, à leur densité, à leur concision. Pas de dérive, pas de verbiage. Mais en même temps, pour certains tableaux, il y avait leur éclat.

*J'étais sensible à leur autorité, à leur densité, à leur concision.*

Ce mot éclat se rapporte particulièrement à deux toiles dont ma mémoire n'a pas gardé d'images précises mais seulement conservé deux impressions visuelles comportant chacune le souvenir vague de son sujet.

Le premier de ces tableaux était une nature morte : florale, mais moderne. L'intérêt de cette toile n'était favorisé que très partiellement par le motif. Celui-ci ne ressemblait pas du tout aux gerbes ou bouquets plus ou moins réalistes, peints par de grands peintres ou par des amateurs. Il résultait directement du traitement pictural, lequel court-circuitait d'une certaine façon l'image. Dans ce cas, le motif, donc, ne précédait pas vraiment l'exécution mais était pratiquement causé par elle. Ce tableau vibrait beaucoup. J'ai eu plusieurs fois l'occasion de le revoir dans les années cinquante, car il faisait partie d'une collection particulière à laquelle j'avais accès.

L'autre toile dont je parle, je ne l'ai vue qu'une fois. C'était lors de cette visite chez Pellan. Jamais je ne l'ai retrouvée même en reproduction. J'ignore ce qu'il est advenu d'elle. C'était un tableau de plus d'un mètre de largeur, très vibrant lui aussi et lumineux, dans des tons de jaune et de blanc. Je me souviens de mon éblouissement.

L'œuvre, abstraite, présentait deux ou trois grands disques ou cercles égaux, disposés côte à côte ou liés entre eux comme des chaînons. Ils faisaient ensemble à peu près la hauteur et la largeur de la toile. Nous y voyions le triomphe de la liberté plastique, un rejet péremptoire de l'académisme, un recours désinvolte à l'abstraction. Ce recours aurait été peu de chose même en ce temps-là, mais il y avait la maîtrise du peintre, la lumière du tableau, l'assurance du tout, l'audace, le bonheur. Il nous semblait que Pellan, fort de ses tableaux d'Europe, venait encore de franchir d'autres limites. Il se rendait plus loin. Il s'éloignait de son époque européenne, mais dans la bonne direction. Nous ne prévoyions pas qu'il continuerait éventuellement de le faire mais d'une manière moins heureuse. Ce tableau rompait de nouveau avec le passé, mais par un plus, par une liberté encore ajoutée, par une invention de nouveau affranchie. Par un sens pictural une fois de plus dégagé et sûr. De grands signes, simples et souverains : les cercles. Un rayonnement : la lumière blanche et jaune, elle aussi à la limite d'une démarche franche et magnifiquement résolue.

*Il nous semblait que Pellan, fort de ses tableaux d'Europe, venait encore de franchir d'autres limites.*

Mais je sais bien qu'ici je ne décris pas rigoureusement la chose même, perdue dans le passé, mais plutôt son impact sur moi et l'impression qu'elle m'a laissée. Je la déforme et l'exalte peut-être à cause de la distance. Mais ce dont je suis sûr, précisément, c'est de ma réaction enthousiaste, pareille d'ailleurs à celle de mes amis.

## *Vivre l'histoire*

*L'histoire est d'abord cachée dans des moments choisis, dans l'existence personnelle de quelques individus.*

Un instant comme celui-là, c'est de cela qu'on parle quand on rappelle le commencement de la peinture dans le Québec moderne. L'histoire ne s'avance pas somptueusement, complète, tout armée. Elle est d'abord cachée dans des moments choisis, dans l'existence personnelle de quelques individus. Je vivais sans le savoir un temps nouveau, un profond mouvement très connu en Europe mais inconnu ici.

L'Histoire n'était pas présente dans l'atelier de la rue Jeanne-Mance, et pourtant elle l'était. Vivre l'histoire dans sa réalité et non pas dans son mythe, c'est cela : un moment, une personne, un caractère, une émotion, un éclair d'intelligence, tout ce qu'il y a de plus immédiat, de *non représent*atif.

Sans que nous nous en rendions compte, ce moment-là nous enseignait, contre une culture figée et contre la mort de l'esprit, qu'il faut être *réel*. Il nous enseignait cela contre l'académisme, terme ne concernant pas seulement l'art et pouvant, dans le Québec d'alors, s'appliquer généralement à l'état des consciences, comme l'a démontré *Le Refus global*. La Révolution tranquille fut un long processus de concrétisation.

Cette visite à Pellan et Pellan lui-même, ce n'était donc pas encore l'Histoire et pourtant oui : un signe avant-coureur, une amorce parmi d'autres, un fait divers de conséquences, comme je m'en aviserais plus tard. C'était par conséquent la chose même.

## *Une époque à venir*

Quand la mémoire québécoise remonte jusque-là, elle rentre dans de drôles de parages, dans une atmosphère étrange et dans un silence que les gens de ma génération peuvent seuls retrouver dans leur imagination, car seuls ils les ont réellement vécus. Dans le climat d'avant la Révolution tranquille se détachent isolément quelques individus, quelques exemples brûlants, rares, comme la peinture de Pellan de 1940 ou comme la révolte subséquente survenue à l'École des Beaux-Arts. Les événements de ce genre avaient une apparence de cas fortuits. Ils n'appartenaient pas à leur temps propre. C'étaient déjà des événements d'une époque à venir.

*Les événements de ce genre avaient une apparence de cas fortuits.*

Aussi, quand on retourne en esprit dans ce temps-là, on est frappé d'abord par le relief de certains faits pourtant sans rapport contemporain avec une révolution quelconque, ensuite par leur signification dans un environnement de non-signification, par leur dynamisme solitaire, par leur qualité profondément historique au milieu d'une société où l'histoire n'avait pas lieu encore. Ils étaient chargés d'un sens prophétique. Ils étaient déjà ce qui viendrait plus tard à l'existence et ils l'étaient pleinement tout de suite : instants d'avenir isolés dans le présent. Nous ne le savions pas. Ce que nous voyions était circonscrit dans l'instant même. Mais ces choses auxquelles nous n'accordions aucun destin nous intéressaient prodigieusement.

## *Des signes avant-coureurs*

Il n'y avait là que des instants. Les rares personnes qui incarnaient la nouveauté n'étaient que des cas. Elles avaient l'éclat de sociétés beaucoup plus grandes que la nôtre, réduit ici à l'échelle individuelle et phénomène insolite.

Qu'on imagine dès lors notre étonnement chez Pellan devant quelques tableaux, surtout devant l'un d'eux. Toute la lumière était rassemblée dans une œuvre ou dans quelques-unes d'un seul auteur, à un moment précis. Celui-ci ne nous semblait historique qu'en rapport avec ce qui se passait en France. À nos yeux, c'était un événement brillant, mais local et isolé. Celui-ci nous tenait parfaitement lieu de la société qui nous manquait. Nous ne voyions que lui.

*La modernité venait d'arriver, mais dans un monde folklorique*

C'était comme ça, au Québec. Un peintre venant de surgir, ou plutôt deux, Borduas et Pellan, quelques tableaux hardis. La modernité venait d'arriver, mais dans un monde folklorique et sous la forme d'une surprise. Ce jour-là : une promesse réduite à une seule toile, à un peintre, à un hasard exemplaire sur lequel nous nous fixions comme si par lui seul il pouvait signifier l'essentiel.

Cette époque, à Montréal, était bien modeste, en quoi bien québécoise. Il faut imaginer la fascination qu'exerçaient sur nous, à cause de leur rareté, des occasions comme celle-là. Notre émotion aurait pu nous révéler l'importance cachée qu'elles avaient. Nous étions conscients de notre enthousiame, bien entendu,

mais rien de plus, du moins relativement à une histoire à venir que nous n'escomptions pas.

De tels signes avant-coureurs, nous ne les discernions pas comme tels. La Révolution tranquille a pris tout le monde par surprise.


**MAGAZINE**

**GASPÉSIE**

***Un courant d'avenir en Gaspésie–Îles-de-la-Madeleine***

Le seul magazine gaspésien !
Publié par le Musée de la Gaspésie en collaboration avec le CRCD de la Gaspésie-Îles-de-la-Madeleine.

*Socio-économique, culture et arts, histoire et patrimoine.*
*Pour ceux qui s'intéressent à la Gaspésie d'hier et d'aujourd'hui.*

80, boul. De Gaspé, C. P. 680, Gaspé G0C 1R0
Téléphone : 418-368-1534 — Télécopie : 418-368-1535
Internet : *musee@quebectel.com*

# *L'identité d'un immigrant*

**Jean Yves Duthel***

Naître en Alsace, avoir été de citoyenneté allemande et française, être devenu citoyen canadien résidant au Québec, avoir quitté sa langue maternelle allemande pour adopter sans regret la langue française, tout cela peut aboutir, quoi qu'on en pense, à une identité québécoise solide. Ajoutons tout de suite qu'outre le français et l'allemand, les langues anglaise, italienne et alsacienne me sont familières et utiles dans la vie et que mes trois enfants n'ont aucun problème d'identité : ils sont Québécois !

## *Savoir pour choisir*

Immigrer dans un autre espace n'est pas une mince affaire, tout le monde en convient. Les raisons pour émigrer sont souvent multiples

* Vice-président, Relations publiques, Fonds de Solidarité des travailleurs..

– économiques, sociales, familiales, politiques etc. – et douloureuses pour toutes ces causes ou pour l'une d'entre elles. Il reste que, mis à part des cas réels de vie ou de mort, c'est-à-dire lorsque votre intégrité physique et morale est visée, il reste qu'il s'agit d'une décision que personne ne vous impose. C'est un vrai choix dans tout le sens cornélien du terme. Qui dit choix dit conscience. Qui dit choix dit risque. Qui dit choix dit abandon de quelque chose pour autre chose.

*C'est comme si l'immigrant arrivait en conquérant.*

Or, comment se fait-il qu'ici, au Québec, le sens des termes soit inversé ? C'est comme si l'immigrant arrivait en conquérant et que le natif soit obligé de battre sa coulpe du fait qu'il accueille l'autre. Absurde mais vrai ! N'y aurait-il pas là un phénomène incrusté dans l'inconscient collectif des Québécois qui veuille que l'on s'identifie à la « détresse » de l'immigrant parce que la colonisation même de la Nouvelle France fut largement « obligée » par les autorités françaises de l'époque ? Peu de colons vinrent s'établir de leur propre gré sur les rives du Saint-Laurent. Les plus riches certes, mais ce furent ceux-là même ou leurs descendants qui déguerpirent lors de la Conquête. Je ne peux m'empêcher de penser que cette attitude quasi « bonasse » des Québécois d'aujourd'hui face au « laisser-faire, laisser-aller » de l'immigration aille chercher une part de ses racines aux origines.

Mais il n'y a pas que cela. Il est aussi évident pour moi que le pouvoir britannique d'abord, puis son successeur fédéral ont systématiquement voulu culpabiliser les Québécois face à

l'immigration. Il fallait rendre le nationalisme québécois exclusif pour l'éradiquer et l'on a presque réussi. N'aurons-nous pas vu naître ici un nationalisme ouvert et rassembleur, grâce essentiellement au Parti québécois, la question identitaire serait encore au stade des tuques de laine et des ceintures fléchées ( cela dit sans mépris). Et d'ailleurs, les fédéralistes ne cessent de reléguer la quête de liberté des Québécois à un problème ethnique. Je ne pourrai jamais, par définition même, devenir un Canadien français. Mais personne ne peut m'empêcher d'être Québécois, quelles que soient ma couleur, mes origines, ma langue ou ma religion.

*Bref, je revendique ma citoyenneté québécoise.*

Bref, je revendique ma citoyenneté québécoise. Je savais où j'allais en m'installant ici, j'ai appris l'Histoire de cette terre, je vis depuis 25 ans les mêmes combats que ceux et celles dont les ancêtres cultivaient les terres ici, je partage leurs aspirations... et tout cela sans que je me sente un seul instant brimé dans ma culture d'origine, sans renier mes propres racines, espérant même que mes enfants sachent, eux aussi, parler la langue maternelle de leur père et lire Gœthe dans le texte.

## *Être Québécois*

Nous baignons dans une atmosphère identitaire dangereuse. Les fédéralistes ont tout intérêt à « ethniciser » la problématique tandis que le Québécois moyen, rassuré par la loi 101 notamment, se voit offrir si peu à l'heure

actuelle quant à la mise en place d'une réelle citoyenneté québécoise.

L'identité est certes rattachée fortement à la langue, mais il y a plus et ce serait réducteur de se limiter à cet aspect, aussi important soit-il. Je prétends que l'on peut très bien s'identifier en tant que Québécois souverainiste tout en étant anglophone ou allophone. Bien sûr, si tel est le cas, la seule règle nécessaire est d'accepter que la langue française ait cette place privilégiée qui lui revient. Être Québécois doit être un choix personnel avant tout. Aucune identité ne s'impose à l'individu s'il la rejette lui-même. Atteindre ce choix, voilà tout le dilemme. Pour ce faire, il faut des incitatifs permanents et c'est là que, collectivement, devraient porter nos efforts.

***Aucune identité ne s'impose à l'individu s'il la rejette lui-même.***

À mon sens, il est inutile de gaspiller des énergies à vouloir convaincre des communautés culturelles, comme on dit, du bien-fondé de la souveraineté : l'emprise du discours « ethnique » des fédéralistes y est trop puissante et nous n'avons plus beaucoup de temps devant nous. *Électoralement parlant*, il est « plus facile » de convaincre 5 % de francophones supplémentaires pour y arriver et c'est ce qu'il faut réaliser.

Par contre, non seulement notre langage doit-il témoigner de notre volonté collective de reconnaître ces individus en tant que Québécois à part entière, mais certaines mesures devraient, dès aujourd'hui, être mises de l'avant : statut de citoyenneté québécoise, programmes additionnels de francisation pour les arrivants, mais aussi pour des adultes installés ici depuis plus

longtemps, métissage interculturel à travers diverses activités visibles, etc. Par ailleurs, certains principes de base doivent être constamment réaffirmés : intégration nécessaire à la société québécoise, intangibilité de nos valeurs (droits des femmes explicitement), primauté du français, absence de quelconques privilèges rattachés aux origines ethniques des gens., etc.

## *Le Canada c'est l'ethnicité*

*La base identitaire semble se résumer à un drapeau et à la géographie.*

Pour être Canadien l'on peut tout être et son contraire : la base identitaire semble se résumer à un drapeau et à la géographie. Il s'agit d'une notion digne de l'ex-URSS. De plus, nous risquons sous peu, avec les *sparages* de la Cour suprême, de nous retrouver avec un article dans la Constitution qui interdit la sécession : le fédéral pourra alors transcrire le verbatim de cet article de la Constitution stalinienne qui faisait de même pour l'Ukraine, les pays Baltes et autres anciens satellites du communisme soviétique. Quel progrès !

Nous avons plus à offrir au Québec : être partie d'une peuple moderne dont l'Histoire peut être portée fièrement, un peuple dont les aspirations sont pacifiques, un peuple qui est et qui sera riche de ses multiples racines, mais un peuple qui veut vivre et non plus survivre. Ce peuple, c'est le mien.



*Nous avons à répondre*
*de la légitimité de notre culture.*
*Mais les cultures,*
*grandes ou petites,*
*ne meurent pas*
*d'une subite défection*
*ou d'une brusque décision.*
*Une lente déchéance,*
*où se mélangent*
*des éléments hérités*
*et ceux de l'assimilation :*
*ainsi se poursuit,*
*pendant des générations,*
*une agonie des cultures*
*qui n'épargne que les mieux nantis.*

*Fernand Dumont*
L'Action nationale,
*janvier 1990, 33-34.*



# *À propos d'antisémitisme*

**Pierre Harvey***

*« (...) en histoire, il y a toujours quelque chose avant, et on ne comprend les choses qu'en remontant à leur source ».*

Jean Bottero, *Babylone et la Bible*

*« La génétique n'est d'aucun secours a Mme Mégret pour justifier ses positions sur l'inégalité des races. Le racisme n'est pas un problème scientifique. »*

Professeur François Jacob, *Le Point*

Il y a quelques mois, *L'Actualité*[1] publiait deux articles de Luc Chartrand, à propos de l'antisémitisme au Québec, pendant la Crise de 1929, en particulier. Chartrand traitait alors le sujet de manière très nettement plus équilibrée que ce n'est le cas ordinairement. Oui, il y a bien eu des manifestations d'antisémitisme dans les écrits de certains auteurs,

* Professeur aux HÉC, Montréal.

1. *L'Actualité*, mars 1997.

pendant cette période trouble, et cela même chez un intellectuel aussi modéré, par ailleurs, qu'André Laurendeau ! Non, Lionel Groulx n'était pas le monstre d'antisémitisme que certains voudraient qu'il ait été, même s'il s'est laissé aller quelques fois, sur ce sujet, à des écarts de langage tout à fait inacceptables ! Oui, il y a eu un certain nombre d'articles à saveur antisémite dans *Le Devoir*, au cours de ces années. Mais dans l'ensemble, il s'agit là de phénomènes marginaux et passagers, chez à peu près tous ces intellectuels québécois. Chartrand rappelle, en plus, et avec raison, que l'antisémitisme n'était pas alors confiné au Québec francophone : témoin le cas de Mackenzie King. Mais notre ancien premier ministre fédéral n'est pas le seul anglophone à être monté dans cette galère, à cette époque. J'en citerai moi-même un autre exemple, et bien montréalais, celui-là.

*L'antisémitisme n'était pas alors confiné au Québec francophone.*

En 1880 un groupe de comptables avait fondé, à Montréal, une organisation connue sous le nom de « The association of accountants in Montreal ». Seuls ses membres avaient droit au titre de « Chartered accountant », ce que l'on représentait déjà plus ordinairement par le sigle C.A. Après plus d'un siècle d'histoire et plusieurs avatars, l'association en question deviendra l'« Ordre des comptables agréés du Québec », tel que nous le connaissons aujourd'hui. Jusqu'aux dernières années qui ont précédé la Seconde Guerre mondiale, l'organisation restera cependant presque exclusivement anglophone : elle ne comptera qu'une minorité

de membres francophones et les documents oui émaneront d'elle – correspondance, mémoires, comptes rendus des délibérations de ses diverses instances – ne seront normalement rédigés qu'en anglais, ces délibérations n'étant alors elles-mêmes tenues que dans cette langue, bien entendu. Au cours de toutes ces décennies, les francophones ne joueront donc qu'un rôle effacé dans cette organisation.

*Les francophones ne joueront donc qu'un rôle effacé.*

Pourtant, à la suite d'une réunion régulière du Bureau de direction de l'association tenue le 14 août 1935, le secrétaire écrit ce qui suit, à propos d'un rapport du « Comité des membres » (Membership committee) : « *On a attiré l'attention du Bureau sur le grand nombre d'étudiants juifs actuellement inscrits (auprès de l'Association) et le Bureau a demandé au comité de prendre cette situation en compte et de soumettre une recommandation lors de la prochaine réunion.* »[2] Le 10 septembre suivant, le comité, qui a manifestement poursuivi son travail, informe le Bureau de direction que « The association of accountants in Montreal » compte 25 Juifs parmi ses quelque 435 membres, plus 53 autres à même les 250 stagiaires qui relèvent directement d'elle. On demande alors qu'une enquête soit faite aussi parmi les étudiants inscrits au programme de comptabilité de l'Université McGill. Ceux-ci ont alors, en effet, un droit d'accès privilégié au titre de C.A., tout comme les diplômés de l'École des Hautes Études com-

2. « The attention of the Council was drawn to the large number of Jewish students now registered, and the Committee was requested to consider the situation and make a recommendation to the next meeting. »

merciales, d'ailleurs. À ma connaissance, après cette séance du 10 septembre 1935, la question ne reviendra plus devant le Bureau de direction, ou en tout cas, les comptes rendus des réunions n'en feront plus mention. Il semble donc impossible de savoir quelles ont été les suites données à ces démarches, s'il y en eut[3].

Au vu de ce qui précède, il apparaît donc quand même clairement, qu'à l'époque, « The association of accountants in Montreal » était bel et bien travaillée par un courant antisémite dont je ne saurais dire quelle en était exactement l'ampleur. Les archives des autres organisations anglophones de Montréal contiennent-elles, pour cette période, des mentions de ce genre ? Il est bien difficile, sinon impossible, de le savoir actuellement, surtout que tous les groupes en cause n'ont pas dû enregistrer leurs délibérations sur ce sujet avec la candeur manifestée par les comptables. Mais il serait surprenant que « The association of accountants in Montreal » ait été la seule, parmi toutes les organisations anglophones œuvrant alors au Canada, à manifester ainsi une certaine propension à l'antisémitisme, pendant les dures années de la Grande dépression. Avec le passage du temps, la profession d'expert-comptable a cessé d'être, au Québec, la chasse-gardée anglophone qu'elle a longtemps été. En se francisant, elle n'est pas devenue plus antisémite qu'elle ne l'était au cours de la Crise de 1929, c'est le moins que l'on puisse dire...

*En se francisant, elle n'est pas devenue plus antisémite qu'elle ne l'était au cours de la Crise de 1929.*

3. Tiré d'un ouvrage à paraître, sur l'histoire de la profession d'expert-comptable au Québec.

En ce qui a trait aux anglophones québécois et canadiens, si l'on ne peut citer qu'un cas d'antisémitisme par-ci par-là, c'est probablement que les recherches ont été très nettement moins poussées de ce côté que chez nous, et que les francophones, tout occupés qu'ils ont été à se défendre contre les accusations qui surgissaient sans cesse, se sont peu exercés eux-mêmes, à ce propos, au lancement de la première pierre. Mais dans le contexte politique résultant de la persistance du mouvement souverainiste, il est probable que les intellectuels anglophones seront moins portés que jamais à entreprendre l'examen et la critique de ce qu'il a pu y avoir de raciste dans leurs attitudes et leurs comportements tant à l'égard des Canadiens francophones qu'envers la population juive. Mais marquer les Québécois francophones au fer rouge de l'antisémitisme, comme s'ils avaient été les seuls à avoir vu certains de leurs membres tomber occasionnellement dans cette dérive, permet de bousculer les vilains « séparatistes » en se parant soi-même, plus au moins explicitement, du manteau de la vertu. En ceci, écrit Ray Conlogue, *« le Canada anglais n'est pas tellement différent des autres pays qui se rabattent instinctivement sur ce genre de techniques quand leurs minorités commencent à poser des problèmes. Il s'agit alors, essentiellement de convaincre la minorité qu'elle n'est pas capable de se gouverner elle-même. On commence ordinairement par invoquer l'incompétence dans le domaine de l'économie. Si le procédé échoue, la minorité se trouve rapidement aux prises avec une accusation nettement plus lourde à porter* : l'incapacité

morale »[4]. En tous cas, si l'on voulait sortir de la guerre psychologique dénoncée par Ray Conlogue, pour regarder plutôt les choses en face, il y aurait un beau chantier de recherches, sur ces matières, à ouvrir du côté du Canada anglais.

Tout le monde admettra bien sûr, au départ, qu'une telle démarche ne pourrait faire autrement que d'être délicate, et probablement pas très bien venue dans les circonstances. Elle pourrait cependant être facilitée, si elle s'appuyait au départ sur la reconnaissance pleine et entière du fait que l'antisémitisme n'est pas le résultat de l'appartenance à un groupe ethnique ou linguistique particulier. Prétendre une telle chose c'est tomber dans le racisme pur et simple, qui consiste lui-même à attribuer à un individu donné certaines qualités ou certains défauts, du seul fait qu'il appartient à un tel groupe. L'on devrait surtout prendre pour acquis, dès l'abord, que l'antisémitisme relève plutôt de l'histoire des mentalités et constitue un phénomène dont les racines plongent dans les conditions historiques qui prévalaient lors de l'émergence concomitante, il y aura bientôt deux millénaires, de deux courants religieux jumeaux, mais rapidement

***Il y aurait un beau chantier de recherches, sur ces matières, à ouvrir du côté du Canada anglais.***

4. « English Canada is not much different from other countries which instinctively fatal back on this kind of technique when minorities become difficult. The basic process here has to do with convincing the minority that it is not competent to rule itself. This usually begins with assertions of economic incompetence. If that fails, the minority quickly finds itself accused of something more debilitating : moral incompetence. (*Impossible Nation*, p. 97-98). Parce que le témoignage de Conlogue est nouveau, sincère et qu'il fait figure d'exception du côté anglophone, tous les Québécois francophones devraient le lire avec la plus grande attention.

antagonistes : le christianisme d'une part et le judaïsme rabbinique, de l'autre.

Après la guerre de 1939-1945, l'historien franglais Jules Isaac a, le premier à ma connaissance, expliqué clairement, mais avec sérénité malgré qu'il ait été Juif lui-même, comment l'antisémitisme constituait, dès les origines du christianisme, une conséquence presque inéluctable des luttes qu'avait à mener la religion naissante pour se tailler une place à côté d'un judaïsme profondément enraciné dans le monde méditerranéen depuis plus d'un millénaire, et solidement appuyé sur un ensemble de règles et de rites que les autorités du Temple de Jérusalem étaient en mesure de faire respecter rigoureusement, malgré l'occupation romaine, et avec la tolérance de cette dernière. Mais c'est, à mon sens, John Dominic Crossan qui a le mieux expliqué toute cette affaire[5]. Dans un ouvrage récent, cet historien des Écritures reprend, en effet, le problème soulevé par Jules Isaac. Mais il élargit le débat, par rapport à ce qu'en avait fait ce dernier, pour montrer qu'à l'origine il y eu bien l'anti-judaïsme, mais avec comme complément nécessaire, un anti-christianisme tout aussi virulent. C'est ensuite de cet anti-judaïsme que l'on est passé à l'antisémitisme, par suite d'un enchaînement de circonstances historiques bien particulières.

Pour en arriver à expliquer l'antisémitisme, Crossan souligne d'abord le fait qu'en ses tout débuts le christianisme n'était que l'une des

5. Crossan, J.-Dominic, *Who killed Jesus ?* – Exposing the roots of anti-semitisism.

nombreuses sectes qui sollicitaient les esprits dans le monde fortement perturbé et extrêmement violent qu'avait engendré l'occupation de la Palestine par Rome, à la suite de la conquête de ces régions par Pompée, en 64-63 avant l'ère chrétienne. On sait par ailleurs comment, dans ce monde bouillonnant de contradictions, tous les premiers chrétiens n'étaient pas d'accord eux-mêmes sur l'orientation à donner à l'Église naissante. Certains considéraient que le christianisme venait prolonger le judaïsme, mais non le remplacer : ceux-là voulaient effectuer une sorte de symbiose de la loi judaïque d'une part, et de la nouvelle foi en Jésus d'autre part. D'autres, Paul et ses disciples plus particulièrement, en viendront rapidement à considérer que la foi en Jésus a rendu la loi judaïque caduque, et qu'avec le christianisme il s'agit d'une toute nouvelle aventure. L'Épître aux Galates fournit une bonne illustration de la virulence des débats qui allaient résulter de ces divergences de doctrines, au cours des premières décennies de la vie de ce qui deviendra l'Église chrétienne. Dans la mesure, cependant, où ces courants religieux voisins – Judaïsme, christianisme « judaïsant » et christianisme « orthodoxe » – se situent dans le prolongement du judaïsme lui-même, c'est alors autour de la synagogue surtout qu'ils se heurteront. En tous cas, en débarquant dans une ville, au cours de ses pérégrinations à travers l'Asie mineure, ce sera ordinairement vers la synagogue que se dirigera d'abord l'apôtre Paul pour y amorcer sa mission. Il suffit de lire les Épîtres et les Actes pour

le constater. Le réseau des synagogues, comme lieux de discussion et de prière, s'était, en effet, implanté dans toutes ces contrées, à la faveur de l'étalement d'une diaspora déjà ancienne, au temps de Paul, et toujours fidèle à des pratiques ancestrales, elles-mêmes axées sur le Temple de Jérusalem. Par ailleurs, l'élévation des prescriptions morales judaïques, par comparaison surtout à la dégradation qui prévalait souvent alors dans l'Empire romain, attirait vers ces mêmes synagogues un nombre important de sympathisants. Ces prosélytes hellénisants fréquentant la synagogue allaient, avec les Juifs eux-mêmes, fournir leurs premiers auditoires à Paul et ses acolytes. Mais avant que le premier siècle n'entre dans son dernier quart, tout ce monde judéo-chrétien en ébullition croissante va lui-même chavirer.

*Tout ce monde judéo-chrétien en ébullition croissante va lui-même chavirer.*

En 70, en effet, à l'occasion de la première grande révolte juive contre Rome, le Temple de Jérusalem est détruit. Jusque-là, Jérusalem avait été ce qu'un auteur a appelé une « cité-temple », c'est-à-dire une ville qui, d'abord, jouait le rôle à la fois de capitale politique et de capitale religieuse, et ceci à cause du Temple qu'elle abritait et de la place qu'occupait ce dernier dans la vie du peuple juif. Jérusalem constituait aussi une « cité-temple » parce que l'administration religieuse et l'administration civile y étaient alors confondues et considérées comme relevant de l'autorité de Dieu lui-même, à travers les Écritures. Ce qui donnait lieu à une forme de « théocratie ». Jérusalem constituait enfin une « cité-temple » parce qu'une bonne

partie des règles de pureté qui déterminaient le droit d'accès au Temple s'appliquaient aussi à la ville elle-même. Dans ces conditions, la catastrophe de 70 n'avait pu faire autrement que de saper la vieille culture civile et religieuse juive à sa base même, le judaïsme ancien, fortement centré sur le Temple, étant mort avec ce dernier. Les principales sectes qui, de plus au moins loin, se disputaient le Temple avant l'intervention romaine – Esséniens, Sadducéens et Pharisiens, en particulier – disparaîtront avec lui. Mais le judaïsme lui-même survivra. Cependant, le Temple, ses prêtres et ses sacrifices ayant été emportés dans la tourmente, le judaïsme devra se réorganiser sur d'autres bases. Ce qu'il fera autour de la synagogue, sous l'autorité des rabbins : le judaïsme du Temple sera remplacé par le judaïsme rabbinique. Le christianisme qui n'était pas, à l'époque, très différent du judaïsme, allait survivre avec lui, et même, en quelque sorte, « en lui », du moins pendant un temps. Il sera donc lui aussi marqué par les événements qui secouent alors la patrie juive et qui plus tard modifieront la physionomie de l'Empire romain lui-même.

*Le christianisme n'était pas, à l'époque, très différent du judaïsme.*

Le Temple une fois détruit, il était difficile d'imaginer que puissent cohabiter indéfiniment, ou même vivre en simple juxtaposition, l'Église chrétienne en voie de constitution et le nouveau judaïsme, lui-même obligé de chercher sa voie dans ce monde inédit, né d'une guerre longue, cruelle et qui avait jeté bas certains des éléments les plus fondamentaux du judaïsme traditionnel. D'autant plus qu'après la

seconde révolte juive, celle de 135, les Romains interdiront Jérusalem aux Juifs et reconstruiront la ville sur le modèle d'une cité hellénistique, pour bien montrer qu'il n'était plus question de revenir en arrière. Dans ces conditions, les efforts déployés par le christianisme naissant pour se tailler une place au soleil ne pouvaient faire autrement que de se heurter aux luttes menées, d'autre part, par le judaïsme lui-même pour consolider la nouvelle identité dans laquelle il avait du se couler par la force des choses. À l'anti-judaïsme croissant que les chrétiens penseront devoir pratiquer pour affirmer leur différence, et probablement aussi pour se gagner les bonnes grâces ou au moins la neutralité de l'occupant romain, devra, par la force des choses, répondre, de la part des Juifs non chrétiens, un anti-christianisme tout aussi militant. Autour des synagogues du monde méditerranéen d'alors, les invectives, et peut-être même les horions, ne seront probablement pas distribués à sens unique.

*Ces tensions entre « christianisants » et « judaïsants » allaient se poursuivre pendant plusieurs siècles.*

Ces tensions entre « christianisants » et « judaïsants » allaient se poursuivre pendant plusieurs siècles. Du côté chrétien, les historiens notent que pour cette période, les textes anciens qui sont parvenus jusqu'à nous font montre d'un antisémitisme croissant avec le passage du temps, c'est-à-dire à mesure que les chrétiens cherchent à affirmer plus fortement leur origininalité et qu'ils se détachent progressivement du monde juif pour s'insérer de plus en plus étroitement dans le monde gréco-romain. Mais le grand bouleversement et

changement définitif de situation interviendra au début du IV^e siècle, avec la conversion de l'empereur Constantin. Le christianisme devient alors religion d'État, et par rapport à la grande culture judéo-chrétienne qui va prendre forme progressivement, le judaïsme se trouvera marginalisé de façon définitive, sans que l'antagonisme qui avait si longtemps prévalu entre les deux doctrines ne s'en trouve éliminé pour autant, bien au contraire. J.-Dominic Crossan tire l'inévitable conclusion de toute cette histoire : « *Le christianisme*, écrit-il, *ne fut d'abord qu'une secte au sein du judaïsme, dont il se sépara ensuite, ici lentement, là plus rapidement, pour accéder éventuellement au statut de religion distincte. Si tout ne s'était toujours passé que sur le plan religieux, chaque camp aurait pu accuser l'autre et le dénigrer en toute sécurité, et à l'infini. Mais au quatrième siècle, le christianisme devient la religion officielle de l'empire romain et* avec l'émergence de l'Europe chrétienne, l'anti-judaïsme quittera le terrain des débats théologiques pour ouvrir des perspectives nouvelles qui pourront elles-mêmes devenir meurtrières. »[6] Ce qui se fera, en particulier, à mesure que les chrétiens dériveront du domaine religieux au plan racial, c'est-à-dire de l'anti-judaïsme à l'antisémitisme. Cette

6. « Christianity began as a sect within Judaism and, here slowly, there swiftly, separated itself to become eventually a distinct religion. If all this had stayed on the religious level, each side could have accused and denigrated the other quite safely forever. But, by the fourth century, Christianity was the official religion of the Roman Empire, and with the dawn of Christian Europe, anti-judaism moved from the theological debate to lethal possibility. » (p. 32).

évolution se lira, en particulier, dans la succession des différents récits de la Passion : à mesure que s'écouleront les décennies, le rôle des Romains s'y trouvera, en effet, progressivement réduit, mais celui des Juifs accru en proportion.

*Le Moyen-Âge, l'Âge d'or de ce christianisme officiel, verra alors s'épanouir un antisémitisme multiforme.*

Le Moyen-Âge, cette période que certains considèrent comme l'Âge d'or de ce christianisme officiel, verra alors s'épanouir un antisémitisme multiforme – souvent inspiré par de bas intérêts matériels, mais parfois aussi par des catastrophes dont on ne peut identifier la cause, comme ce fut le cas lors de la peste noire – mais un antisémitisme presque toujours affublé des oripeaux de la religion, sans distinction de langues ou de groupes ethniques. À son tour, cette tendance issue des origines du christianisme aura probablement été avivée, au cours des siècles, par le fait que les Juifs, radicalement marginalisés par la victoire du christianisme, devront se regrouper étroitement autour de leurs institutions pour défendre leur identité et affirmer leur foi. Ce qui pourra donner souvent l'impression qu'ils se retranchaient eux-mêmes des communautés nationales dont ils faisaient par ailleurs partie[7].

Au centre de tous ces événements souvent violents qui prennent place dans le monde chrétien, une grande interrogation se pose qui fournit son titre à l'ouvrage de Crossan : « Qui a tué

7. Une situation que les Québécois francophones devraient être en mesure de comprendre puisqu'ils ont eu à souffrir eux-mêmes de quelque chose de similaire, étant bien entendu, par ailleurs, que la tragédie juive, surtout avec l'Holocauste, n'a pas d'équivalent, et de loin, dans l'histoire moderne.

Jésus ? ». Pendant longtemps, les chrétiens croiront trouver la réponse dans les Évangiles, et par l'intermédiaire de cette réponse, la justification de l'antisémitisme qui sévit partout où se répand le christianisme. Avec l'avènement des Lumières, ces propensions parfois meurtrières s'atténueront fortement, mais ne seront jamais totalement extirpées. Elles resurgiront à l'occasion des crises qui secoueront périodiquement les diverses sociétés occidentales : défaite de la France lors de la guerre franco-prussienne de 1870, par exemple, ce qui mènera à l'affaire Dreyfus ; désorganisation de l'Allemagne après la guerre de 1914-1918, d'où sortira le nazisme et ses suites ; misère et désarroi, dans tous les pays industrialisés au cours des années sombres de la crise de 1929, ce qui facilitera, dans nos sociétés, une résurgence passagère des vieilles propensions antisémites, toujours latentes dans les milieux christianisés. Au Québec comme ailleurs, ces idées fourniront alors une explication simple à des phénomènes trop complexes et trop lourds de conséquences pour que l'ensemble de la population puisse espérer y voir clair, même si on aurait aimé, rétrospectivement, que nos élites aient alors pu éviter totalement ces pièges. Par ailleurs, il reste possible, qu'au Québec, l'unanimité religieuse qui prévalait avant la guerre de 1939 ait pu contribuer à accentuer, du moins dans une certaine mesure, ces attitudes partagées avec le reste du monde chrétien.

*Ces propensions parfois meurtrières s'atténueront fortement, mais ne seront jamais totalement extirpées.*

On a aussi pu prétendre que la propension à l'antisémitisme a eu tendance à se manifester surtout dans les pays de culture catholique, le

protestantisme ayant permis de mieux résister à ces tentations. Ce qui aurait contribué à faire du Québec un cas à part, au sein du Canada. L'hypothèse n'est cependant pas sans faille. Au cours de son histoire, l'Allemagne a été beaucoup plus profondément marquée par la Réforme que ce n'a été le cas de l'Italie, par exemple. Or l'antisémitisme des nazis s'est montré nettement plus virulent que celui des fascistes de Mussolini. Si l'antisémitisme constitue bien un phénomène d'origine religieuse, il semble aussi que tous les courants qui se sont fait jour au sein du christianisme lui-même en ont été plus ou moins également infectés. Naturellement, au cours des siècles, chaque communauté humaine a eu à vivre sa propre histoire qui est venue modeler sa mentalité de façon particulière. Le vieux fonds commun d'antisémitisme hérité des racines religieuses partagées s'en est trouvé modifié pour le mieux ou pour le pire, selon les circonstances et selon les lieux.

*L'antisémitisme des nazis s'est montré nettement plus virulent que celui des fascistes de Mussolini.*

Dans ces conditions, pratiquer soi-même l'auto-flagellation en faisant chez soi l'inventaire minutieux de tous les épisodes d'antisémitisme que l'on peut y trouver, tout en ignorant systématiquement ce qui s'est passé ailleurs, ou comme on le fait trop souvent du côté anglophone, profiter de ces inventaires tronqués pour stigmatiser toute une communauté dont les aspirations politiques ne vous plaisent pas, ne peut faire autrement que de favoriser l'éclosion des maux que l'on prétend combattre. Pour éviter un tel risque, il faudrait d'abord que la communauté anglophone, dans toutes ses composantes, cesse de répandre plus ou moins expli-

citement l'idée que l'antisémitisme constitue une sorte de comportement inné chez les Québécois francophones, parce que francophones, tout en laissant entendre qu'elle en serait elle-même exempte. Un comportement raciste caractérisé. Il faudrait aussi que par rapport aux débats que suscite la démarche politique d'une majorité des francophones du Québec les membres de la communauté juive s'arrêtent à méditer la mise en garde suivante que sert Ray Conlogue dans l'ouvrage cité plus haut : *« Quiconque est le moindrement au fait de ce qu'est l'antisémitisme au Canada anglais trouvera pour le moins suspectes les préoccupations que les anglophones manifestent pour la minorité juive du Québec »*[8].






8. « Anybody who has the least familiarity with antisemitism in English Canada would find anglo concern for the Jewish minority in Quebec to be suspect, to say the least » (p. 97).

# *La loi sur l'équité salariale Attendue depuis tant de temps !*

**Danielle Hébert***

L'adoption, par le gouvernement du Québec, d'une loi sur l'équité salariale a représenté pour plusieurs une grande victoire. À la Confédération des syndicats nationaux en particulier, nous réclamions cette loi depuis fort longtemps.

Dès 1976 en effet, le Congrès de la CSN adoptait comme l'une des revendications prioritaires pour les femmes le droit à **un salaire égal pour un travail d'égale valeur**. Cette même année, la Charte des droits et libertés, nouvellement adoptée, interdisait cette discrimination salariale ; l'article 19 stipulait que *« tout employeur doit, sans discrimination, accorder un traitement ou un salaire égal aux membres de son personnel qui accomplissent un travail équivalent au même endroit. »*

Cette loi, cependant, faisait obligation aux travailleuses d'effectuer une démarche par

* Conseillère syndicale à la CSN.

plainte individuelle en plus d'assumer le fardeau de la preuve. Peu de plaintes ont donc été déposées devant la Commission des droits de la personne, et ce sont principalement des femmes syndiquées qui l'ont fait. À la CSN, nous avons mis beaucoup d'énergie à soutenir les plaintes déposées en 1987 par des femmes des réseaux de la santé et de l'éducation, ainsi que des organismes gouvernementaux. Dix ans plus tard, ces plaintes sont toujours à l'étude devant la Commission.

Depuis plus d'une décennie, aucun moyen n'a été négligé pour faire connaître la situation d'iniquité salariale vécue par les femmes. Parallèlement à nos initiatives médiatiques, nous avons tenté de négocier un rehaussement de leurs salaires et ce, tant dans le secteur public que dans le privé.

*Après vingt ans, cette discrimination persiste toujours.*

Cependant, ces efforts n'ont pas suffi à faire reconnaître la valeur du travail des femmes. Après vingt ans, force nous est de constater que cette discrimination persiste toujours.

## *La discrimination salariale existe toujours*

L'écart salarial entre les sexes a relativement peu varié au cours des dernières décennies. Ainsi, au Québec, entre 1981 et 1994, l'écart salarial entre les hommes et les femmes qui travaillent à temps plein toute l'année est passé de 66,8 % à 69,9 % et demeure donc encore important.

Si rien n'est fait, cette situation ne peut aller qu'en s'aggravant. Le marché du travail subit des transformations majeures dont les femmes ne sortent pas nécessairement gagnantes. Le travail autonome et les emplois à temps partiel ont connu, entre 1976 et 1996, une augmentation fulgurante de 120 %. Ce sont autant d'emplois caractérisés par l'absence d'avantages sociaux, de régimes de retraite et par une faible rémunération ; en effet, 63 % de ces travailleuses et travailleurs gagnent moins de 20 000 $ par année, contre 49 % chez ceux qui détiennent un emploi à temps plein.

*Les femmes sont victimes de la discrimination systémique.*

Plusieurs éléments peuvent expliquer ces écarts.

Le fait que les hommes et les femmes n'occupent pas les mêmes emplois, qu'ils ne soient pas également répartis dans tous les métiers, toutes les professions, en constitue certainement une cause. C'est ce que nous appelons la ségrégation professionnelle.

C'est une réalité indéniable que les femmes sont toujours cantonnées dans une gamme de professions plus restreinte que les hommes. En effet, aujourd'hui comme en 1981, une bonne proportion des femmes sont des employées de bureau, des caissières et des infirmières.

Ces emplois occupés par les femmes sont généralement peu payés, victimes qu'elles sont de la discrimination systémique, c'est-à-dire une discrimination cachée, mais profondément enracinée dans le fonctionnement de notre système économique. Ces emplois sont

sous-évalués et les qualités nécessaires à accomplir différentes fonctions sont souvent considérées comme « naturelles » chez les femmes. D'autres facteurs, tels le niveau de scolarité, le statut d'emploi, l'ancienneté, expliquent aussi ces écarts salariaux.

C'est pourquoi, en 1988, le Congrès de la CSN revendiquait une loi sur l'équité salariale de type proactif, c'est-à-dire obligeant les employeurs à éliminer les écarts salariaux entre les emplois à prédominance féminine et ceux à prédominance masculine. En effet, bien que les emplois occupés par les hommes et par les femmes ne soient pas identiques et ne comprennent pas nécessairement les mêmes tâches, ils peuvent tout de même être comparables en regard des qualifications, des efforts, des responsabilités et des conditions de travail qu'ils comportent. Ce qui était réclamé, c'était une loi permettant l'application du principe **à travail équivalent, salaire égal**.

*Ce qui était réclamé, c'était une loi permettant l'application du principe à travail équivalent, salaire égal.*

À compter de 1988, la CSN a donc travaillé à développer un rapport de forces afin d'amener le gouvernement à adopter une loi sur l'équité salariale. Nous avons participé à la mise sur pied d'une large coalition en faveur de l'équité salariale, composée de nombreux syndicats et groupes de femmes. Après de multiples pressions, le gouvernement faisait enfin de l'adoption d'une telle loi un engagement électoral. La Marche des femmes contre la pauvreté, en 1995, a su remettre cette promesse à l'ordre du jour de façon éclatante.

## *Enfin... elle est adoptée !*

*Le gouvernement adopta la Loi sur l'équité salariale le 21 novembre 1996.*

En septembre 1995 commença une série de consultations qui durèrent plus d'une année. Enfin, au terme de tractations parfois douloureuses entre organismes patronaux et syndicaux, le gouvernement adopta la Loi sur l'équité salariale le 21 novembre 1996. Cette loi prévoit un délai d'une année pour la mise en place de la Commission d'équité salariale ; en conséquence, les articles traitant des obligations des employeurs entreront en vigueur au plus tard le 21 novembre 1997.

Le gouvernement a tardé à nommer les trois membres de la Commission sur l'équité salariale chargée d'appliquer la loi. Il n'a confirmé leur nomination que le 7 mars dernier, et le mandat de la Commission a pris effet le 7 avril 1997.

## *Les femmes seront payées pour le travail qu'elles accomplissent*

Parce que les règles habituelles n'ont pas réussi à résoudre le problème d'iniquité, cette loi était nécessaire. Il faut maintenant s'organiser pour passer à l'action, à l'application de la loi.

Les employeurs prétendront encore que la conjoncture économique ne se prête pas à l'application d'une telle loi. Il faut leur répondre que de toutes façons, il n'y a jamais pour eux de bons moments pour améliorer les conditions de travail ! En particulier celles des femmes...

Une loi sur l'équité salariale fait partie de ces choix par lesquels, malgré une conjoncture

difficile, une société décide de réparer une longue injustice à l'endroit d'une partie de la population et d'accorder priorité à l'amélioration de ses conditions de vie, améliorant du même coup le niveau de vie d'un grand nombre de familles québécoises.

Les employeurs allégueront aussi que les mécanismes de participation des syndicats prévus à la loi alourdiront le fonctionnement administratif de l'entreprise. Mais les syndicats ont tout à gagner à participer à la démarche que suppose l'équité salariale ; il en va de la réussite de l'opération. La participation des femmes sera d'ailleurs essentielle tout au long de cette démarche.

L'application des principaux éléments de cette loi permettra la reconnaissance de la valeur des emplois traditionnellement féminins. Il n'est aucunement question, dans le but d'atteindre l'équité, de baisser le salaire de qui que ce soit pour augmenter celui des femmes : la loi l'interdit.

De plus, il est important de noter que les hommes qui occupent des emplois traditionnellement féminins bénéficieront, eux aussi, des réajustements salariaux accordés dans le contexte de l'application de la loi.

# *La réforme de la politique québécoise de la main-d'œuvre*

**Luc Lemire***

En décembre dernier (1996), la ministre de l'Emploi, de la Solidarité et de la Sécurité du revenu du Québec, M^me^ Louise Harel, a présenté, à l'Assemblée nationale, les nouvelles orientations que le gouvernement entend prendre dans ce domaine de la main- d'œuvre[1].

Si elle est adoptée, cette réorientation de la politique québécoise de la main-d'œuvre va littéralement bouleverser le quotidien de centaines de milliers de chômeurs au Québec, principalement ceux inscrits à la sécurité du revenu[2]. Il s'agit d'une réforme en profondeur

* Agent de recherche.

1. Ministère de la Sécurité du revenu : *La réforme de la Sécurité du revenu. Un parcours vers l'insertion, la formation et l'emploi.* Document de consultation, Gouvernement du Québec, Novembre 1996, 94 p.

2. À partir de 1980, en raison de l'augmentation sans cesse croissante de ses déficits budgétaires, le Québec a décidé de limiter son intervention en matière d'emploi à la clientèle qu'il devait supporter financièrement, c'est-à-dire les prestataires de la sécurité du revenu.

non seulement des structures mais également de la façon de dispenser les services de développement des ressources humaines au Québec. L'entente de principe qui vient d'être signée (avril 1997) entre les gouvernements d'Ottawa et de Québec sur la main-d'œuvre signale l'imminence de ces changements[3]. Si tout se déroule comme prévu, les principaux éléments de la nouvelle politique québécoise de la main-d'œuvre pourraient être effectifs dès janvier 1998.

***Malgré certains travers, la réforme de la politique québécoise de la main-d'œuvre est une bonne réforme.***

Dans les pages qui suivent, nous tenterons de démontrer que, malgré certains travers, la réforme de la politique québécoise de la main-d'œuvre telle que proposée par la ministre Harel est, dans l'ensemble, une bonne réforme. Une réforme qui va donner aux sans-emploi, principalement à ceux inscrits à la sécurité du revenu, de meilleurs outils pour intégrer ou réintégrer le marché du travail.

Afin de bien cerner l'importance et les implications de cette réforme, regardons d'abord plus en détail chacun de ses volets.

## *Les Centres locaux d'emploi (CLE)*

Globalement, ce que propose le gouvernement, c'est de créer un « *guichet unique* » de services en matière d'emploi.

*On dénombre actuellement pas moins de 117 mesures d'aide dispensées entre les deux or-*

3. Gouvernement du Canada, *Entente de principe Canada – Québec relative au marché du travail*, Ottawa, avril 1997, 23 p.

*dres de gouvernement et une douzaine de ministères et d'organismes québécois concernés par la gestion de ces mesures.*[4]

Afin de rendre les services de développement de la main-d'œuvre plus accessibles et plus efficaces, le gouvernement propose donc que ces services soient regroupés sous un même toit et qu'ils soient administrés localement à l'intérieur d'une structure qui relève directement du ministère de l'Emploi, de la Solidarité et de la Sécurité du revenu du Québec, soit les *Centres locaux d'emploi (CLE)*.

***On dénombre actuellement pas moins de 117 mesures d'aide.***

On imagine facilement que l'élaboration de ce nouveau réseau implique de nombreux changements. Au *niveau des structures*, la création de CLE exige la fusion des Centres travail Québec (CTQ), de la Société québécoise de développement de la main-d'œuvre (SQDM) et des Centres de ressources humaines du Canada (CRHC).

*Ce nouveau réseau de CLE remplacera les 130 CTQ actuels et les 48 points de service de la SQDM. Également, il constituera la structure d'accueil des budgets fédéraux et des ressources humaines alloués aux mesures actives d'aide à l'emploi, y compris les services de placement.*[5]

Le gouvernement propose également que chaque CLE soit chapeauté par un *Conseil local des partenaires*. Ces Conseils seront composés « de représentants des milieux des affaires et

4. *La réforme de la Sécurité du revenu. Un parcours vers l'insertion, la formation et l'emploi*, *op. cit.* p. 31.
5. Idem. p. 46.

syndical ainsi que des milieux communautaire, institutionnel et de représentants locaux.[6] »

De concert avec les organismes communautaires et les intervenants locaux qui œuvrent dans le domaine de l'économie et de l'emploi, les Conseils auront comme *principale tâche* d'élaborer un *Plan local d'action concerté pour l'emploi* ; c'est-à-dire un plan d'action qui regroupe l'ensemble des moyens que les Conseils des partenaires décideront de mettre en œuvre pour le développement de l'emploi et des ressources humaines sur leur territoire.

***Les dédoublements et les chevauchements de programmes seront abolis.***

Les transformations que le gouvernement entend apporter aux structures existantes en matière d'aide à l'emploi sont donc très importantes. Ces transformations nous apparaissent cependant essentielles, voire urgentes.

D'abord, il faut dire que la mise en place d'un réseau de services intégrés en matière d'emploi est attendu depuis fort longtemps au Québec.

D'autre part, ajoutons que l'implantation d'un tel réseau recèle plusieurs avantages. Avec le « guichet unique », le problème de la dispersion des ressources sera vite réglé. Les dédoublements et les chevauchements de programmes qui caractérisent et paralysent le système actuel seront abolis. Les démarches d'insertion sur le marché du travail seront ainsi simplifiées[7].

---

6. Ibid.
7. Lemire, Luc : *La sécurité sociale dans le Canada de demain : Proposition de réforme*, Mémoire présenté au Comité permanent du développement des ressources humaines du Canada, décembre 1994, p. 5-10.

En somme, on peut dire que la mise en place d'un « guichet unique » de services en matière d'emploi augmentera l'accessibilité et l'efficacité des services de développement de la main-d'œuvre au Québec[8].

L'ajout de structures favorisant la concertation (i.e. Conseil local des partenaires) est également bienvenu. La concertation entre partenaires est depuis longtemps perçue comme étant « *l'instrument* » devant conduire au plein emploi des ressources humaines[9]. Des pays comme la Suède ou la Norvège par exemple, en ont fait la preuve de façon très éloquente.

> *La concertation entre « partenaires » sociaux est vue par de nombreux observateurs comme la clé de la réalisation du plein emploi et du développement social. Les « modèles » en cette matière qu'ont été ou que sont encore la Suède, la RFA, l'Autriche, la Norvège, témoigneraient de ce qu'il faut pour s'orienter dans cette voie si l'on veut résoudre chez nous le fléau du chômage.*[10]

---

8. En 1994, la Conférence permanente sur l'adaptation de la main-d'oeuvre (i.e. le Conseil du patronat, les centrales syndicales, l'Association des manufacturiers et le Mouvement Desjardins) a réitéré au gouvernement fédéral le conscensus qui existe au Québec à l'effet que, pour plus d'efficacité, l'administration québécoise devrait gérer seule les différents services d'aide au développement de la main-d'œuvre sur son territoire.
9. Bellemare, Diane et Lise Poulin-Simon : *Le défi du plein emploi. Un nouveau regard économique*, Montréal, 1986, 530 p.
10. Gill, Louis : « La concertation est-elle la clé du plein emploi ? », dans *Interventions Économiques*, # 24, automne 1992, p. 83.

À notre avis, ces réaménagements vont permettre à l'administration québécoise non seulement de gérer plus efficacement le dossier de l'emploi au Québec mais également de créer la synergie nécessaire entre partenaires pour réduire le taux de chômage dans la province.

### *Admission dans les CLE*

En ce qui concerne l'admissibilité, les CLE seront ouverts à tous les sans-emploi, qu'ils soient prestataires de la sécurité du revenu ou de l'assurance-emploi.

***Cette modification constitue une excellente nouvelle.***

Pour les prestataires de la sécurité du revenu, cette modification constitue une excellente nouvelle. Il faut dire que ces derniers ont toujours été traités différemment des chômeurs. En ouvrant les CLE à tous les « sans-emploi », le gouvernement met donc fin à la catégorisation des individus établie en fonction de leur provenance (sécurité du revenu ou assurance-emploi). Ainsi, dans le nouveau régime, les « sans-emploi » auront pratiquement tous droit aux mêmes programmes et aux mêmes mesures d'aide à l'emploi. En fait, la seule distinction qui persistera se situe au niveau du versement de l'aide financière. Mentionnons que pour les chômeurs, il n'y aura aucun changement. Pour les prestataires de la sécurité du revenu toutefois, de nombreuses modifications seront apportées.

En effet, dans le nouveau régime, le versement de l'aide financière aux prestataires de la sécurité du revenu se fera de *deux façons*. D'un côté, il y aura l'aide de protection sociale, de

l'autre, celle octroyée aux personnes aptes au travail, l'aide d'insertion sociale et économique.

## *L'aide de protection sociale*

***Pour les personnes âgées de 60 ans et plus et les personnes invalides, le gouvernement créera* deux nouvelles allocations.**

Dans le cas de l'aide de protection sociale, cette aide sera versée à *trois catégories* bien spécifiques de prestataires. C'est-à-dire :

— les revendicateurs du statut de réfugié ;

— les personnes de 60 ans et plus ;

— et les personnes invalides ;

En ce qui concerne les revendicateurs du statut de réfugié, on leur accordera un statut particulier en fonction des dispositions prises par une entente signée le 1er novembre 1996.

Pour les personnes âgées de 60 ans et plus et les personnes invalides, le gouvernement créera *deux nouvelles allocations* : l'allocation des aînés et l'allocation d'invalidité. Comme le souligne le gouvernement :

> *Certains prestataires, en raison de leur âge, de leur état de santé ou de déficiences physiques ou psychologiques graves, sont difficilement en mesure de participer à des démarches d'intégration à l'emploi. C'est pourquoi le nouveau régime entend mettre en place deux nouvelles allocations, soit l'allocation des aînés et l'allocation d'invalidité, dont l'administration sera confiée à la Régie des rentes du Québec.*[11]

11. *La réforme de la Sécurité du revenu. Un parcours vers l'insertion, la formaton et l'emploi, op. cit.* p. 50.

Lorsque le nouveau régime entrera en vigueur, les personnes âgées de 60 ans et plus seront donc directement transférées à la Régie des rentes du Québec (RRQ). Quant aux personnes invalides, elles auront le « *choix* ».

> *Un choix leur sera laissé : recevoir une allocation appelée allocation d'invalidité administrée par la Régie des rentes du Québec, correspondant aux barèmes de la catégorie « Soutien financier » et comprenant l'actuel test de besoins, de revenus et d'actif, ou recevoir une prestation de la sécurité du revenu majorée d'une allocation supplémentaire mensuelle et comprenant l'accès à des mesures actives.*[12]

Les personnes qui décideront de passer à la Régie des rentes du Québec recevront 689 dollars par mois (barème pour une personne seule). Ce qui correspond au montant qui leur est actuellement versé (hiver 1997). Elles perdront de façon définitive leur droit de participer aux mesures de développement de l'employabilité et, vraisemblablement, la couverture de leurs besoins spéciaux (i.e. soins dentaires, optométriques, etc.). Les personnes invalides qui passeront à la Régie des Rentes du Québec seront donc fortement pénalisées.

Celles qui choisiront plutôt de demeurer à la sécurité du revenu, reçeveront, quant à elles, une allocation d'insertion sociale et économique.

---

12. Idem. p. 51.

## *L'aide d'insertion sociale et économique*

L'aide d'insertion sociale et économique s'adressera aux personnes « *aptes au travail* » et à celles ayant des limitations fonctionnelles (personnes invalides) qui ont décidé de demeurer à la sécurité du revenu.

***Les prestations de soutien du revenu seront transformées en mesures actives d'aide à l'emploi.***

Mentionnons qu'à l'heure actuelle, les prestataires de la sécurité du revenu sont généralement laissés à eux-mêmes dans leurs démarches d'emploi. Dans le nouveau régime, les prestations de soutien du revenu seront transformées en mesures actives d'aide à l'emploi. Cela signifie que les prestataires devront dorénavant faire des efforts particuliers pour se trouver un emploi. En fait, ils auront « *l'obligation* » d'établir, avec un responsable de leur CLE (un conseiller en emploi), le parcours qu'ils entendent emprunter pour intégrer ou réintégrer le marché régulier du travail[13].

Ce parcours, nommé *Parcours individualisé pour l'insertion, la formation et l'emploi*, devra d'abord tenir compte des choix et des intérêts de la personne qui est en recherche d'emploi. Il devra également être établi en fonction « du *Plan local d'action concerté pour l'emploi* et des problématiques régionales et sectorielles.[14] » En ce

13. Deux catégories de prestataires seront ciblées dès l'entrée en vigeur du nouveau régime, soit les jeunes de 18-24 ans et les chefs de famille monoparentale. L'obligation de s'insérer dans un parcours de réinsertion au travail sera par la suite étendu de façon progressive à tous les autres prestataires.

14. *La réforme de la Sécurité du revenu. Un parcours vers l'insertion, la formation et l'emploi*, *op. cit.* p. 40.

sens, le parcours individualisé pourra différer d'une personne à l'autre, voire d'une région à l'autre.

> *La personne, avec l'aide de son conseiller en emploi, identifie ses besoins et ses difficultés vis-à-vis du marché du travail, précise les démarches à entreprendre et les moyens retenus pour réaliser son parcours.*[15]

***Le gouvernement modifie en profondeur les fondements même du régime de sécurité du revenu.***

Dans le nouveau régime d'aide à l'emploi, les prestataires de la sécurité du revenu auront donc le choix des moyens d'action qu'ils entendent prendre pour intégrer ou réintégrer le marché du travail. Ces derniers seront toutefois « *obligés* » d'effectuer un choix et de s'engager à le respecter.

En introduisant cette nouvelle conception du rôle et des obligations de l'assisté social, le gouvernement modifie en profondeur les fondements même du régime de sécurité du revenu. Il accroît par ailleurs substentiellement son contrôle sur la disponibilité au travail de cette clientèle. En 1996, le gouvernement fédéral a introduit une notion similaire à celle-ci dans sa réforme du programme d'assurance-emploi. Les chômeurs de longue durée sont maintenant incités à établir, avec un conseiller en emploi, un plan d'action pratique et détaillé pour retrouver du travail[16]. Le gouvernement du Québec ne fait donc qu'adapter sa politique à

15. Idem. p. 41.

16. Gouvernement du Canada, *Retrouver du travail. Comment l'assurance-emploi peut vous y aider*. Ministère du Développement des ressources humaines, juillet 1996.

celle du gouvernement fédéral. Dans une perspective d'arrimage des programmes fédéraux et provinciaux d'aide à l'emploi, ces changements sont plus qu'importants. Ils sont essentiels. En s'inscrivant dans un parcours d'insertion vers l'emploi, il semble évident que les prestataires de la sécurité du revenu pourront, au même titre que les chômeurs, accroître leurs possibilités d'insertion ou de réinsertion en emploi. Bénéficier d'un meilleur encadrement dans ses démarches d'emploi dans l'état actuel du marché du travail est quelque chose d'extrêmement utile.

*Le gouvernement du Québec ne fait donc qu'adapter sa politique à celle du gouvernement fédéral.*

Par ailleurs, il est à noter que, contrairement à ce qui a été véhiculé, les participants à un parcours individualisé seront rémunérés pour effectuer leurs démarches d'insertion en emploi[17]. En fait, les personnes inscrites à l'aide d'insertion sociale et économique recevront à peu près les mêmes montants que perçoivent actuellement les prestataires qui tentent de réintégrer le marché du travail.

Présentement, une personne seule, sans aucune limitation à l'emploi, reçoit 490 dollars par mois. Dans le cas d'un ménage composé de deux adultes, le montant de la prestation mensuelle est de 755 dollars (avril 1997). Les personnes qui font des efforts particuliers pour se trouver un emploi reçoivent en outre un supplément de 120 dollars par mois. C'est le cas des personnes inscrites à des clubs de recherche d'emploi par exemple.

17. Gagnon, Katia : « Les assistés sociaux garderont leurs 120 $ supplémentaires », dans *La Presse*, 30 janvier 1997, p. B-1.

Dans le nouveau régime, les prestataires de la sécurité du revenu recevront le même montant de base qu'ils perçoivent actuellement plus une allocation additionnelle *minimum* de 120 dollars pour couvrir les frais de participation à leur Parcours individualisé vers l'insertion, la formation et l'emploi. Si les frais de participation reliés au parcours d'insertion sont plus élevés que 120 dollars, les participants « auront droit au plein remboursement de ce montant.[18] »

***Les personnes qui font des efforts particuliers pour se trouver un emploi reçoivent un supplément de 120 dollars par mois.***

Les prestataires de la sécurité du revenu inscrits à l'aide d'insertion sociale et économique ne subiront donc aucune coupure de revenu. Leur situation financière sera pratiquement la même que celle qui prévalait avant la réforme. Quand on connaît les coûts reliés à la recherche d'emploi, on peut même dire que la réforme bonifiera leurs efforts d'insertion. Les frais de participation à un parcours individualisé étant établis en fonction « des coûts réels de participation.[19] »

Il est également important de souligner qu'en s'insérant dans un *Parcours individualisé vers l'insertion, la formation et l'emploi*, certains prestataires de la sécurité du revenu auront accès aux *Prestations de soutien au réemploi*, c'est-à-dire aux stages, aux programmes de formation et aux mesures de création directe d'emplois qui seront alors offerts aux chômeurs.[20].

18. Ibid.

19. *La réforme de la sécurité du revenu. Un parcours vers l'insertion, la formation et l'emploi, op. cit.* p. 52.

20. *Retrouver du travail. Comment l'assurance-emploi peut vous y aider, op.* cit. p. 5.

L'ouverture de ces programmes aux assistés sociaux constitue une excellente nouvelle. Ces mesures offrent une rémunération relativement avantageuse. Présentement (avril 1997), elle peut atteindre jusqu'à 413 dollars par semaine. Si on compare cette rémunération avec celle qui est versée par le ministère de la Sécurité du revenu dans le cadre d'une participation à un programme PAIE, un Stage en milieu de travail (SMT) ou une mesure EXTRA, on en est vite convaincu[21].

*Ces mesures offrent une rémunération relativement avantageuse.*

Par ailleurs, contrairement aux mesures provinciales, la plupart des programmes fédéraux d'aide à l'emploi offrent des perspectives d'insertion extrêmement intéressantes. Quant aux mesures de formation, elles sont habituellement offertes dans des secteurs de pointe, c'est-à-dire dans des secteurs où il existe de fortes possibilités d'emploi (voir pénurie de main-d'œuvre).

En limitant l'accessibilité aux Prestations de soutien au réemploi à seulement certaines catégories de prestataires de la sécurité du revenu, le gouvernement pratique cependant l'exclusion. En fait, il exclut les personnes les plus susceptibles d'avoir besoin des services ou de l'aide gouvernementale, notamment les personnes invalides qui décideront de demeurer à l'aide

21. Le programme PAIE offre une rémunération de 225 dollars par semaine. Les personnes qui participent à un Stage en milieu de travail ou à une mesure EXTRA continuent de recevoir leur prestation de base de la sécurité du revenu plus une allocation de 100 dollars par mois payable par l'organisme ou l'entreprise qui les engage.

sociale plutôt que de passer à la Régie des rentes du Québec[22].

L'étude des mouvements de clientèle à l'aide sociale démontre, très clairement, que plus la durée de présence à l'aide sociale est longue, plus il est difficile d'intégrer ou de réintégrer la clientèle sur le marché du travail.

> *Nous savons que certaines clientèles demeurent longtemps à l'aide sociale et qu'avec le temps elles ont de plus en plus de difficulté à réintégrer le marché du travail, on peut se demander s'il est justifié d'attendre avant d'intervenir ?*[23]

***Plus la durée de présence à l'aide sociale est longue, plus il est difficile d'intégrer ou de réintégrer la clientèle sur le marché du travail.***

Les personnes qui sont à la sécurité du revenu depuis plus de trois ans seront donc condamnées à entreprendre un *Parcours individualisé vers l'insertion, la formation et l'emploi* qui se réduira à bien peu de choses : soit participer à un Parcours vers la formation, soit participer à un programme PAIE, à un Stage en milieu de travail ou à une mesure EXTRA. Mesures qui, selon nos sources, seront reconduites de façon indéterminée. Triste choix donc.

À notre avis, la reconduction des programmes PAIE, SMT et EXTRA dans leur forme actuelle est inappropriée. Inapproprié parce

22. Mentionnons à cet effet, que 64 % des personnes inscrites au programme Soutien financier ont une durée de présence moyenne à la sécurité du revenu de 12 ans. Or, selon les nouvelles règles, une majorité d'entres elles n'auront accès qu'à un soutien très limité.

23. Ministère de la Main-d'oeuvre et de la Sécurité du revenu : *Les mouvements de clientèle à l'aide sociale*, Service des politiques et de la recherche, Gouvernement du Québec, sept. 1984, p. 131.

que la faible rémunération accordée dans le cadre d'une participation à ces mesures aura pour effet de maintenir dans un état de pauvreté inacceptable les personnes qui veulent véritablement s'en sortir. D'autre part, il semble que ces mesures s'adresseront, selon toute vraisemblance, uniquement aux personnes qui sont inadmissibles aux Prestations de soutien au réemploi. Or, en ciblant une clientèle en particulier et en lui offrant des programmes qui fonctionnent en marge de la politique active du marché du travail, le gouvernement perpétue un principe que sa réforme veut justement abolir, soit « *l'exclusion* » des prestataires de la sécurité du revenu de la main-d'œuvre québécoise.

*La faible rémunération accordée aura pour effet de maintenir dans un état de pauvreté inacceptable les personnes qui veulent véritablement s'en sortir.*

Si le gouvernement veut être conséquent avec lui-même, il devrait élargir l'accessibilité aux *Prestations de soutien au réemploi* **à l'ensemble** des demandeurs d'emploi, abolir les programmes EXTRA, SMT et PAIE ou revoir la rémunération accordée lors d'une participation à ces mesures et l'établir de façon à ce qu'elle soit équivalente à celle versée dans le cadre des *Prestations de soutien au réemploi*. Le gouvernement devrait également permettre que ces trois mesures soient ouvertes à tous les chômeurs. Sans ces changements, il semble évident que le nouveau système d'aide à l'emploi demeurera un système à deux vitesses. C'est-à-dire un système que le gouvernement voulait justement abolir...

## *Conclusion*

De façon générale donc, on voit que la réforme de la politique québécoise de la main-d'œuvre implique de nombreux changements. Des changements majeurs qui affecteront la majorité des sans-emploi au Québec.

*L'implantation d'un tel réseau permettra d'abolir les dédoublements et les chevauchements de programmes.*

La plupart de ces transformations nous apparaissent cependant essentielles. D'abord, rappelons que la mise en place d'un réseau de services intégrés en matière d'emploi est attendu depuis fort longtemps au Québec. L'implantation d'un tel réseau permettra non seulement d'abolir les dédoublements et les chevauchements de programmes mais il offrira également aux personnes qui sont actuellement inscrites à la sécurité du revenu de bien meilleures alternatives pour intégrer ou réintégrer le marché du travail. Les bénéficiaires de l'aide sociale pourront dorénavant compter sur de nouveaux outils d'insertion. Des outils beaucoup plus efficaces et qui offrent une rémunération beaucoup plus avantageuse. À notre avis, l'ouverture des programmes d'aide au développement des ressources humaines aux prestataires de la sécurité du revenu constitue une véritable révolution. Une réorientation de stratégie qui sera des plus bénéfique. On peut même parier que ces transformations auront rapidement un effet positif sur le niveau de chômage dans la province.

Certes, la réforme Harel est imparfaite. En ce qui concerne la couverture des besoins spéciaux par exemple, il serait important que la

ministre clarifie la situation des personnes invalides qui passeront à la Régie des rentes du Québec. Si en optant pour un transfert à la Régie des rentes les personnes invalides perdent véritablement cette couverture, tous s'entendront probablement pour rappeler à la ministre qu'il s'agit d'une modification qui est totalement inacceptable. En fait, enlever aux personnes les plus désavantagées sur le plan de la santé un acquis comme celui-là dépasserait véritablement l'entendement.

Par ailleurs, au sujet du traitement des personnes qui sont à la sécurité du revenu depuis plus de trois ans, on constate là aussi des lacunes importantes. En maintenant à l'écart cette clientèle, nous considérons que le gouvernement fait fausse route et qu'il retardera l'intégration de ces personnes tout en bafouant l'un des principaux objectifs de sa réforme.

Malgré ces quelques travers, nous continuons de croire que la réforme Harel est, dans l'ensemble, une bonne réforme et que cette réforme va donner aux sans-emploi, principalement à ceux qui sont inscrits à la sécurité du revenu, de meilleurs outils pour intégrer ou réintégrer le marché du travail.

*Refuser ou non*
*que nos compatriotes soient engagés*
*dans cette déperdition d'eux-mêmes ;*
*partager ou non avec eux*
*la tâche de maintenir*
*la valeur pédagogique d'une culture :*
*tel est le choix qui se dresse*
*devant l'avenir.*
*Le reste, les analyses*
*aussi bien que les sentiments,*
*n'ont d'autre raison d'être*
*que par référence à ce dilemme.*
*Un dilemme qui demeure le fil,*
*ténu mais résistant, d'une tradition.*

*Fernand Dumont,*
L'Action nationale,
*janvier 1990, 33-34.*

# *La maternelle cinq ans à temps plein : un choix de société*

**Jean-Claude Tardif***

Le 24 octobre 1996, la ministre de l'Éducation, madame Pauline Marois, annonçait l'ouverture, pour septembre 1997, dans toutes les régions du Québec, des maternelles à temps plein pour les enfants de 5 ans. Dans les semaines et les mois qui ont suivi les réactions se sont partagées en deux : les pour et les contre. En fait, ceux qui disaient être pour avec des réserves étaient plutôt contre en invoquant notamment le spectre de l'État qui s'ingère dans la vie familiale et qui s'approprie nos enfants. J'exagère à peine.

Encore récemment, à la question du jour de *La Presse* : « Appuyez-vous le projet de la ministre Marois qui veut instaurer des maternelles à plein temps dès septembre ? », 72 % ont répondu non et 28 % oui. C'était le 25 février 1997, quatre mois après l'annonce de l'intention ministérielle et malgré le dépôt d'un livre blanc et une tournée d'information de la ministre.

Le Québec, surtout le Québec francophone, résiste à l'instauration de services éducatifs à la petite enfance et conserve encore un des plus faibles scores de scolarisation des pays industrialisés. Pourquoi une telle résistance ? Qu'y a-t-il de si

* Conseiller à la CEQ.

inquiétant à offrir des services publics d'éducation à nos enfants et à les encourager à en bénéficier ?

Dans le texte qui suit, je vais faire un bref retour sur le passé pour bien comprendre d'où nous partons ; ensuite, je vais resituer la présente politique dans son contexte ; dans un troisième temps, je vais identifier les impacts de la maternelle 5 ans à temps complet sur les enfants, les parents et l'institution scolaire ; enfin, je ciblerai quelques problèmes centraux à résoudre et quelques actions urgentes à entreprendre.

## *1. Retour sur le passé*

Généralement, quand on veut comprendre ce qui nous arrive, on retourne en arrière afin d'analyser ce qui est arrivé. Or, tout notre passé éducatif est marqué par la tradition catholique où les hommes ont accès à la vie publique et les femmes sont confinées au foyer, donc à la vie privée et familiale. Du côté protestant, donc anglophone, les femmes ont beaucoup plus rapidement eu accès à l'activité économique et les garderies s'y sont d'ailleurs développées plus tôt.

Au plan politique, le Québec a tardé à prendre le tournant de la modernité. Trente ans de régime duplessiste ça marque un peuple. Tout le monde connaît l'horreur du chef pour les intellectuels et les gens du milieu culturel. « La culture, disait-il, c'est comme la confiture ; moins on en a, plus on l'étend. » Je ne dirais pas qu'il a volontairement maintenu le Québec dans l'ignorance. Il a trop fait pour les écoles de village et de rang pour qu'on ne reconnaisse pas son apport à l'éducation. Mais en même temps, passé l'école primaire, il ne voyait pas d'intérêt à des écoles spécialisées, des collèges ou des universités, sauf s'ils étaient privés et destinés à une élite. Selon lui, l'éducation publique n'était pas nécessaire pour le peuple, les femmes pouvant généralement s'en charger à meilleur coût.

Au plan économique, ce n'est qu'après la seconde guerre que nous avons connu un véritable essor industriel. Les historiens appellent désormais les années 1945-1975, les trente glorieuses. On y a connu une progression accélérée de la richesse collective, du nombre d'emplois, des salaires. Pourtant, ce n'est qu'en 1960 que le Québec, profitant d'un changement de gouverne politique, opère une vaste réforme de l'éducation, ce qui conduira à la création d'un ministère de l'Éducation, d'un réseau de commissions scolaires régionales, d'écoles polyvalentes, de cégeps et d'universités.

C'est en 1961 que le gouvernement libéral de Jean Lesage modifie la Loi de l'instruction publique (LIP) et fait obligation aux commissions scolaires d'ouvrir des classes maternelles à la demande de vingt parents. Le rapport Parent en recommande la fréquentation universelle. En 1964, le réseau est ouvert partout et 9 % des enfants de 5 ans la fréquentent à demi-temps. Sept ans plus tard, soit en 1971, 95 % des enfants sont inscrits en maternelle et, depuis 1978, le taux oscille entre 97 % et 99 %.

Dans le cas des enfants de 4 ans en milieu défavorisé, les premières maternelles seront mises en place en 1970. En 1971, c'est au tour des maternelles-maisons en milieu rural et, en 1973, on voit apparaître les premières maternelles d'accueil et de francisation pour les enfants d'immigrants âgés de 4 ans et 5 ans.

En somme, le phénomène des services éducatifs à la petite enfance est plutôt récent au Québec. Ces services ont été rendus nécessaires par l'expansion économique des années d'après-guerre, par l'explosion sociale des années soixante et soixante-dix et par une volonté politique d'entrer dans la modernité et de doter le Québec des principaux outils de développement économique que sont l'éducation et la santé.

## 2. *La politique familiale et son contexte*

On a vu que l'émergence des premières maternelles répondait à un contexte particulier. Quel contexte entoure la nouvelle politique familiale qui, rappelons-le, comporte trois volets ? Outre les services éducatifs à la petite enfance, il y a une allocation unifiée pour enfant qui remplacera progressivement l'ensemble des allocations pour enfant et un régime d'assurance parentale qui constitue en fait un régime de remplacement du revenu pour les congés de maternité, de paternité ou d'adoption.

Le rapport de la Commission des États généraux sur l'éducation mentionne quatre éléments de contexte devant justifier, selon elle, le développement de nouveaux services éducatifs :

— l'accroissement de la participation des femmes au marché du travail et en particulier des mères de jeunes enfants ;

— la diminution du nombre d'enfants par famille et son impact sur leurs habilités relationnelles et sociales ;

— l'augmentation du nombre de jeunes enfants vivant dans des conditions de pauvreté, dont bon nombre d'enfants de familles monoparentales ;

— l'évolution de la société québécoise vers une pluriethnicité accrue et la nécessité d'initier les jeunes immigrants à la langue et à la culture commune de la société d'accueil.

D'un point de vue économique, une telle intervention se justifie à long terme. Il est vrai qu'elle exige des investissements à court terme (personnel, locaux, équipement, transport). Des études démontrent cependant que chaque dollar investi en prévention et en intervention précoce en rapporte six plus tard. La société bénéficie ultérieurement d'économies en raison de la diminution du redoublement scolaire, du décrochage scolaire, des problèmes de santé et d'alimentation, des problèmes de comportements asociaux, de consommation de tabac, drogue ou médicaments, de négligence parentale, de maternité précoce, etc.

D'un point de vue social, on voit apparaître de plus en plus tôt chez les enfants des comportements déviants ou problématiques dont on ne connaît pas toujours l'impact dans l'avenir : le phénomène de l'enfant roi, le « télévore », la violence précoce, l'hyperactivité incontrôlée, la détresse, la sous-alimentation ou la malnutrition, ou encore le culte de l'excellence et de la compétition. L'école ne peut certes pas résoudre tous ces problèmes. Elle peut servir d'effet tampon, de médiation et, éventuellement, par sa capacité de dépistage et ses possibilités de recours à des ressources spécialisées, elle peut enrayer certains problèmes au moment où c'est plus facile et moins coûteux de le faire.

D'un point de vue éducatif, nul ne peut nier que la somme des connaissances qu'acquiert un enfant est beaucoup plus grande aujourd'hui qu'hier. L'accès à l'imprimé, à la télévision et à l'ordinateur est de plus en plus facile et généralisé. N'oublions pas que chaque enfant, au Québec, passe en moyenne 26 heures par semaine devant un écran de télévision. Sans juger du contenu transmis, il y apprend une foule de comportements et d'habilités de même qu'une foule d'informations sur les sujets qui y sont traités. Et là où ils pénètrent les foyers, l'autoroute et les jeux électroniques tendent à remplacer la télévision.

À 5 ans, l'école n'est pas là tant pour ajouter à ces connaissances que pour aider les enfants à les jauger, à les décoder et à les organiser. La vaste majorité des intervenants, dont la CEQ, se sont d'ailleurs opposés à l'idée d'une scolarisation précoce des enfants. Mais attention à la tendance contraire qui nie toute forme d'accès à la connaissance et à des apprentissages. Dès sa naissance, l'enfant apprend. Il nomme. Il mémorise. Il comprend le pourquoi des choses. Il fait des liens. Il tire des leçons puis les transfère progressivement. Il écoute, il veut être écouté. Il manipule, il veut être aidé. Il joue, il veut être caressé. Il y découvre de nouvelles sensations. Il apprend en touchant à tout jusqu'à ce qu'il se brûle. Bref, il est avide de connaître et de connaître par tous ses sens. L'école lui ouvre de nouveaux horizons, donne un

sens à ce qu'il connaît déjà, donne un cadre pour situer les connaissances déjà acquises, prépare le terrain à de nouvelles connaissances.

En résumé, à l'orée du 21e siècle, il se présente un contexte propice au renouvellement des services et des pratiques éducatives pour la petite enfance. La société y trouve un avantage économique dû au fait qu'une intervention précoce prévient des problèmes coûteux. La famille y trouve un atout, en particulier pour les femmes, ce qui permet une meilleure conciliation travail-famille. Et l'enfant élargit le champ de ses expériences et de ses connaissances tout en se préparant mieux à sa vie future.

## *3. Principaux impacts de la maternelle 5 ans à temps complet*

Peut-on affirmer que le Québec était prêt à passer à une autre étape ? Les premières maternelles ont été rendues possibles en 1912. Les commissions scolaires se sont vu imposer l'obligation d'offrir ce service en 1961. En 1997, ce serait désormais le temps que tous les parents inscrivent leur enfant de 5 ans à la maternelle. Ce n'est pas aussi simple que cela.

On a vu qu'il faut faire une distinction entre la maternelle et l'école primaire comme il faut en faire une entre la garderie et la maternelle. La mission de l'école, c'est d'instruire, éduquer, intégrer et qualifier. En d'autres mots, apprendre, apprendre à être, apprendre à entrer en relation et apprendre à faire. Toutes ces missions ne sont pas nécessairement assumées par tous les paliers scolaires. Par exemple, seuls l'école secondaire, le cégep et l'université se voient décerner la mission de qualifier la future main-d'œuvre. Et plus on avance, moins la mission d'intégrer prend de place. On considère qu'il s'agit là d'une des premières étapes de la vie. L'enfant d'immigrant nouvellement arrivé est confronté rapidement à une langue inconnue, à une culture différente et, sur-

tout, s'il est d'âge scolaire, à une école et à des manuels différents de ce qu'il a connu.

De la même façon, l'enfant handicapé physique ou intellectuel qui s'intègre à un groupe d'enfants dits réguliers, avec lesquels il ne peut pas composer normalement (pensons aux cas de surdité ou aux enfants semi-voyants), cet enfant, dis-je, devra rapidement être l'objet d'un traitement particulier. Pas question d'attendre des années. C'est tout de suite qu'il faut développer une façon de travailler, d'organiser le local, de gérer les rapports entre les enfants, de mener des activités de groupe, de communiquer et se faire comprendre, etc.

J'ai volontairement choisi cet exemple et cet aspect de la mission de l'école. Plus que toutes les autres, elle s'impose en 1997. Mais plus que toutes les autres, elle pose problème. Un problème de société. Même si les lois font obligation aux institutions sociales d'intégrer, il demeure une crainte et un malaise par rapport à la différence. Crainte d'être « contaminé », crainte d'être envahi, crainte de perdre son entité, pour ne pas dire son authenticité. Malaise de ne pas savoir que faire ni comment le faire, que dire, comment ressentir l'autre. Ce malaise se double souvent d'un manque de vocabulaire. Comment nommer ces choses correctement, sans blesser, sans avoir « l'air niaiseux » ?

Heureusement, les enfants s'adaptent plus facilement à la différence. Ce sont les parents qui ont le plus de résistance. Voilà une explication au tollé de protestations qui a été soulevé face à l'extension des services éducatifs à la petite enfance. Je fais l'hypothèse que les enfants sont en général très heureux d'aller à la garderie, puis à la maternelle, puis à l'école primaire. C'est plus tard que ça se gâte. Les parents, de leur côté, sont très réticents à envoyer leur enfant tôt dans un service collectif. Plus on avance, plus ça les laisse indifférents. Au secondaire, c'est une minorité qui participe aux assemblées de parents.

Examinons plus en détail, maintenant, les principaux impacts positifs et négatifs, tels qu'ils ont été le plus souvent identifiés par

les partisans et les opposants à la maternelle 5 ans à temps complet (voir les tableaux 1, 2 et 3).

**Tableau 1**
**Impacts sur les enfants**

| Positifs | Négatifs |
|---|---|
| Préparation à la vie en groupe. | Obligation de se soumettre à des règles et à une discipline. |
| Un plus grand sentiment d'appartenance à un groupe fixe. | Quitter la maison. |
| Apprentissage à composer avec des règles et des normes. | Se lever tôt. |
| | Prendre le transport scolaire. |
| Apprendre la démocratie. | Les relations parfois difficiles avec les autres enfants, avec les adultes. |
| Apprendre à entrer en relation avec autrui. | |
| Accepter la différence. | Ne manger qu'à certaines heures. |
| Exploiter plusieurs facettes de ses aptitudes et talents. | Ne dormir qu'à certaines heures. |
| Développer le goût d'apprendre. | |
| Jouer. Apprendre en jouant. | La qualité des lieux. |
| Communiquer. | Le bruit. |
| Se faire des amies et amis. | Les maladies. |
| Développer une relation privilégiée avec un adulte. | Les poux. |
| | Apprendre trop tôt à détester l'école. |
| Avoir accès à des ressources professionnelles et techniques (technicienne en éducation spécialisée, orthophoniste, psychologue). | Subir des échecs précoces. |
| | Être étiqueté. |
| | Perdre son enfance. |
| Moins de déplacements dans la même journée. | Effets de transition. |
| Assure la persévérance et la réussite scolaire. | Danger de scolarisation précoce au détriment de l'approche ludique. |
| Favorise l'intégration sociale. | |
| Permet un dépistage et une intervention précoces. | |

| Positifs | Négatifs |
|---|---|
| Offre une variété d'activités sportives, culturelles, artistiques. | |
| Une adaptation de transition peut-être plus grande au départ pour certains enfants entre la maison et le monde scolaire, mais une intégration plus facile ensuite au rythme de la première année. | |

## Tableau 2
## Impacts sur les parents

| Positifs | Négatifs |
|---|---|
| Prolongement de la famille. | Déresponsabilisation. |
| Préparation à l'école et à la vie. | Choix limité. |
| Suppléance et complémentarité. | Perte de contrôle des parents. |
| Économie dans les frais de garderie. | Absence prolongée de contact privilégié. |
| Organisation de vie facilitée. | Mauvaise définition des rôles. |
| Accès à la garderie en milieu scolaire pour le reste du temps. | Horaire plus rigide que la garderie. |
| Permet aux femmes de travailler. | Distance plus grande avec l'enseignante qu'avec l'intervenante en garderie. |
| Projets éducatifs de l'école. | |
| Rencontres institutionnelles avec les parents. | Obligation de planifier les interventions parentales dans la classe, de prendre rendez-vous pour rencontrer l'enseignante, bref une relation plus formelle. |
| | Craintes et peurs multiples, justifiées ou injustifiées. Par exemple : crainte de scolarisation précoce, crainte de l'État tentaculaire, crainte des influences externes. |

## Tableau 3
## Impacts sur le personnel et l'institution scolaires

| Positifs | Négatifs |
|---|---|
| Perspective de développement du système d'éducation. | Manque d'argent, contexte de compressions budgétaires, coûts élevés d'implantation (138$). |
| Le sentiment d'avoir été entendu. Une approche préventive de la question du décrochage scolaire. | Délais serrés pour l'embauche de personnel et l'organisation scolaire. |
| Possibilité d'entreprendre et de terminer une séquence d'activités avec les jeunes. | Pénurie de locaux. |
| Un approfondissement de tous les objectifs de la maternelle et, particulièrement, les préalables en français et en mathématiques. | Risque de devoir déplacer des groupes de 6e année vers d'autres bâtiments pour faire de la place aux maternelles. |
| Une connaissance et une complicité plus rapides et plus grandes entre l'enseignant et l'enfant. | Risque de voir sacrifier les locaux des services de garde en milieu scolaire. |
| Plus de temps consacré aux enfants en difficulté. | Flottement et confusion dans les règles administratives et le plan d'action. |
| Plus de disponibilité auprès de chaque enfant. | Programme à ajuster pour passer de 11 h 45 à 23 h 30. |
| Un rythme moins stressant. | Programme non harmonisé avec les centres à la petite enfance et les garderies pour les 4 ans. |
| Une répartition plus adéquate dans la journée entre les activités demandant plus de concentration et de contrôle le matin et des activités plus ludiques et de détente en après-midi. | Composer avec les horaires des autres élèves. |
| Possibilité d'avoir une intervention intégrée de 5 ans à 16 ans. | Obligation d'offrir un service de dîner et la surveillance du midi. |
| Une plus grande variété et un meilleur équilibre entre les activités. | Risque de perte d'heures de travail et d'emplois pour le personnel des services de garde en milieu scolaire. |
| Un approfondissement des connaissances et des relations est possible. | |
| Facilite le contact avec les parents. | |
| Passe de 40 à 20 « dossiers » par jour. | |
| Des emplois. | |
| Des permanences éventuelles. | |

Chez les enfants, les inconvénients font partie intégrante du processus éducatif. Les contraintes liées à la présence à l'école pendant 23,5 heures par semaine s'ajoutent aux contraintes de la vie d'un enfant : écouter ses parents, prendre son bain, se coucher à telle heure, manger du brocoli. Mais ces contraintes sont compensées par le plaisir que trouve généralement l'enfant à apprendre, à jouer et à être avec ses amies et amis. De plus, l'état des recherches confirme largement les avantages que l'enfant retire d'une intervention précoce, plus particulièrement l'enfant de milieu défavorisé.

Est-ce à dire que l'État devrait permettre à l'enfant de milieu favorisé de demeurer plus longtemps avec ses parents ou de bénéficier de la garderie plutôt que de la maternelle ? On observe justement que le plus fort mouvement d'opposition provient des milieux favorisés où on retrouve des services privés de qualité et de quantité suffisante. Je dirais que c'est peut-être autant pour ces enfants que pour ceux de milieux défavorisés qu'il faut un système de garderies universelles et de maternelles 4 ans et 5 ans obligatoires et à temps plein. L'enfant surprotégé connaît d'autres problèmes. L'adaptation de l'enfant à la vie passe par la confrontation avec tout ce qu'elle comporte d'aiguilles autant que d'ouates, de froid et de chaud, de noir et de blanc. Le grand adolescent de 25 ans qui colle encore à la maison ou la jeune mère de trente ans qui revient chez ses parents avec son enfant après un divorce ont probablement en commun d'avoir été couvés de façon excessive.

Chez les parents, maintenant, on peut mettre dans la colonne des impacts négatifs un risque de déresponsabilisation. C'est le contraire du couvage. On se décharge trop facilement de ses responsabilités parentales au profit de l'école. On évite ainsi de faire face aux problèmes d'éducation et de discipline. On demande à l'école de faire de la suppléance. On trouve aussi, chez certains parents, une peur et des craintes multiples liées à la connaissance qu'ils ont de l'école ou de telle ou telle école. C'est certain qu'en apprenant des choses nouvelles, les enfants n'apprennent

pas nécessairement ce que l'on juge bon pour eux. Ils découvrent d'autres valeurs, d'autres réalités qui surprennent les parents et leur font dire quelquefois : « il est trop jeune pour apprendre ça » ou « comment se fait-il que l'enseignante leur parle de ça, ce n'est pas dans le programme ».

En retour, ne nous cachons pas que bon nombre de parents, c'est d'ailleurs la majorité, apprécient la maternelle parce qu'elle leur permet de souffler, qu'elle leur permet également de travailler sans avoir à payer de gardienne. Elle constitue, dans certains cas, le seul accès à un service d'aide à l'éducation de leur enfant.

Chez le personnel enseignant en particulier et pour l'institution scolaire en général, l'ouverture de la maternelle à temps plein apporte ses avantages et ses inconvénients. Le principal handicap tient à l'actuel contexte de compressions budgétaires. On demande aux écoles de prolonger un service, donc d'envisager de doubler pratiquement les dépenses pour ce service et on leur promet des compressions de l'ordre de 400 à 500 millions de dollars. Deuxièmement, on leur dicte un échéancier serré et on dirait que la ministre entretient sciemment la confusion sur les modalités d'implantation. On semble prendre pour acquis que le programme du demi-temps fonctionnera pour le temps plein. Certaines commissions scolaires en banlieue vivent de plus un sérieux problème de pénurie de locaux. Il serait inconvenant de renfermer ces jeunes enfants dans des aménagements préfabriqués et encore moins de fermer des services de garde en milieu scolaire au profit des maternelles.

Vu d'un regard positif, il faut reconnaître que le fait de passer du demi-temps au temps plein ouvre une perspective de développement intéressante. Il y a longtemps qu'un tel changement n'était pas apparu en éducation. Le milieu de l'éducation a le sentiment d'avoir été entendu. Depuis le temps que l'on répète que le problème de l'heure, c'est le décrochage scolaire et que les solutions de dernier recours telles les écoles de raccrocheurs ne

suffisent pas. On a compris que c'est dès la petite enfance qu'il faut intervenir et l'intervention la plus efficace pour prévenir le redoublement et le décrochage, c'est la maternelle. L'enfant apprend à y vivre une expérience de groupe, à développer des habilités d'apprentissage, à découvrir ses forces. Certes, il vit des échecs. Il apprend très tôt à les surmonter. Il vit aussi ses premiers succès. Il découvre des façons de réussir. Pour les enfants de milieux défavorisés, c'est généralement par l'entraide et la coopération qu'ils réussissent à apprendre et à réussir, ce dont ils sont souvent incapables seuls et laissés à eux-mêmes. Pour les enfants de milieux favorisés, ils découvrent l'autre monde et apprennent à faire des transferts d'expertise. Ce faisant, ils intègrent davantage les connaissances et les habilités qu'ils possèdent déjà.

En résumé, il n'y a pas que des avantages à l'ouverture des maternelles à temps plein. Cette réforme comporte son lot d'inconvénients. On amène les enfants à se discipliner davantage, on demande aux parents de partager l'éducation de leur enfant avec d'autres intervenants et on demande à ces derniers de s'ajuster rapidement à une réforme d'importance.

En retour, la société tout entière aussi bien que les premiers concernés en tireront profit. Nous faisons collectivement l'hypothèse que le décrochage scolaire et le redoublement seront réduits de façon significative, que les enfants des milieux défavorisés, les jeunes victimes d'un handicap ou en difficulté d'adaptation de même que les allophones et les enfants d'immigrants auront des chances égales de réussir à l'école, au travail et dans la vie. Voilà en quoi cette réforme s'inscrit dans un projet de société.

## 4. *Défis et perspectives*

Les intentions de la ministre Marois quant à la maternelle 5 ans à temps plein ne doivent pas être interprétées isolément. Il faut les replacer dans l'ensemble de la politique familiale et de la

réforme de l'éducation. Le fait de porter à 23,5 heures par semaine le temps qu'un enfant de 5 ans passe à l'école ne suffit pas à porter notre taux de persévérance scolaire à 100 %. Il faut mettre en place un certain nombre d'autres conditions. Parmi celles-là, mentionnons :

— un réseau de garderies universelles et gratuites dès la naissance ;
— un réseau de maternelles pour les enfants de 4 ans ;
— une organisation scolaire et des programmes renouvelés ;
— le développement de services spéciaux pour les enfants handicapés ou en difficulté d'adaptation ou d'apprentissage ;
— l'abandon d'une école à deux vitesses, ce qui signifie l'arrêt de toute sélection des élèves, la fin du financement public de l'école privée ;
— une revalorisation de la formation professionnelle et technique jumelée à une diversification des voies et à un décontingentement des places disponibles pour les jeunes ;
— et, bien sûr, les ressources nécessaires à la mise en place d'une réforme de cette envergure.

En terminant, il faut discuter quelques instants de la légitimité d'une telle réforme. J'ai dit, au début, que 72 % de la population avait rejeté, dans un récent sondage, le projet de maternelle à temps plein. S'agit-il d'un rejet populaire de la réforme de l'éducation ?

L'éducation au Québec, tout comme la santé, est une question chatouilleuse. Bien des politiciens s'y sont cassé les dents. D'autres par contre s'en sont fait une gloire. Souvenons-nous de Paul Gérin-Lajoie. La population du Québec est attachée à son école. Mais toute la population ne s'en fait pas la même image. Tous ne lui reconnaissent pas la même mission. On est dans l'ordre des valeurs et les valeurs ça ne se discute pas. Et quand, en plus, on arrive mal à dégager des valeurs communes, par exemple de coopération ou de compétition, de souveraineté ou de

fédéralisme, religieuses ou non confessionnelles, d'égalité ou d'élitisme, d'intégration ou d'exclusion, il y a fort à parier que les débats entourant l'éducation vont être chauds.

Pendant dix-huit mois, la Commission des États généraux sur l'éducation a entendu des centaines d'organismes et rencontré des dizaines de milliers de personnes. Elle a tenu des assises dans chacune des régions du Québec. Elle a produit un rapport que personne n'a pu démolir, sinon en s'en prenant au messager. Il est dans l'ordre des choses que les orientations ministérielles en reprennent les principaux éléments.

Il ne fallait pas croire toutefois que la lutte allait s'arrêter là. Dans toute société, il existe au moins deux grands courants de pensée qui s'opposent. Si un courant est dominant à un moment donné, c'est qu'un autre travaille à le renverser. Ce rapport de forces s'exerce en dernière instance au plan politique et sur la place publique. On élira tel parti parce qu'il canalise, à un moment donné, les valeurs dominantes en politique. Cela ne lui laisse donc pas le champ libre. Ce parti doit affronter les tenants des valeurs opposées. Mais, bien plus que cela, tout parti de masse est aux prises avec ce double courant. Par conséquent, à l'intérieur même du parti, un courant d'opposition à certaines idées dominantes s'affiche. La conjugaison entre la tendance minoritaire dans le parti et la tendance minoritaire dans la société peut renverser une politique portée par le programme d'un parti ou par la majorité de la population. C'est ce qu'on appelle le jeu de la politique. On s'appuiera tantôt sur des éléments stratégiques, tantôt des éléments de conjoncture ou tantôt des préoccupations économiques et budgétaires.

Dans le cas actuel, il y a risque que la réforme de l'éducation échoue pour les raisons invoquées plus haut. Mais il y a nécessité que toutes les forces progressistes se conjuguent pour que l'éducation au Québec prenne le virage des années 2000 en même temps que le monde entier. Après tout, nous sommes à l'ère de la

mondialisation des échanges. Et, dans la plupart des pays industrialisés, les services à la petite enfance sont déjà en place.

Je dirais, en terminant, que le meilleur sondage c'est l'état des inscriptions en maternelle. Le 21 février dernier, 90 % des enfants de 5 ans étaient inscrits pour septembre 1997 à la maternelle à temps plein. Dans certaines régions, ce taux dépassait 95 %.


**45e Parallèle**



**Réservez dès maintenant votre semaine de pêche**
***saumon, doré, truite, brochet***
***dans les plus beaux sites québécois***

**Hébergement, repas, transport,**
**équipements et guide inclus**

Demandez notre brochure pour vos prochaines vacances
***Tél : (514) 932.8052 - Télécopie: (514) 932.8403***

# *Le choc référendaire au Canada anglais*

**Michel Sarra-Bournet***

Il y a vingt ans que le Québec a élu son premier gouvernement souverainiste. Le 15 novembre 1976 fut ressenti comme un raz-de-marée de Vancouver à Saint-Jean de Terre-Neuve. Pendant plusieurs jour, il souffla un vent de panique dans le reste du Canada, et puis, après quelques semaines, tout rentra dans l'ordre. On ne revit plus une telle flambée d'émotion au Canada jusqu'à l'automne 1995, autour du deuxième référendum sur la souveraineté du Québec.

Pourquoi la victoire du Parti Québécois en 1976 et le résultat serré du référendum ont-ils provoqué une telle réaction ? La raison est simple : le Canada anglais n'est pas préparé à l'éventualité de la souveraineté du Québec.

Il faut se rappeler que le référendum de 1980 sur la souveraineté-association et celui de 1992 sur l'entente de Charlottetown ont donné les résultats attendus par l'opinion publique et les élites du Canada anglais. De plus, la mort de Meech, le 23 juin 1990 avait été annoncée bien à l'avance. Donc, ce qui distingue 1976 – la victoire du Parti Québécois – et 1995 – le référendum qu'on a presque gagné –, c'est le choc ressenti devant l'affirmation du

* Auteur du livre *Le Canada anglais et la souveraineté du Québec.*

peuple du Québec, et le désarroi du Canada anglais face à l'inconnu. Ce désarroi du Canada anglais a provoqué deux réactions. Premièrement, un sentiment d'urgence qui en a poussé certains à demander qu'on procède à des changements importants à la Constitution. Je n'aurais aucun mal à vous convaincre que ce mouvement s'est vite épuisé.

## *La ligne dure*

D'autre part, il y a eu un autre courant, celui de la ligne dure à l'égard du Québec. Certains ont réclamé qu'on interdise un autre référendum, qu'on remette en question les frontières du Québec, qu'on change la règle de la majorité (59 % plus un) ou encore qu'on rende la souveraineté du Québec conditionnelle au consentement du reste du Canada. Cette tendance, qui s'est heureusement grandement atténuée, est cependant artificiellement maintenue en vie par des commentateurs qui, au Canada anglais, mais aussi chez certains fédéralistes québécois, prennent un malin plaisir à jouer les agents provocateurs.

Par exemple, la *Gazette* s'est récemment radicalisée : elle a soutenu le mouvement de désobéissance civile de **Howard Galganov** qui veux défier la loi en posant des affiches bilingues devant un commerce.

Second exemple, **Robert Lecker**, un professeur d'anglais à l'Université McGill qui a écrit ce qui suit dans un article qu'il a soumis l'été dernier à de nombreux magazines américains, mais qui a finalement été publié dans un magazine canadien, le *Saturday Night* :

> *Le mouvement pour la sécession du Québec du Canada mènera-t-il à la désobéissance civile, à la violence intestine, et aux activités terroristes d'ici l'an 2000 ? (...) Les séparatistes font augmenter la tension en revendiquant dans un esprit de confrontation qui croît de jour en jour. Si le Québec fait illégalement sécession, en déclarant l'indépendance unilatéralement – c'est le scénario le plus probable – il y aura une ré-*

*volution et des régions entières du Canada deviendront ingouvernables. (p. 15)*

Le 11 novembre dernier, à Montréal, **Diane Francis**, rédactrice en chef du *Financial Post*, déclarait devant les membres du Parti Égalité :

*Le séparatisme n'est pas un mouvement, c'est un complot. Cela devient de plus en plus évident lorsqu'on voit sortir des histoires de fraude électorale, d'électeur privés de leur droit de vote, et tous les autres trucs. C'est un crime contre la démocratie, un référendum truqué qui a été monté par des gens qui mentent et qui ne représentent pas la population. (*The Gazette, *le 11 novembre 1996)*

Cette idée, que le référendum sur la souveraineté aurait été arrangé, circule depuis un an dans les médias canadiens-anglais. À quelques occasions, j'ai été obligé de défendre le caractère démocratique de la démarche souverainiste. J'ai indiqué à des auditoires canadiens, américains et britanniques que de grosses compagnies canadiennes ont financé la manifestation du « All you need is love » à Montréal, que le ministère de l'Immigration du Canada assermentait de nouveaux citoyens à la vapeur en leur faisant promettre de défendre l'unité du Canada et que le Conseil de l'Unité canadienne incitait des Québécois expatriés à mentir pour avoir le droit de voter NON au référendum. En réalité, s'il y a eu des manœuvres anti-démocratiques, c'est du côté fédéraliste.

Pour en revenir à madame Francis, ce n'était pas la première fois qu'elle faisait parler d'elle. Elle avait déjà affirmé que Lucien Bouchard devrait être jugé pour trahison. Elle a aussi endossé le démembrement du Québec lorsqu'elle a dit :

*Pendant des années, les sécessionnistes ont astucieusement fait croire aux médias, au public et aux politiciens que l'entière province de Québec leur appartenait. Cela n'est tout simplement pas le cas. ... La partition ... donnerait une patrie aux francophones ethnocentriques qui veulent une patrie racialement pure basée sur des valeurs socialistes.*

*Pour d'autres francophones et nous, elle débarrasserait le Canada de fauteurs de troubles qui n'apprécient pas le Canada ou sa citoyenneté et qui se foutent de la primauté du droit et du droit des minorités.* (Le Devoir, *2 février 1996)*

La palme de la bêtise ira peut-être au président de *Gulf Canada Resources*, **J.P. Bryant**, qui déclarait à Calgary ce qu'on devrait dire aux Québécois :

*Si un petit groupe isolé d'entre vous souhaite retourner en France, nous allons vous trouver un bateau. Et si vous voulez avoir bien à vous un petit bout de ce pays, on vous découpera une part de 10 000 ou 1000 milles carrés.* (Le Journal de Montréal, *le 11 juin 1996).*

Dans le même registre, cet éditorial du *Ottawa Sun*, dans lequel on a écrit, au sujet des inondations qui ont dévasté certaines régions du Québec, l'été dernier, que :

*... c'est peut-être la manière que Dieu a choisi pour forcer le château-fort séparatiste du Saguenay de faire face à la réalité que, sans le reste du Canada dans le portrait, il n'y aura pas de radeau de sauvetage la prochaine fois que les vannes s'ouvriront.* (Ottawa Citizen, *le 9 août 1996).*

Quant au comble du mépris, c'est la député libérale **Anna Terrana** qui l'a atteint. Elle a comparé de Bloc québécois au parti nazi et monsieur Bouchard à Hitler, rien de moins ! (*Toronto Sun*, le 29 juillet 1996). Cette idée a été reprise, imaginez-vous, dans un site internet intitulé « The Official "I Hate Lucien Bouchard" Homepage », dont le message d'accueil disait « Au Canada, il n'y a rien qui nous rapproche le plus d'Adolf Hitler que Lucien Bouchard. Et sa mort sera le salut des vrais patriotes canadiens. » (*Le Journal de Montréal*, le 8 novembre 1996) À mon avis, on n'a rien vu de tel depuis la condamnation à mort de Salman Rushdie par l'Ayatollah Khomeiny !

Je ne suis pas de ceux qui croient qu'il faille répondre sur le même ton aux **Howard Galganov, Robert Lecker, Diane Francis, J.P. Bryant, Anna Terrana** et aux autres extrémistes qui tiennent le même langage. Je ne crois pas non plus qu'on doive répliquer à l'insulte par l'insulte, à la haine par la haine, à la provocation par la provocation.

Je crois que plusieurs de ceux que je viens de citer seraient trop heureux qu'on leur fournisse des raisons de penser que les souverainestes sont intolérants, anti-démocratiques, voire racistes. Ils pourraient tout à leur aise tourner contre le Québec l'opinion publique anglo-québécoise et canadienne-anglaise, qui est encore sous le choc référendaire.

## *Notre attitude*

Alors, qu'elle attitude devrions-nous prendre devant de telles réactions qui frisent la propagande haineuse ? Devrions-nous nous durcir, comme les extrémistes anglophones du Québec et certains chroniqueurs de journaux du Canada anglais ? Devrions-nous chercher à défier ouvertement le Canada anglais et forcer les choses en tentant un référendum hâtif sur la souveraineté, avant même d'avoir eu reçu des appuis solides chez les citoyens du Québec ? Je ne crois pas.

Il convient de ne pas tomber dans le panneau et de ne pas porter flanc à la critique. Des réactions extrêmes, toutes marginales quelles soient, donnent au Québec une très mauvaise réputation sur la scène internationale, d'autant plus qu'elles sont grossies et répercutées à travers le monde par les adversaires de la souveraineté du Québec.

Si nous faisions cela, nous ne rendrions pas service à la cause que nous défendons car nous donnerions l'image d'un Québec intransigeant et anti-démocratique, en un mot, le contraire du Québec que nous entendons bâtir.

Car l'objectif du mouvement souverainiste est double. Il s'agit de construire un Québec maître de sa destinée, où les francophones sont majoritaires, certes, mais un Québec pour tous les Québécois, peu importe leur origine. De plus, tous les programmes souverainistes indiquent que nous voulons maintenir des relations privilégiées avec le Canada anglais après la souveraineté.

Nous n'échapperons pas à cette double réalité : il sera beaucoup plus facile de réussir notre pays si nous évitons la confrontation avec les anglophones du Québec et les Canadiens anglais. Je ne dis pas qu'il est impossible de réaliser la souveraineté sans le vote des anglophones. Je ne dis pas non plus qu'il est impossible de déclarer la souveraineté sans la permission du Canada anglais. Je ne dis pas qu'ils doivent être d'accord avec la souveraineté. Sans doute que la majorité d'entre eux dira NON jusqu'au dernier moment. Mais ce serait beaucoup plus facile de réaliser la souveraineté avec le ***consentement*** des Anglo-Québécois et des Canadiens anglais.

En d'autres termes, je dis que s'il est vrai que nous voulons un Québec où tous sont des citoyens à part entière, s'il est vrai que nous voulons négocier un partenariat avec le reste du Canada, il faut le dire et le répéter sur toutes les tribunes.

## *Il y a au Canada anglais...*

Par bonheur, il y a, au Canada anglais et chez les Anglo-Québécois, des personnes modérées qui sont disposées à écouter le message souverainiste.

Je ne parle pas des quelques politiciens qui rêvent encore de réformer le Canada. Je parle des gens qui comprennent la démarche du Québec vers sa souveraineté et qui pourraient dès maintenant amorcer le dialogue pour préparer la suite du prochain référendum. Ils ne sont pas encore tous convaincus qu'on s'en va

vers un OUI, mais ils sont ouverts à l'idée que cela pourrait se produire.

Par exemple, deux semaines avant le dernier référendum, l'éditeur du *Globe and Mail* de Toronto, **William Thorsell**, écrivait ce qui suit, en parlant des électeurs québécois :

> *Par deux fois, ils ont dit oui au Canada [au référendum de 1980 et à l'accord du Lac Meech] et nous leur demandons de dire oui de nouveau, de retourner, finalement, à l'Acte constitutionnel de 1982, tel quel, sans amendement. Émotionnellement, c'est trop demander à ces Québécois qui ont cru à un Canada renouvelé et qui ont été bafoués.* (La Presse, *le 16 octobre 1995)*

**Bob Rae**, ex-premier ministre néo-démocrate de l'Ontario :

> *Si le caractère distinct du Québec ne peut être reconnu par le reste des Canadiens au sein de la famille canadienne, ça va se faire assez vite, mais à l'extérieur de la famille.* (Toronto Star, *le 19 juin 1996)*

On n'a pas à s'inquiéter que le Québec soit reconnu de sitôt comme distinct au sein du Canada, car l'éditorialiste du *Calgary Herald* a écrit, au sujet du ministre **Stéphane Dion**, qui essaie depuis plusieurs mois de vendre la société distincte aux gens de l'Ouest :

> *La dernière des colombes du Québec ne semble être qu'un autre visage dont la mission consiste à colporter une vision discréditée dans le but de stopper la marche incessante et inévitable de sa province vers la souveraineté. (11 juillet 1996)*

Certains autres ministres du gouvernement fédéral donnent des signes de résignation, en dépit des menaces que semble faire planer le fameux « plan B ». Le ministre de la justice, **Allan Rock**, a reconnu publiquement qu'il ne pouvait rien contre la volonté du peuple du Québec :

*Les principales figures politiques de toutes les provinces et la population canadienne elle-même admettent depuis longtemps que ce pays ne tiendra pas ensemble contre la volonté clairement exprimée des Québécois. Ce gouvernement est d'accord avec cette déclaration. Cette position se fonde en partie sur nos traditions de tolérance et de respect mutuel, mais aussi parce que nous savons d'instinct que la qualité et le fonctionnement de notre démocratie requièrent le consentement de tous les Canadiens.* (Globe and Mail, *le 28 septembre 1996)*

Le Canada va donc accepter le résultat du référendum, mais va-t-il négocier avec le Québec ? **Mel Watkins**, un économiste progressiste de Toronto, a prédit que, contrairement aux prétentions de plusieurs prophètes de malheur, un OUI au référendum entraînerait des négociations commerciales entre le Canada et le Québec :

*C'est le Québec qui a permis l'introduction du libre-échange au Canada. Ce qui rend d'autant plus curieux les propos de ces Canadiens anglais qui répètent maintenant qu'un Québec souverain n'aurait pas le droit d'accéder à l'ALÉNA [l'Accord de libre-échange nord-américain].* (La Presse, *le 10 octobre 1995)*

**Bob White**, le président du Congrès du Travail du Canada, a déjà déclaré que :

*La décision prise démocratiquement par la majorité des participants doit être acceptée et respectée ... par les diverses institutions politiques et autres du pays ... Des négociations sérieuses ... devront se dérouler sur la base d'un respect mutuel et la reconnaissance d'une nouvelle réalité.* (Le Canada anglais et la souveraineté du Québec, *pp. 55-56)*

Pour en revenir à la question de la partition du Québec, les propos de **Diane Francis** ont été rejetés par un groupe de **60 Anglo-Québécois** respectés qui ont répliqué ce qui suit :

*Nous en appelons au gouvernement du Canada pour qu'il respecte l'intégrité territoriale du Québec et qu'il décourage toute tentative de redéfinir ses frontières.* (The Gazette, *le 6 février 1996)*

Dans une autre lettre collective portant la signature du philosophe **Charles Taylor** et de l'écrivain **Neil Bissoondath**, on retrouve le passage suivant :

*Nous nous opposons fortement à l'idée que le territoire québécois puisse être morcelé et nous sommes convaincus que les prochains mois nous obligeront à consacrer le meilleur de nous-mêmes dans le renforcement des règles démocratiques qui détermineront l'avenir du Québec et les futures relations intercommunautaires.* (Le Devoir, *les 10 et 11 février 1996)*

Enfin, les souverainistes ne sont pas toujours dépeints comme des démons au Canada. Après les émeutes qui ont eu lieu à l'Assemblée nationale le 24 juin dernier, le *Winnipeg Free Press* a bien pris soin de faire la distinction suivante dans un éditorial :

*[Les séparatistes] ne sont plus des émeutiers, ce sont maintenant des professionnels de la politique. ... Les motivations des émeutiers qui ont cassé les carreaux des boutiques et de l'Assemblée nationale sont obscures, mais elles n'expriment pas le nationalisme québécois. (Le 6 juillet 1996).*

En effet, près de trente ans après le « Vive le Québec libre du général De Gaulle », vingt ans après la victoire de René Lévesque en 1976, le mouvement souverainiste a mûri, à l'image de la société québécoise. Ce Québec, il se diversifie dans sa composition ethnique, mais il doit être de plus en plus francophone. Et puisque les francophones du Québec ne sont plus seulement que des Canadiens français, il faut redoubler d'ardeur pour convaincre les Québécois de toutes les origines de la légitimité de la cause souverainiste, si nous voulons qu'ils soient avec nous au lendemain du prochain référendum.

## *Le message à transmettre*

Pour en arriver là, il faut cesser de laisser toute la place aux libéraux auprès des allophones et des anglophones. Les fédéralistes profitent de notre absence pour leur dire des choses effroyables sur notre attitude face aux minorités et sur les conséquences de la souveraineté du Québec.

Il faut leur répéter que pourvu qu'il obéissent aux lois du Québec et qu'ils acceptent que le français soit la langue commune de tous les Québécois, celle qu'on utilise dans nos communications publiques et entre gens de différentes langues maternelles, ils continueront d'être acceptés comme des citoyens à part entière d'un Québec souverain. Et plus encore, il faut leur dire que la minorité anglophone jouira de droits incomparables dans un Québec souverain.

Car si les anglophones ne se rendent pas compte de leur chance, c'est qu'ils luttent encore pour la préservation des privilèges d'une majorité. Comme l'écrivait récemment **Ray Conlogue**, chroniqueur culturel pour le *Globe and Mail* à Montréal :

> *Les anglophones d'ici sont incapables d'admettre qu'ils ont des privilèges, dont la plupart des minorités n'oseraient pas rêver, parce qu'il n'ont même pas accepté le fait qu'ils sont en minorité à l'intérieur d'un territoire où domine une majorité francophone. En tant qu'Anglo-Canadiens, ils entretiennent leur conviction d'être la majorité.* (L'Actualité, *le 19 octobre 1996)*

En fait, je ne leur donne pas tout à fait tort. Les anglophones ne seront minoritaires et les francophones majoritaires que lorsque le Québec sera souverain. Et à lui seul, ce changement significatif réglera bien des malentendus.

Quant à nos partenaires du Canada anglais, il faut leur signifier, par tous les moyens possibles, que la souveraineté du Québec n'est pas dirigée contre eux. Qu'au contraire, elle les libérera du fardeau d'avoir à trouver une façon d'accommoder les aspirations

nationales du Québec. Bref, que nous pourrons ainsi établir des relations harmonieuses entre États souverains et voisins, qui ne mettront en commun que les institutions qui leurs sont bénéfiques à tous les deux.

En deux mots, je vous invite à ne pas suivre la voie des extrémistes, tant Anglo-Québécois que Canadiens anglais. Certes, il faut répliquer fermement à nos anglophones en leur disant que le français sera toujours la langue officielle du Québec, et que le territoire du Québec est indivisible. Il faut également répéter haut et fort que le « plan B » du gouvernement canadien ne marchera pas, car c'est le peuple du Québec qui décidera de son avenir.

Il faut également dire aux Canadiens anglais qu'il est dans son meilleur intérêt de négocier un partenariat économique et politique après le prochain référendum.

## *Conclusion*

Quand à nous, lectrices et lecteur de *L'Action nationale*, nous ne devons pas nous laisser distraire par des démonstrations d'hostilité qui sont souvent la conséquence du choc référendaire et de l'ignorance, mais qui sont aussi quelquefois des provocations volontaires. Nous n'avons rien à gagner à nous laisser aller à la confrontation.

D'ici le prochain référendum, il faudra convaincre nos concitoyens que les politiques du gouvernement fédéral nuisent au Québec. Il faudra leur dire que la souveraineté est la solution à moyen terme et que nous voulons la réaliser pour le bien de toutes les Québécoises et tous les Québécois.

Ainsi, parce que nous tous aurons préparé les esprits à accepter la décision démocratique du peuple du Québec, il n'y aura pas de choc référendaire la prochaine fois. Tous ensemble, nous réussirons la souveraineté du Québec.

En conclusion, nous devons faire preuve de tolérance et d'un grand sens de nos responsabilités dans les quelques mois, ou tout au plus quelques années, qui nous séparent de la souveraineté du Québec. Il faut montrer à nos compatriotes québécois fédéralistes – aux anglophones surtout –, à nos partenaires canadiens et à la communauté internationale que nous aurons une attitude responsable à leur égard. C'est une des conditions les plus importantes de l'accession du Québec à la souveraineté.

Vingt ans, dans l'histoire d'un peuple, ce n'est pas très long. C'est d'autant moins long qu'il ne nous reste que quelques pas à franchir. Il faut faire en sorte que nous sortions définitivement gagnants du prochain référendum sur la souveraineté.

Pour aider à lire le présente et à imaginer l'avenir

*Les Cahiers d'histoire du Québec au XX^e siècle*

revue semestrielle (printemps-automne)
organe du Centre de recherche Lionel-Groulx
édité par Les Publications du Québec

Abonnement annuel : 35, 00 $ ; le numéro : 19,95 $ (taxes non comprises)
vente et information
Les Publications du Québec, C.P. 1005, Québec, Québec G1K 7B5
Téléphone : (418) 643-5150 Télécopieur : (418) 643-6177

# *La déportation québécoise*

## *Deuxième partie*

Un dossier choc sur la déportation de l'épargne, sur les répercussions culturelles, sociales, économiques et politiques et sur les initiatives à réaliser pour devenir un pays normal.

Ce dossier préparé par Rosaire Morin paraîtra en octobre. Il complète et enrichit le travail publié en octobre 1996 sur la déportation de l'épargne.

### *Table des matières*


*L'épargne québécoise*

1. Un chantier plein d'embûches
   - A. La crise de l'information
   - B. L'incurie gouvernementale
2. Les réservoirs de capitaux
   - A. Les marchés financiers
   - B. Les banques
   - C. Les caisses de retraite
   - D. La Caisse de dépôt et placement
   - E. Les caisses populaires
   - F. Les assurances de personnes
   - G. Les assurances de dommages
   - H. Les sociétés de fiducie
   - I. Les sociétés d'épargne

J. Les compagnies de finance
K. Les fonds d'investissement
L. Les fonds mutuels

## *Les fonds mutuels*

### *I. L'importance du secteur*

1. Une mode grandissante
   A. La définition
   B. L'évolution
2. La méthodologie
3. Les sociétés analysées
   A. Selon la province
   B. L'identification par provinces
   C. Les sociétés milliardaires

### *II. Les placements des fonds mutuels*

1. Dans le secteur public
   A. Les gouvernements
   B. Dans le secteur hydro-électrique
   C. Autres institutions publiques
   D. Le rendement
      a. Les obligations gouvernementales
      b. Les entreprises québécoises
      c. Les indices de placement
2. Les entreprises québécoises
   A. Francophones
   B. Anglophones
3. Au Canada anglais
   A. Ontario
   B. Ouest
   C. Maritimes
4. Hors Canada

### *III. L'anormalité anormale*

1. Le 2[e] plus vieux métier
2. Les vrais propriétaires
3. Les placements dans les banques
4. Les ressources humaines
   A. — Les gestionnaires et conseillers
   B. — La gestion au Québec

*IV. Les répercussions*

1. Culturelles
2. Sociales
3. Économiques
4. Politiques

*V. Les objecteurs*

1. L'ultra-libéralisme
2. Le capital étranger
3. Il n'y a pas de projets
   A. Un pays à bâtir
   B. Des régions prospères
   C. Des ressources vitales
   D. Une métropole à inventer
   E. De petits projets

*VI. Un plan de développement*

1. Une vision de l'avenir
   A. Un pays ou une colonie ?
   B. La prospérité ou le prolétariat ?
   C. Français ou anglais ?
2. Un plan global
   A. Les priorités prioritaires
   B. Une politique de l'épargne
   C. La solidarité

*VII. Conclusion*

Mon pays, c'est le Québec !

*VIII. Généralités*

# *Lectures*

*Nous avons reçu :*

**Jules Adeline**
*Lexique des termes d'art*, Guérin, 1997, 420 p.

**Jacques Baugé-Prévost**
*Le défi médical du XXI e siècle*, Éditions Québecor, 1997, 151 p.

**Michel Bernard**
*L'utopie néolibérale*, Éditions du Renouveau québécois et Chaire d'études socio-économiques de l'UQAM, 1997, 318 p.

**Luc Bernier**
*De Paris à Washington, la politique internationale du Québec*, PUQ, 1996, 159 p.

**Réal Bertrand**
*Lionel Groulx*, Collection célébrités, Lidec, 1997, 64 p.

**Robert Boily (sous la direction de)**
*L'année politique au Québec, 1995-1996*, Fides, 1997, 232 p.

**Luc Bouvier, Max Roy**
*La littérature québécoise du XX^e siècle*, Guérin, 1996.

**Serge Cantin**
*Ce pays comme un enfant*, Collection la ligne du risque, L'Hexagone, 1997, 211 p.

**Lucien Chaput** (Ensemble folklorique de la Rivière-Rouge)
*Vive la compagnie*!, 50 ans d'histoire en danse, chant et musique, Éditions du Blé, 1997, 220 p.

**Michel Chartrand,**
*Les dires d'un homme de parole*, Lanctôt Éditeur, 1997, 341 p.

**Gaston Cholette**
*L'action internationale du Québec en matière linguistique*, Presses de l'Université Laval, 1997, 197 p.

**Arlette Corcos**
*Montréal, les Juifs et l'école*, Septentrion, 1997, 305 p.

**Marcelle Ferron**
*L'esquisse d'une mémoire*, Éditions des Intouchables, 1996, 299 p.

**Andrée Ferretti**
*Le Parti Québécois : Pour ou contre l'indépendance* ? Lanctôt Éditeur, 1996, 109 p.

**Guy Frégault**
*François Bigot, Administrateur français*, Guérin, 415 p.

**Réginald Hamel**
*Charles Gill*, Collection Célébrités, Lidec, 1997, 62 p.

**Réginald Hamel**
*Louis-Moreau Gottschalk et son temps (1829-1869)*, Guérin, 1996, 645 p.

**Pierre-André Julien et Martin Morin**
*Mondialisation de l'économie et PME québécoises*, Presses de l'Université du Québec, 1996, 204 p.

**Naïm Kattan**
*Figures bibliques, Des patriarches aux prophètes*, Guérin littérature, 1997, 169 p.

**Michael Keating**
*Les défis du nationalisme moderne, Québec, Catalogne, Écosse*, Presses de l'Université de Montréal, 1997, 296 p.

**Stéphane Kelly**
*La petite loterie*, Editions du Boréal, 1997, 288 p.

**Jacques Lacoursière**
*Histoire populaire du Québec*, T. 3, Septentrion, 1996, 494 p.

**Jacques Lamarche**
Dans la collection Célébrités : *Madeleine de Verchères, L.-A. Taschereau, J.-N. Cardinal, Sir H.-G. Joly de Lotbinière, P.-J.-O. Chauveau*, Lidec, 1997.

**Gilles Lapointe**
*Paul-Émile Borduas*, Collection Célébrités, Lidec, 1997, 64 p.

**André Lefebvre**
*De l'enseignement de l'Histoire*, Guérin, 1996, 207 p.

**Israël Medresh**
*Le Montréal Juif d'autrefois*, Septentrion, 1997, 272 p.

**Pierre Martel et Hélène Laganière**
*Le français québécois, usages, standard et aménagement*, PUL, 1996, 141 p.

**Marcel Martel**
*Le deuil d'un pays imaginé*, Collection Amérique française, Presses de l'Université d'Ottawa, 1997, 203 p.

**Guy Paiement**
*L'économie et son arrière-pays*, Fides, 104 p.

**Jacques Parizeau**
*Pour un Québec souverain*, VLB éditeur, 1997, 355 p.

**Carole Proulx, Yves Roy**
*Introduction à l'éthique, Fondements et applications*, Chenelière/McGraw-Hill, 1996, 249 p.

**Guy Rocher**
*Études de sociologie du droit et de l'éthique*, Éditions Thémis, 1996, 327 p.

**Paul-Émile Roy**
*La magie de la lecture*, Humanitas, 1996, 156 p.

**Jacques Saint-Pierre**
*Histoire de la coopérative fédérée, l'industrie de la terre*, Presses de l'Université Laval, 287 p.

**Gérard Saucier**
*Sur les traces d'un bâtisseur en Abitibi, Pierre Saucier*, PUQ, 1996, 281 p.

**Robert Sauvé**
*Dr Hans Selye*, Collection Célébrités, Lidec, 1997, 60 p.

**Maurice Séguin**
*Une histoire du Québec*, Vision d'un prophète, Guérin, 1997, 215 p.
*Histoire de deux nationalismes au Canada*, Guérin, 1997, 452 p.

**Michel Tétu** (sous la direction de)
*L'année francophone internationale*, AFI, 1997, 352 p.

**Michel Vastel**
*Lucien Bouchard, En attendant la suite...*, Lanctôt Éditeur, 1996, 253 p.

# *Comptes rendus*

## Jacques Keable

*La révolte des pêcheurs, L'année 1909 en Gaspésie*, Lanctôt Éditeur, 1996.

> *Les premiers gestes de libération d'un peuple qui en a assez de ses chaînes sont, à certains égards, rarement très avisés ; sur le coup, ils n'obtiennent guère de résultats. Ils sont un signe tout de même et marquent une étape. C'est à ce point de vue que la révolte de Rivière-au-Renard prend une importance de premier plan dans l'histoire de nos pêcheries.*
>
> *Louis Bérubé 1941*

Les années ont beau passer, les Gaspésiens sont toujours des trouble-fête. Au début des années 70, ils étaient de trop dans les villages et les plans d'aménagement. Ils gâchaient le paysage de Forillon qui, sans eux et avec le « flag » de Jean Chrétien pouvait enfin devenir une merveille aussi *canadian* que naturelle. Dans les années 80, voilà qu'ils sont encore de trop dans l'organisation rationnelle des pêcheries et dans les plans des technocrates du plus meilleur pays au monde. Et ce n'est pas fini.

Ils sont encore de trop dans la belle histoire. Leur passé est encombrant. Il traîne dans les brochures officielles comme une nuisance dans les classeurs de Parcs Canada ou encore il n'est pas conforme aux canons académiques de certains analystes qui trouvent franchement exagérées – sinon déplacées et mal à propos – les récriminations des Gaspésiens eux-mêmes et de la très grande majorité des observateurs au sujet des exactions du système Robin. Jacques Keable n'a pas du tout apprécié les relents de ce qui pourrait bien être un révisionnisme historique bien accordé aux suites logiques des procédures d'expropriation. La censure sur les luttes passées, la banalisation de certains épisodes noirs pourraient bien finir par exproprier les Gaspésiens de leur propre histoire, les déposséder du sens et de la portée à lui donner. Il s'est donc mis à la tâche d'éclairer un épisode méconnu de l'histoire de la résistance gaspésienne. Puis, dans un second temps, Keable prend appui sur ce qu'il a fait émerger pour dresser une critique, qui pourrait bien faire anthologie, de certaines interprétations académiques.

En recomposant la trame des événements qui ont entouré **La révolte des pêcheurs** en 1909, Keable lève une censure. Il remet en jeu dans l'histoire gaspésienne une révolte qui témoigne bien de ce que les pêcheurs n'ont jamais été des victimes soumises et consentantes d'une exploitation que d'aucuns voudraient rendre acceptable parce que conforme aux pratiques courantes du capitalisme de l'époque. L'ouvrage attaque sur deux fronts : en reconstituant la trame des événements et en taillant en pièces les réinterprétations complaisantes et désincarnées de l'économie politique des pêcheries gaspésiennes.

Fouillant les archives, travaillant sur des matériaux inédits, Keable tire de l'ombre un épisode que les historiens n'avaient fait qu'effleurer, ratant du même coup un point charnière dans l'évolution des luttes populaires. « La révolte éclate en 1909, sur la rive nord de la péninsule gaspésienne, dans le territoire qui s'étend de la pointe de la Renommée( Fame Point, comme on disait et dit

toujours) à Rivière-au-Renard. Une vingtaine de kilomètre de côte » (p. 12) Il s'agit d'un grand ras-le-bol des pêcheurs qui, en cet automne, trouvent que le prix du poisson que les marchands veulent leur imposer est totalement inacceptable. La colère éclate et culminera trois jours plus tard dans une émeute au cours de laquelle les marchands se feront un peu bardasser. Mais c'est tout de même un pêcheur qui sera blessé d'un coup de feu tiré par un marchand apeuré.

Les autorités en place ne vont pas tarder à réagir avec toute la démesure requise. C'est le ministre libéral et député de Gaspé, Rodolphe Lemieux, qui se chargera de la besogne. Deux navires de la marine canadienne transportant des soldats armés viendront nettoyer la côte. Opérations de nuit, mesures d'intimidation, conduites de force d'occupation, tout y est, comme dans une espèce de répétition de ce qu'on aura vu plus tard à l'occasion de la crise de la conscription, de la grève de Rouyn ou de la Crise d'Octobre où l'armée canadienne est venue rappeler au peuple du Québec son véritable statut politique au Canada. « Il s'agissait non seulement de mater la rébellion mais, surtout, de tuer dans l'œuf toute velléité de recommencer » (p. 23) L'Honorable juge Ménalque Tremblay se chargera de terminer le boulot dans une parodie judiciaire grotesque. Procédures bâclées, enquêtes sommaires, procès pour l'essentiel en anglais parce que les patrons ne parlent pas la langue des pêcheurs inculpés qui seront donc jugés dans la langue du pouvoir. Une autre des belles pages de l'histoire judiciaire *canadian* !...

Deux accusés seront libérés, vingt-deux seront condamnés. « Dix-sept d'entre eux seront remis en liberté sous condition et cinq seront condamnés à des peines de prison variant de 8 à 11 mois. Ils seront incarcérés à la prison de Gaspé. » (p. 16). Documents et pièces d'archives à l'appui, Keable fait ainsi une véritable contribution à l'histoire régionale et nationale. Une fois les faits bien établis sur des bases empiriques solides, l'auteur passe alors à la deuxième partie de son travail, se livrant à une

critique acerbe et acérées des travaux de certains académiciens. C'est à une véritable riposte d'économie politique que le « profane » Keable se livre dans une démonstration où la froide colère ne cède rien à la rigueur analytique pour débusquer les contradictions et sophismes de démonstrations tellement imbues de l'esprit de système qu'elles finissent non pas par expliquer le point de vue des acteurs mais bien plutôt par le dénigrer, le discréditer.

Le combat est mené rapidement sans être superficiel pour autant. Keable va droit au but, chacun de ses coups porte. C'est une polémique bien conduite. On ne s'étonnera pas d'y retrouver la pensée et les travaux de Minville parmi les armes les plus redoutables utilisées par Keable. L'intellectuel de Grande-Vallée avait les yeux clairs et n'a jamais été du genre à confondre la réalité de l'exploitation avec les discours susceptibles de la légitimer !

Robert Laplante

## Serge Cantin

*Ce pays comme un enfant*, L'Hexagone Collection « La ligne du risque » 1997, 211 p.

L'auteur a réuni dans ce livre un certain nombre d'articles qui ont paru dans des revues, principalement dans *Liberté*, de 1988 à 1995. Il nous prévient, dans l'Avant-propos, que le Québec constitue « moins l'objet d'étude » de ces textes qu'il n'en est le « présupposé récurrent ». L'auteur réfléchit donc en Québécois sur l'histoire, le nationalisme, la culture. En réalité, sa réflexion s'enracine dans les débats et les problèmes de l'heure. Elle a une portée politique d'une grande actualité, et il serait juste d'affirmer que la préoccupation centrale de ce livre, c'est le Québec, sa place dans l'histoire, sa situation dans le Canada, son avenir.

Ce qu'on appréciera surtout de Cantin, c'est sa franchise, sa lucidité, sa fermeté. Voilà quelqu'un qui s'est départi de ses

complexes de colonisé, si jamais il en a eu, et qui ose appeler les choses par leur nom. Il sait détecter les déguisements du néolibéralisme une certaine critique du nationalisme. Il met le doigt sur nos démissions, nos hésitations. Il évoque « ce confusionnisme démobilisateur et débilitant, érigé en art de gouverner par Robert Bourassa » (p. 60). Il dénonce toute l'ambiguïté du débat sur le racisme et le nationalisme. Il parle du « débat télécommandé où Groulx ne sert au fond que de prétexte aux ennemis du nationalisme québécois » (p. 177). À propos de Richler, Galganov, Kouri et quelques autres, on lira avec beaucoup d'intérêt le chapitre intitulé : « Les vieilles menteries que Kouri nous contait ».

Le livre de Cantin est d'une lecture libératrice. Il identifie le malaise qui nous habite et dénonce les attaques sournoises de nos détracteurs. Cantin est un disciple très éclairé de Fernand Dumont. Il reconnaît sa dette envers Gaston Miron et Pierre Vadeboncoeur. Il s'inspire de Hannah Arendt, de Paul Ricoeur, et d'autres penseurs qui font autorité. Il faut souhaiter qu'il poursuive sa démarche de clarification, car ce qui serait le plus nocif au Québec, dans le contexte actuel, ce serait le silence et l'abdication face aux attaques qui viennent de partout.

Paul-Émile Roy

**relations**
Revue d'analyse sociale, politique et religieuse
*Pour comprendre le fond des choses !*
■ un an (10 nos) : 26 $ ■ deux ans : 47 $ ■ à l'étranger : 27 $
taxes incluses
Communiquer avec Mme Hélène Desmarais
25 ouest, rue Jarry, Montréal H2P 1S6 Tél. : 387-2541

# *Regards sur l'actualité*

**Rosaire Morin**

## *M. Lucien Bouchard*

Le Premier ministre déclarait, le 19 juin dernier, que le temps est venu de redéfinir « certains aspects du nationalisme québécois ». À l'automne, le Parti québécois organisera un colloque sur « la mondialisation, le nationalisme et la souveraineté ».

Certes, l'attachement à la nation québécoise est un sentiment qui doit guider son avenir. Même la politique doit être subordonnée aux intérêts de la nation. Elle doit les défendre, les promouvoir. Mais ce n'est pas à un parti politique de « redéfinir » le sentiment national. La nation ne peut pas être assujettie à la volonté de l'homme politique. Son idéologie est trop changeante. Elle est inspirée par des objectifs très particuliers.

La question nationale n'est pas une question péquiste. Elle est culturelle, sociale, économique. Elle appartient au peuple. En ces trente dernières années, les hommes politiques ont occupé presque tout le terrain. Le passé a été renié. L'avenir recommençait avec chaque nouveau chef. Même la notion de l'indépendance évolue dangereusement. D'un chef à l'autre. On parle

maintenant de « structures à créer et de secteurs d'activité à partager » (*Le Soleil*, 20 juin). L'indépendance, c'est la liberté. Sans contrainte. Sans chaînes. Sans carcan. L'indépendance, c'est le partenariat avec toutes les nations de la terre qui trouvent profit à transiger avec le Québec.

## *Les élections*

C'est le fait d'une revue mensuelle, qui ne paraît pas en juillet et août, de commenter les événements avec le recul du temps.

L'appel au peuple était prématuré. Et au lieu d'un gouvernement, nous avons cinq partis officiels. Le *Parti libéral* divisera pour régner. Soixante pour cent des Canadiens ont voté contre le parti de Jean Chrétien ; à l'extérieur de l'Ontario et du Québec anglais, plus de 80 % des citoyens et citoyennes ont voté contre le « petit gars de Shawinigan ». Dans une véritable démocratie, les gouvernés auraient l'avantage d'être dirigés par un gouvernement de coalition.

L'élection reflète l'image du Canada. Un pays divisé, déchiré et blessé. Cinq régions. L'unité canadienne si chère aux fédéralistes a subi une autre défaite retentissante. Déjà, l'échec du référendum de 1992 avait indiqué de profondes divisions entre les régions. Les résultats du 2 juin confirment que la mission est impossible. Pour la première fois, le *Parlement du Canada* réflète la réalité canadienne. Le paysage parlementaire est affaibli, miné.

Le *Parti libéral* est ontarien : 101 députés sur 103 comtés ; il représente aussi le Québec de langue anglaise. (Dans le château-fort de Saint-Maurice, 53 % des électeurs ont voté contre Jean Chrétien). Le Premier ministre sera incapable de gouverner. Son caucus ontarien lui imposera le « statu quo ». C'est ce que M. Duceppe aurait dû dire pour justifier la présence à Ottawa de députés capables de défendre les intérêts du Québec. M. Chrétien, le temps qu'il durera, continuera sa politique des « petits

pas ». Au jour le jour, il travaillera avec M. Manning pour appliquer le « plan B ».

Le *Reform* triomphe dans 3 provinces de l'Ouest qui ont exprimé leur mécontement à l'égard du pouvoir central. Il devient l'opposition officielle, une opposition qui préconisera l'égalité des provinces. Le *Bloc* est québécois. Le *NPD* et le *Parti conservateur* sont dispersés dans l'espace canadien.

De tous les chefs de partis, c'est à Madame Alexa McDonough qu'il faut accorder le premier prix. C'était sa première apparition dans une campagne électorale. Elle a franchi la traversée en maintenant constamment le cap sur son programme. Alors que les libéraux se glorifiaient, souvent de façon malhabile, de leurs exploits pas toujours brillants, la chef du *NPD* a parlé du passé et de l'avenir. Elle ne s'est pas laissée entraîner dans des combats de ruelle. Avec dignité, elle a dénoncé les erreurs du gouvernement et les coupures bêtes et méchantes. Elle a parlé de l'avenir, de l'éducation, des programmes sociaux, des services de santé.

C'est une leçon qui devrait servir au *Bloc québécois*. Le *Bloc* doit demeurer à Ottawa jusqu'à la proclation de l'indépendance. Car ce ne sont pas des députés québécois minoritaires dans un caucus ontarien qui défendront les droits et les intérêts du Québec. Ils peuvent tout au plus recueillir des miettes à la suite de concessions et de compromis avec la majorité partisane de leur caucus.

## *La liberté*

**Un journaliste du *Journal de Montréal* :**

*« Sur votre plan B, qu'est-ce que vous allez dire ?*

**M. Jean Chrétien :**

*« La première chose qu'on va dire, c'est qu'on attend la décision de la Cour suprême (sur la légalité d'une sécession unilatérale du Québec). Parce que si on a une décision négative ou positive, c'est deux alterna-*

*tives différentes. Alors, on règle le premier problème : la Cour suprême va se prononcer je ne sais pas quand. À partir de là, s'ils (les juges) disent que c'est illégal de faire l'indépendance unilatéralement, moi je dis que le devoir du premier ministre c'est de s'assurer que tout le monde agisse dans la légalité dans le pays. Tout le monde ».*
(Le Devoir, *17 mai 1997*)

Cette déclaration est odieuse. Lorsque je pense au gouvernement Chrétien, je me rappelle cette parole de Chateaubriand : « le plus grand malheur des hommes, c'est d'avoir des lois et un gouvernement ». Le plus grand malheur des Québécoises et des Québécois c'est d'être gouverné par des juges. Des personnes non élues. Neuf personnes nommées par le Premier ministre fédéral. Neuf personnes recrutées parmi d'éminents avocats fédéralistes. Neuf personnes par surcroît payées par le gouvernement fédéral. Neuf personnes qui se prononceront sur l'avenir du Québec colonial.

Le jugement ne sera pas celui de Salomon. Ce ne sera pas le jugement de Dieu. Ce sera le jugement d'une cour fédérale et, en conséquence, d'une cour fédéralisante. D'une cour qui décrétera que la déclaration unilatérale de l'indépendance par le Québec est illégale et inconstitutionnelle. Face à un tel arrêt qui supprimera le premier des droits du Québec et qui confirmera une fois de plus la domination du Canada anglais sur un Québec conquis, que ferons-nous ? Devant l'excès de pouvoir dans lequel s'engagera le gouvernement fédéral, comment défendrons-nous la liberté ? Allons-nous accepter l'asservissement, la soumission, la dépendance ? Ou porterons-nous le drapeau de l'émancipation, de la liberté, de l'indépendance ? Nous avons à peine quatre mois pour choisir !

## *La traduction*

La version française de la *Loi constitutionnelle de 1982* n'est pas encore officielle. Pourtant, l'article 55 de cette *Loi* disait que « le

ministre de la Justice doit rédiger dans les meilleurs délais la version française de la Constitution ».

Mais traduire n'est pas facile. À l'été de 1984, un comité spécial était créé par le ministre de la Justice pour rédiger la version française. Deux ans plus tard, le 18 novembre 1986, un rapport intérimaire était déposé. Ce n'est qu'en 1990 que le rapport final était remis au ministre de la Justice. Le comité était présidé au début par Me Gérard Bertrand. Me Jules Brière de Québec lui a succédé.

Sur ce comité, d'éminents juristes ont siégé : Me Gérald-A. Beaudoin, Me Robert Bergeron, le professeur Alain-F. Bisson, le jurilinguiste Alexandre Covacs, Me Robert Décary, Me François Lafontaine, Me Christine Landry, L.-P. Pigeon, juge de la Cour suprême, Me Gil Rémillard et Me Michel Robert. À quel montant s'élèvent les dépenses et les honoraires versés pour cette traduction ? Un député du *Bloc québécois* peut-il poser cette question à la *Chambre des Communes* ? La somme est certes plus importante que le budget annuel de *L'Action nationale* des dix dernières années.

En 1997, à la date du 8 août, la version finale déposée en 1990 n'est pas encore officielle. Huit années ont été nécessaires pour traduire. Depuis 1982, dix-sept années se sont écoulées sans que la Constitution ne soit réellement bilingue, dans un pays où les deux langues sont officielles et malgré que l'article 55 ordonnait au ministre de la Justice de traduire « dans les meilleurs délais ». Voilà un exemple cynique du bilinguisme au gouvernement fédéral ! C'est là une des 1 000 raisons qui motivent la marche du Québec vers l'indépendance !

## *La démocratie*

Ma secrétaire a un diplôme universitaire. Mon électricien a une carte de compétence. Il l'a obtenue après 6 000 heures d'apprentissage. Mon plombier a une carte de compétence. Mon

médeçin est hautement qualifié. Mon avocat possède une solide formation et la connaissance du droit.

Le candidat qui veut me représenter possède-t-il une expérience suffisante des affaires publiques ? Sait-il ce qu'il dit quand il parle de fédéralisme ou d'indépendance ? Possède-t-il un savoir suffisant et une conscience assez éveillée pour comprendre quelque chose à l'évolution de la société ? Connaît-il suffisamment le passé et les besoins du présent pour légiférer en matière d'éducation, de santé et de travail ? Comprend-il les subtilités de la fiscalité et le jeu des financiers ?

La connaissance personnelle de nombreux députés me permet d'affirmer qu'un grand nombre auraient échoué à un examen de passage pour sélectionner les candidats. C'est là une faiblesse majeure de la démocratie québécoise et canadienne. Cette carence existe depuis toujours. Subsistera-t-elle encore longtemps ?

## *Le poids démographique*

François Berger, dans *La Presse* du 10 mai 1997, publie un article sur le poids démographique des régions. Le tableau qu'il présente est ici reproduit.

Le recul démographique est effarant. Le recensement de 1996 indique que la population de quatre régions est inférieure à celle de 1971 : Montréal -9,4 %, Gaspésie -9,2 %, Bas-Saint-Laurent -1,8 % et Côte-Nord -1,1 %. C'est un dépeuplement plus qu'inquiétant. L'évolution de la population en Abitibi/ Témiscamingue + 6,4 %, au Saguenay/Lac-Saint-Jean + 7,7 %, en Mauricie/ Bois-Francs + 11,5 % et en Estrie + 15,6 % est une croissance si faible qu'elle présage un déclin prochain.

M. Berger rappelle qu'entre 1971 et 1996 « Montréal a perdu un demi-million d'habitants dans le va-et-vient des migrations qui ont fait sortir environ 1,2 million de personnes de la ville et en

ont fait entrer quelque 700 000, dont quelque 300 000 immigrants internationaux ».

Trois régions limitrophes ont profité de ce va-et-vient. Ainsi s'explique en partie la croissance de la population dans Lanaudière + 111,4 %, Laurentides + 78,5 %, Montérégie + 50,8 %, Laval + 44,9 %. Ces trois régions ont enregistré une croissance de

**Évolution de la population des régions du Québec depuis 25 ans**

| Régions | 1971 | 1996 | Variation en % |
|---|---|---|---|
| | (population) | | |
| Gaspésie* | 115 885 | 105 174 | - 9,2 |
| Bas-Saint-Laurent | 209 915 | 206 064 | - 1,8 |
| Côte-Nord | 104 430 | 103 299 | - 1,1 |
| Saguenay/Lac-Saint-Jean | 266 215 | 286 649 | + 7,7 |
| Québec | 528 140 | 633 511 | + 19,9 |
| Chaudière/Appalaches | 306 370 | 380 496 | + 24,2 |
| Mauricie/Bois-Francs | 427 275 | 476 415 | + 11,5 |
| Estrie | 240 970 | 278 470 | + 15,6 |
| Montérégie | 832 730 | 1 255 920 | + 50,8 |
| Ile de Montréal | 1 959 140 | 1 775 846 | - 9,4 |
| Laval | 228 010 | 330 393 | + 44,9 |
| Lanaudière | 177 485 | 375 174 | + 111,4 |
| Laurentides | 241 765 | 431 643 | + 78,5 |
| Outaouais | 216 475 | 307 441 | + 42,0 |
| Abitibi-Témiscamingue | 142 885 | 151 978 | + 6,4 |
| Nord-du-Québec | 30 030 | 38 395 | + 27,9 |
| **Total** | **6 027 720** | **7 138 795** | **+ 18,4** |

* Incluant les Îles-de-la-Madeleine

Source : Statistique Canada, recensement du Canada de 1971 à 1996.

489 950 habitants, soit 44 % de l'augmentation de la population de 1971 à 1996.

La réalité démographique est angoissante. La politique de la population est à peine élaborée. La politique familiale ne répond pas aux exigences de l'heure. Le déficit zéro et les coupures qui en découlent frappent durement les jeunes ménages. Les perspectives démographiques sont assez sombres. Et le poids politique du Québec en subira l'inévitable répercussion.

## *Un accord « administratif »*

Pendant la campagne électorale, les libéraux ont répété à satiété que le fédéralisme n'était pas un régime rigide. La preuve : l'accord sur la main-d'œuvre. Mais il a fallu trente ans de débats entre Ottawa et Québec pour aboutir à cette entente. Il a fallu une année et demie de pourparlers entre les fonctionnaires et une série d'entretiens entre messieurs Bouchard et Chrétien pour obtenir un arrangement d'une durée de cinq ans. Et dans cinq ans il faudra reprendre les discussions. Il faudra encore parlementer. Et peut-être plus tôt que plus tard.

Pourtant, le secteur de la main-d'œuvre relève de la compétence des provinces. Il s'agit d'une question de « propriété et de droits civils ». Mais Ottawa a envahi le domaine. Et toutes les intrusions réduisent la marge de manœuvre du Québec. L'accord conclu demeure assujetti à des normes fédérales. Elle porte exclusivement sur les programmes financés par l'assurance-emploi. Ottawa conserve et développera des programmes de formation professionnelle financés par le Trésor fédéral à même nos impôts. Ottawa vise à créer « une communauté de travail » canadienne. Il maintient ses législations sur le travail. Il légifère encore en ce domaine. Il n'a pas transféré le pouvoir au Québec. Il a consenti à une petite entente administrative.

Il conserve le contrôle de la caisse et de l'assurance-emploi. Il imposera les règles du jeu. Il dictera des normes, des lignes

maîtresses. Il surveillera la nature des services dispensés par le Québec. Il évaluera selon ses critères le respect des objectifs fédéraux. Il pourra même mettre fin à l'accord sur un préavis de deux ans. Ce n'est pas ainsi que le Québec pourra établir une véritable politique de la main-d'œuvre. Alors que le progrès technologique impose une nouvelle stratégie de développement, le Québec ne possède pas les pouvoirs nécessaires pour une transformation de la politique de la main-d'œuvre et pour l'élaboration d'un plan de développement socio-économique.

## *Le tabac*

« La cigarette américaine à la conquête du monde », tel est le titre d'un article de Hal Kane, directeur d'un centre de recherche écologiste de San Francisco. Ce texte a paru le *Monde diplomatique* de mai 1997. Voici les faits saillants rapportés par l'auteur :

— L'*Organisation mondiale de la santé* révèle que le monde compte 1,1 milliard de fumeurs dont 200 millions de femmes ; la Chine compte plus de 300 millions de fumeurs ;

— L'*Organisation mondiale de la santé* affirme que le nombre annuel de décès liés au tabac atteindra les 2 millions de victimes en l'an 2020 ;

— la consommation de tabac a baissé de moitié dans le Nord tandis qu'elle a plus que doublé dans les pays du Sud, grâce aux complaisances politiques ;

— la consommation de cigarettes a baissé de 17 % aux États-Unis, mais les exportations sont passées de 64 milliards de cigarettes en 1986 à 231 milliards en 1995 ;

— les fabricants américains trouvent à l'étranger les marchés qui compensent le recul de leurs ventes sur le territoire national : Arabie saoudite, Asie du Sud-Est, Chine, Chypre, Europe, Hong-Kong, Japon, Liban, Russie, Singapour ;

— l'actuel président de la commission des Affaires étrangères du Sénat, Jesse Helms, est parfois prénommé *sénateur tabac* pour la promotion de la cigarette américaine en d'autres pays ;

— *Philip Morris* (marque *Marlboro*), *RJR Nabisco* (*Camel* et *Winston*) et *Williamson* utilisent en d'autres pays toutes les techniques de promotions publicitaires devenues illégales aux États-Unis.

— *Philip Morris* est la 4e entreprise américaine avec un profit de plus de 10 milliards $ US.

Les profits du tabagisme profitent aux gouvernements et n'inquiètent pas les ministres de la Santé. Peu importe que des personnes meurent ! Les tabacomes n'ont qu'à ne pas commettre d'abus ! Les gouvernements réglementent en la matière... mais ce n'est pas la publicité qui tue et qui rend malade. Qu'ils interviennent ainsi démontre qu'ils sont conscients du mal, mais ils n'ont pas le courage de le corriger et d'arrêter le fléau.

## *La pauvreté aux États-Unis*

Eric Shragge, professeur adjoint en travail social à l'*Université McGill* a écrit un article remarquable dans *Relations* en mai dernier. Nous en reproduisons quelques extraits :

*« Ne nous laissons pas mystifier par le prétendu miracle économique des États-Unis... Les pauvres sont de plus en plus nombreux... Le nombre d'enfants pauvres de moins de six ans est passé de 18 %, en 1979, à 25 % en 1994... La pauvreté a augmenté de 34 % dans les villes, mais de près de 60 % dans les banlieues... En 1994, la moitié des ménages qui avaient à leur tête des mères seules était pauvre...*

*« Dans les ménages américains, les 20 % plus riches détenaient près de 85 % des richesses familiales, en 1989. Et les riches sont de plus en plus riches. Entre 1983 et 1989, 20 % de ceux qui détenaient les richesses recevaient 99 % des profits sur les biens négociables. Un pour cent d'entre eux détenaient 62 % de ces richesses...*

*À titre d'exemple, « pour avril 1994 : les deux tiers des nouveaux emplois créés l'ont été dans le bas de l'échelle des salaires, tandis que dans le premier trimestre de l'année, les mises à pied dans les grandes entreprises ont été 13 % plus nombreuses qu'en 1993... De 1779 à 1992, la productivité a augmenté de 35 % dans le secteur manufacturier, mais le nombre d'emplois a fondu de 15 %... En 1993, plus de 8,7 millions de cols blancs étaient sans emploi... Tout compte fait, seize millions... de travailleurs étaient contraints au chômage ou étaient sous-employés, en 1993.*

*« Le seuil de pauvreté pour une famille de trois enfants (en 1994) était de 11 817 $... En 1993, 27 % de tous les travailleurs gagnaient moins que le montant nécessaire pour maintenir une famille de quatre personnes au-dessus du seuil de la pauvreté...*

Aux États-Unis, la situation économique se dégrade et les gouvernements font la guerre aux pauvres. Pourtant, ce pays est le maître-d'œuvre de la mondialisation et le modèle du libéralisme...

## *La culture américaine*

La culture américaine est envahissante. Sa pénétration est universelle. La mondialisation économique favorise son expansion. À l'échelle planétaire, elle se présente de plus en plus comme la culture mondiale. Une *World culture*. À la conquête du monde.

À titre d'exemple, citons l'avénement du film *Titanic* pour commémorer le 85e anniversaire du naufrage. La *20th Century Fox* et *Paramount* lanceront ce film. Un budget de 180 millions $ US. Soit 100 fois le coût d'un film québécois. Rien n'a été négligé. *Fox* avait besoin du studio le plus moderne. Il l'a fait construire à Rosarito Beach au Mexique. Une copie du paquebot naufragé a été construite. 260 mètres de longueur. Le metteur en scène, James Cameron, l'a fait placer dans une piscine de 50 millions de litres d'eau.

Le film sera diffusé sur les cinq continents. Une campagne publicitaire dépensera plus de 60 millions $ US pour sa promotion. La population de toutes les grandes villes de la planète sera conviée à applaudir le génie américain. Les journaux et la télévision multiplieront les reportages. Des cassettes vidéo et des livres seront offerts. Des épaves du *Titanic* seront vendues aux enchères. À Broadway, le prestigieux chef Richard Jones présentera une comédie musicale grandiose *Titanic*. L'événement coûtera 12 millions $ US. La somme est plus élevée que le coût originial du paquebot.

Cet exemple démontre la puissance de la culture américaine. Une culture envahissante et dominante !

## *L'exportation de l'eau*

Jadis, monsieur Robert Bourassa rêvait de vendre aux Américians l'eau de la Baie James. Voilà que que Richard, le frère de Jean Coutu conçoit le projet d'exporter l'eau du Saint-Laurent. Le projet a pris racine au chantier MIL. Des ingénieurs ont mis au point une méthode permettant à un pétrolier de faire le voyage de retour chargé de l'or blanc québécois. En 5 secondes de débit, 150 000 mètres cubes d'eau rempliraient un navire.

Le projet est évalué à 2,6 milliards $ par année. Le gouvernement du Québec encaisserait annuellement de 2,6 millions $ à 5,6 millions $ de redevances. Quelques poussières... Comme au temps de Taschereau et de Duplessis qui vendaient à rabais nos richesses naturelles. Et c'est en catimini que l'étude a été faite.

Si abondante soit-elle au Québec, l'eau est une richesse essentielle. Elle appartient à la population. Elle est un bien public. S'il s'agit de l'eau de la nappe phréatique, attention ! Réglez d'abord les problèmes majeurs de certaines localités. Et même si le projet se limite à l'eau non potable, il est nécessaire qu'un débat public soit tenu. Pas un débat entre les prometteurs et quelques technocrates. Un vrai débat public ! Un débat qui

portera sur une politique nationale de l'eau. Et cela comprnd une politique d'économie de l'eau.

*L'Action nationale* appuie la déclaration de Clément Godbout, président de la *FTQ* :

> *« Si jamais le Québec décide de commercialiser et d'exporter son eau, il faudra s'assurer que l'opération soit sous le contrôle public et qu'elle ne tombe pas sous la coupe de promoteurs privés avides de profits. Il faut aussi s'assurer qu'elle ait des retombées économiques favorables pour les coffres de l'État et des retombées importantes du côté de la création d'emplois. Enfin, on doit examiner sérieusement l'impact du projet sur l'environnement ».*

## *Paul Martin*

Le ministre des Finances du Canada, Paul Martin, a gagné ses élections. Mais son prestige et sa fierté en sortent profondément affectés. Selon *Le Soleil* du 24 avril 1997, le *Groupe CSL Inc*, propriété de Paul Martin, avait pignon sur rue dans deux paradis fiscaux au moment d'entrer dans le Cabinet Chrétien. Depuis janvier 1994, il a confié la gestion de son empire à une fiducie sans droit de regard.

Depuis, le *Groupe CSL* a grandi dans l'ombre du Ministre. Il possède maintenant trois filiales aux Bermudes : *CSL Self*-Unloader Investments Ltd, *CSL Paiton Investments Ltd* et *Ocean Lines Ltd.* Aux Bermudes, paradis fiscal de 5 500 sociétés, une compagnie peut obtenir une exemption de tout impôt sur l'exploitation de bateau jusqu'en l'an 2016.

Trois autres sociétés sont établies au Libéria : *CSL Asia Investments Inc.*, *Innovaterco Shipping Inc.* et *CSL International Inc.* Au Libéria, « une société libérienne peut tout faire, comme elle le veut, et dans le plus grand secret ».

À la Barbade, le *Groupe CSL Inc.* possède aussi sept autres filiales : *CSL International Inc.* , *Atlasco Shipping Inc.* , *Paiton*

*Shipping Inc.*, *Asia Investments Inc.*, *Hull 2227 Shipping Inc.*, *Hull 2229 Shipping Inc.* et *CSL Cabo Shipping Inc.* À la Barbade, les compagnies sont soumises à une imposition décroissante de 2,5 % à 1 %.

Le conseiller en éthique du gouvernement Chrétien faisait savoir au *Soleil* que sans un régime fiscal privilégié, le *Groupe CSL* « serait incapable de concurrencer sur le marché international ». Voilà une raison qui justifie tout homme d'affaires à ne pas payer d'impôt ! Il deviendrait incapable de compétionner avec ses concurrents.

## *Le Japon*

Les gestionnaires des sociétés financières placent beaucoup d'argent au Japon. Ils ont confiance. Ils demeurent calmes devant une économie en dents de scie. Les pertes subies par la spéculation foncière ne les énervent pas. Ils oublient les risques de crise bancaire. Déjà, la célèbre banque Barings a fermé ses portes. Et la volatilité de la devise japonaise varie au rythme de la température. Cependant, les gestionnaires financiers canadiens et québécois investissent au Japon des milliards de dollars pour assurer la sécurité de la vieillesse des Québécoises et des Québécois. Ils pourraient au moins songer à placer quelques sous en Abitibi, en Gaspésie et même au Témiscouata, mon pays natal.

Une autre faillite retentissante vient juste de survenir. La Nissan Life Insurance est en tutelle. Son chiffre d'affaires en 1996 atteignait les 251 milliards de yens (2 milliards $ US) et ses actifs s'élevaient à 2 167 milliards de yens. Cette société employait 5 000 personnes. Elle n'est plus en mesure de poursuivre ses activités. Elle a subi d'importantes pertes sur son portefeuille boursier. Les créances irrécupérables totalisent les 42 milliards de yens. À suivre.

# *Courrier des lecteurs*

## *Un immigrant*

Je suis un immigrant. Quand je suis venu au Canada, on m'a dit que le pays était bilingue. Je pensais que ça voulait dire que chaque Canadien pouvait parler en français et en anglais. Dans mon pays, la Hollande, chaque étudiant du secondaire devait apprendre trois langues. La plupart des étudiants pouvaient parler, lire et écrire dans les trois langues, quoique le vocabulaire est limité. J'étais bien surpris alors de voir que le Canada n'était pas un pays bilingue. Ici, dans l'Ouest, beaucoup de gens n'ont pas le désir d'apprendre le français ; ils sont arrogants. Par exemple, ils ne veulent pas qu'il y ait du français sur les boîtes de *Corn Flakes*. En même temps, au Québec, il y a beaucoup de gens qui ne veulent pas parler ni comprendre l'anglais.

Jan Verkerk, Surrey, BC

## *Un Québécois en France*

J'ai appartenu à un groupe de francophones qui s'est battu pour la conservation de la langue et de la culture françaises dans un continent anglophone sans perdre la plus petite parcelle de ce qui fait la grandeur de la civilisation française. Je me demande, aujourd'hui plus que jamais, pourquoi les Acadiens n'ont pas

accepté, par amour, de se joindre à nous pour réaliser un plus grand et plus fort Québec libre.

André Gagnon, Neuilly-sur-Seine - France

## *La solidarité*

Ce que je suis, je le suis entièrement : immigré libanais tombé follement amoureux de sa patrie d'adoption, le Québec. Je me passionne pour la vie sociale, politique et économique du Québec. Je veux non seulement la comprendre, mais y participer étroitement. J'ai cru que je n'avais finalement à me réclamer que d'une seule qualité : celle de citoyen. C'est la plus noble.

Claude Ghanimé, Montréal

## *La bataille économique*

Chaque année, tout comme on taille les érables, on saigne l'épargne québécoise en lançant des campagnes pour des REÉR qui serviront à construire Toronto. Voilà comment les petits gars du Québec perdent la bataille de l'économie. Voilà pourquoi on ne peut pas résoudre le drame du chômage. Notre argent est à Toronto.

Gérard Saint-Denis, Gaspé

## *Le déficit zéro*

La volonté de contrôler le déficit annuel (donc la dette publique) des gouvernements a abouti à l'objectif du déficit zéro. Alors qu'il fallait d'abord cibler les évasions fiscales et... le train faramineux des nantis, on a proclamé... la mort de l'État-Providence. Les fiers-à-bras du néolibéralisme ont pris... les postes de commande pour imposer leur solution : les coupures dans les programmes sociaux, donc l'appauvrissement des moins nantis...

Alain Robert, ACEF Estrie

## *Unilingue anglais*

Accompagnant bénévolement un grand anxieux au département de psychiatrie de l'Hôpital Juif et, une autre fois, à l'Hôpital St. Mary's, également en psychiatrie, j'ai été indignée d'apprendre qu'*aucun des psychiatres* de garde ne parlait français. À l'Hôpital Juif, la réceptionniste s'est proposée comme traductrice. Or, je croyais qu'au Québec les professionnels devaient savoir le français pour pratiquer. (Mon « anxieux » était un unilingue français).

F. Lavigne, Montréal

## *Deux emplois, un seul salaire*

Partout dans le monde, la plus grande partie du travail des femmes consiste encore aux soins domestiques, à l'assistance aux vieillards, aux malades et aux enfants. Ce travail est souvent très peu ou pas du tout rémunéré. Pourtant, la planète ne pourrait pas survivre sans ce travail. Pour toutes ces raisons, les femmes d'aujourd'hui doivent lutter avec encore plus d'ardeur pour faire valoir leur point de vue.

Dominique Desautels, Entrée Libre

## *La famille*

Dénatalité ! séparation des couples ! dérive de la famille ! difficultés conjugales ! déficience parentale ! N'en a-t-on pas assez de ces constats dépressifs ?... et de n'avoir pour politiques à la famille que des feux à éteindre, que des familles à supporter qui ne sont pas dans des conditions de se suffire à elles-mêmes ? À quand un discours progressiste et confiant pour célébrer la famille comme « le ciment de nos vies » ?

Gérard Gosselin, Coaticook

## *Les coupures*

Nous proposons faire porter le redressement des finances publiques sur les bons points : la fraude, le gaspillage, les échappatoires fiscales et la mauvaise gestion afin de ne pas priver les citoyens des services indispensables. Il faut aussi modifier la fiscalité de telle façon que chacun paye sa juste part en toute équité et en toute simplicité de manière à solutionner le manque de ressources de l'État.

Jean-Louis Morin, Groupe de réflexion pour la solidarité sociale

## *Perversion linguistique*

La situation (linguistique) s'est gravement détériorée à Ottawa au lieu de s'améliorer. Le taux d'assimilation des francophones y est passé, de 1971 à 1991, de 16,9 % à 28,1 %. Sans compter que l'unilinguisme anglophone demeure toujours très élevé (74) % dans la capitale des deux langues officielles.

Jean-Paul Perrault, président, *L'impératif français* – Aylmer

## *Message au Bloc*

Maintenant que l'élection est derrière eux, les organisateurs politiques risquent de se réassoupir. Pourtant, s'il est un enseignement de ces élections pour le camp souverainiste, c'est celui de l'urgence de se mettre dès maintenant au travail afin de mieux cerner les glissements de l'opinion publique : aller voir ce qui s'est passé sur le terrain, quels motifs ont fait passer du *BQ* au *PC* une frange importante de l'électorat. Au lieu de partir en chicane dans une autre course à la direction, on aurait intérêt à se questionner sur la myopie des apparatchiks qui conseillent les chefs souverainistes.

Pierre-Alain Cotnoir, Montréal

L'Action NATIONALE

Volume LXXXVII, numéro 9, septembre 1997

# MIRON
## LE MAGNIFIQUE



Dossier préparé par Jean Royer
Quarante collaborateurs

l'HEXAGONE

*Ce dossier en hommage à Gaston Miron, réuni par Rosaire Morin, le directeur de* L'Action nationale, *se compose de lectures de l'œuvre du poète, de témoignages sur l'homme, de lettres amicales et, pour finir, de précieux documents circonstanciés.*

*Nous remercions tous les généreux collaborateurs de ce dossier ainsi que l'artiste René Derouin, qui nous propose une série de dessins inédits à la recherche de Gaston Miron.*

# *Sommaire*


***Présentation***

Jean Royer — Miron le magnifique — 157

***Lectures de l'œuvre***

Pierre Vadeboncœur — Ce qui ne s'arrange pas — 159
Michel Rioux — Une langue, une culture, un État — 161
André Brochu — Dans notre empois de mort — 166
Serge Cantin — Un gardien du monde — 176
Paul Chamberland — La générosité du poème — 190
Raoul Duguay — Gaston, le haut-parleur — 195
Franche Théoret — Que disait-il de la littérature des femmes ? — 200
Robert Baillie — Gaston Miron, à l'œuvre et à l'épreuve — 203
André Gaulin — Gaston Miron, un homme de rapaillement — 212
Bruno Roy — Gaston Miron, une pensée qui rend libre — 217
Bernard Pozier — Arrêts sur images — 220
René Derouin — Qui était l'homme rapaillé ? — 230

***Poèmes***

Cécile Cloutier — Pour entrer en Mironie — 233
Marie Cholette — Le Magnifique — 235
Pierre DesRuisseaux — L'homme que je n'ai pas connu — 237
Lise Harou — Petite messe solennelle — 240
François Hébert — Prophétique Miron — 244

### *Hommages*

| | | |
|---|---|---|
| Louise Beaudoin | Hommage à Gaston Miron | 247 |
| Gérard A. Boudreau | Au revoir, Gaston | 250 |
| Pierre de Bellefeuille | Gaston Miron ou la puissance du verbe | 258 |
| Alain Horic | Gaston Miron, amitié d'une vie | 260 |
| Naïm Kattan | Un homme de rassemblement | 266 |
| Jean-Marc Léger | Orfèvre de la langue, prophète du Québec | 269 |
| Yves Préfontaine | Miron — l'acharnement d'émerger | 272 |

### *Lettres à Miron*

| | | |
|---|---|---|
| Pierre Falardeau | Salut, Gaston ! | 276 |
| Andrée Ferretti | Conversation souveraine | 279 |
| Yves Michaud | Lettre à Gaston Miron | 282 |
| Pierre Graveline | Lettre à mon ami Gaston Miron | 285 |

### *Témoignages*

| | | |
|---|---|---|
| Élaine Audet | Mon frère de toujours | 289 |
| Paul Bélanger | Salut amical | 290 |
| Marie Cholette | La liberté ensemble | 291 |
| Marcelle Ferron | Un homme de gauche | 293 |

### *Documents*

| | | |
|---|---|---|
| Robert G. Girardin | Correspondance avec Miron | 296 |
| Gilles Marcotte | Une poésie *en difficulté* | 301 |
| Jacques Grand'Maison | Adieu spirituel | 304 |

***Dessins de René Derouin*** *232, 246, 275, 288, 295*

# *« Miron le Magnifique »*

**Jean Royer**

Gaston Miron, décédé le 14 décembre 1996, incarnait l'être québécois dans ses malheurs et ses espoirs. C'est le sens de son action et de sa poésie.

« *Miron le Magnifique* », a bien écrit Jacques Brault. Il voulait faire coïncider son destin personnel avec le destin de son peuple.

Gaston Miron a été, pour moi et pour bien d'autres, un mentor et un maître, un ami affectueux et un camarade dans l'action. J'ai partagé ma vie littéraire avec lui depuis trente ans. Ce n'est certes pas par hasard si je me retrouve aujourd'hui à la barre des Éditions de l'Hexagone qu'il avait fondées en 1953 et où je suis devenu son éditeur, publiant les deux dernières éditions de *L'Homme rapaillé*.

Il était un généreux pédagogue. Il avait la patience du don et de l'échange. Il m'a transmis son amour du Québec et de sa culture. Il m'a montré les chemins de la poésie et de la littérature. J'ai fait avec lui quelques tournées de conférences en France sur la littérature québécoise. Je peux témoigner du fait qu'il était un ambassadeur irrésistible, vantant notre version québécoise de vivre l'humanité.

---

* Directeur littéraire de l'Hexagone.

Je l'ai connu dans une intimité fraternelle et j'ai reconnu un homme à la tendresse cachée, à la pudeur extrême, qu'il masquait de ses grands gestes et de ses discours à l'emporte-pièce. Toute sa présence, pourtant, se manifestait à partir d'une solide réflexion sur l'homme et son destin, sur le Québec et notre temps, sur la poésie et le langage.

Gaston Miron était un intellectuel rigoureux autant que fougueux. En politique, il était progressiste et indépendantiste, fidèle à notre peuple et à sa culture. Il voulait convertir un à un les citoyens du Québec à la souveraineté parce qu'il croyait à l'existence de notre culture et à l'avenir de la langue française au Québec. Pour lui, l'indépendance était culturelle, mais il savait que les moyens de la souveraineté sont d'abord politiques.

Cet humaniste était avant tout un poète. L'auteur de *L'Homme rapaillé* plaçait la poésie au-dessus de tout, comme une sorte d'absolu langage qui avive notre conscience et nous aide à ne pas désespérer de notre humanité.

Dans une entrevue au journal *Le Monde*, il avait affirmé : « Je vois la poésie comme une anthropologie, comme une défense et une illustration d'un être collectif. La poésie est ce qui nous fait être et nous pose dans la durée alors que l'existence se dissout dans le temps. »

Gaston Miron reste un phare national par son exemple et par son œuvre de poète, d'animateur culturel et de militant. Il était un homme libre et souverain. L'ami que nous pleurons aujourd'hui incarne pour toujours le Québec et la Poésie.

# *Ce qui ne s'arrange pas*

**Pierre Vadeboncœur**

Ce qu'on appelle couramment un grand écrivain peut être génial ou plutôt simplement de grand talent. Ces deux aspects sont étrangers l'un à l'autre. L'une des choses qui les différencient, c'est l'habileté. Le génie a-t-il l'avantage sous ce rapport ? On s'y attendrait, mais ce n'est pas nécessairement le cas. C'en est loin. L'habileté est parfois le signe inattendu d'une certaine infériorité chez l'écrivain ou l'artiste. Les grands artistes savent cela d'instinct. Miron n'était pas habile, c'est le moins qu'on puisse dire.

Tout le monde sait la grande difficulté qu'il éprouvait à écrire. Un article à faire, c'était tout un problème. Son style en prose porte des marques d'inhibition. Sa poésie elle-même doit en partie sa langue extraordinaire, sa langue poétique superbe à la difficulté d'écrire.

Miron expliquait son problème d'écriture par une connaissance trop incertaine du français. Explication douteuse. Car il avait fait des études suffisantes, comme bien des gens. Il faut plutôt penser que, créateur, il ne cessait de forger sa propre langue. Mêler cette exigence aux difficultés ordinaires de l'expression au Québec et à l'incertitude qui pour lui en découlait, cela engendrait une profonde perplexité. Il se sortait difficilement de cette situation précaire. En poésie, il s'en sortait malaisément certes, mais royalement : ses poèmes sont des splendeurs baroques.

On voit, bien marquée, la séparation entre sa part de génie et son talent. Le manque d'habileté, chez lui, témoigne de la différence. Il possédait plus de génie, moins de talent. Cela faisait un écrivain embarrassé mais incomparable. Un écrivain vraiment grand. Très peu prolifique aussi, mais supérieur.

Il en allait ainsi chez l'homme de plus d'une façon. Il était un peu fruste, mais intérieurement et manifestement délicat à l'extrême. Il avait des manières superficielles parfois peu impeccables, mais quel cœur, quelle beauté de manières en profondeur ! Encore ici, l'habileté est en cause. L'habileté est suspecte. Ce n'est pas elle qui le caractérisait, mais le fond, la valeur, l'être, bref ce qui ne s'arrange pas.

Il y a une anecdote à ce sujet. C'était moins d'un an avant sa mort. Il allait se rendre à Paris où il devait parler de poésie à un auditoire non spécialement littéraire, des ingénieurs, je crois. « Qu'est-ce que je vais leur dire ? » se demandait-il, inquiet.

Il décide de leur raconter en commençant l'histoire suivante. Un poète rencontre un groupe de mathématiciens et leur demande : « Est-ce que deux et deux font réellement quatre ? » Eux, se gardant de répondre tout de suite, fixent pour plus tard une autre séance. Entretemps, ils étudient, analysent, discutent. Au bout de deux semaines, ils reviennent avec une réponse dûment mûrie : « Oui, deux et deux font vraiment quatre. Nous en sommes maintenant certains. » Notre homme s'adresse ensuite à des ingénieurs, qui font comme les mathématiciens et apportent la même réponse après deux semaines de cogitation. Encore insatisfait, le poète pose enfin la question à des comptables. Ceux-ci, contrairement aux autres, répondent immédiatement : « Est-ce que deux et deux font quatre ? Peut-être, peut-être... Pas nécessairement... Enfin, ça peut s'arranger... »

Et Miron de conclure péremptoirement : « La poésie, c'est ce qui ne s'arrange pas ! L'être, ça ne s'arrange pas ! »

# *Une langue et une culture doivent avoir une expression politique qui, partout ailleurs, s'appelle un État*

**Michel Rioux**

Chacun peut revendiquer son Miron en quelque sorte puisqu'il était, par goût et quasiment par nécessité, aussi accessible que peut l'être un passant cherchant désespérément à engager la conversation. Ils sont des centaines à pouvoir ainsi se rappeler qu'un jour, Miron leur a parlé, rue Saint-Denis, Carré Saint-Louis, ou dans quelque dépanneur qu'il fréquentait.

Mais que l'auditoire soit composé de deux ou de cent personnes, Miron demeurait le même : la voix prenait de la voilure, le geste devenait démesurément ample, le sujet changeait au détour de deux phrases. C'était Miron, occupé tout entier à assumer son rôle devenu historique, qui allait d'éveilleur de consciences assoupies à sismographe des pulsions de l'âme québécoise.

Rien n'est plus loin de ce que fut Gaston Miron que cette image véhiculée depuis l'époque romantique du poète souffreteux penché sur son nombril. Miron savait regarder devant parce qu'il avait su prendre la mesure de ce qui avait précédé et qu'ainsi, les pieds bien ancrés dans cette Terre-Québec littéralement labourée et défrichée par ses ancêtres des Pays d'en haut, il pouvait traduire à pleins poumons les secousses qu'il enregistrait dans son corps.

Miron n'a jamais été syndiqué. Mais il fut un homme de progrès. Il aimait rappeler en ma présence comment, jeune homme plein d'espérances, il allait écouter les dirigeants de la CSN du temps, les Gérard Picard, les Jean Marchand. Dans une entrevue qu'il m'accordait l'année dernière, à l'occasion du 75e anniversaire de la CSN, Miron savait poser un diagnostic lucide sur ce qui se passait. « Les termes de croissance, de rationalisation, de restructuration cachent en fait une volonté de mettre au pas les travailleurs. La CSN doit se trouver aujourd'hui à la pointe de la résistance organisée contre ces assauts. Prenant prétexte de la dette et des déficits, les gouvernements tombent dans le piège de nous faire reculer sur des acquis de l'humanité arrachés à l'arbitraire et au capitalisme sauvage. On a réussi à se libérer de certaines servitudes. il ne faut pas permettre qu'on y retombe », affirmait-il.

## *Un tournage*

Je me considère privilégié d'avoir pu assister à une discussion de plusieurs heures entre deux géants de l'écriture et du combat social au Québec, Gaston Miron et Pierre Vadeboncœur.

Dans cette journée de février 1994 d'un froid à couper le souffle, le cinéaste André Gladu et son équipe technique étaient installés dans l'appartement de Miron, rue Saint-Joseph, où les livres faisaient aux murs de véritables carapaces. Se frayant un chemin entre les fils électriques, les caméras les réflecteurs, en équilibre au-dessus d'une table, sautant par-dessus une chaise, Miron courait d'un livre à l'autre. Et de sa voix de stentor, il se mettait à réciter un extrait d'un poème tchèque, enchaînant avec des strophes du Cid de Corneille.

Vadeboncœur, de son côté, était comme à son habitude, davantage réservé, plus introspectif. C'est parfois un regard amusé qu'il portait sur Miron, quand la fougue de ce dernier

atteignait de nouveaux sommets et que son rire énorme faisait trembler les micros.

Devant un verre de rouge, dans une pièce devenue torride sous les projecteurs, la perche du preneur de son exécutant un curieux ballet de l'un à l'autre, Miron s'était insurgé de ce qu'on lui reproche, en certains milieux, son engagement politique. « *Comme si cela me disqualifiait du côté de la poésie ! Mon témoignage serait suspect parce qu'engagé ? Voyons donc ! La poésie peut avoir un caractère politique, même si son véritable fondement demeure la langue. Car aucun art n'est aussi obstinément national que la poésie* », disait-il.

Et de lancer, l'œil pétillant et sûr de son effet, qu'il vaut mieux être à la hauteur des circonstances qu'au-dessus de la mêlée ...

Il ajoute : « À chaque poème, je recommnece ma langue ». Car pour Miron, rien n'est jamais statique de ce côté. Et Vadeboncœur qui lui faisait remarquer que, comme d'autres, il aurait pu passer à côté de la dimension politique de l'écriture, il avait rétorqué : « *Toute ma vie s'est déroulée dans la catastrophe de ma langue. C'est une expression que j'utilise souvent et qui décrit bien, selon moi, le caractère d'urgence inhérent à la lutte pour la récupération, la réappropriation de sa langue. Et cela, bien sûr, ne peut être déconnecté des difficultés vécues par mon peuple, dans sa langue et dans son être.* »

Devant un poème qui se fait, Miron expliqua ensuite la conscience qui l'habitait. « *Je recommence ma langue à chaque fois. La poésie a toujours un rapport direct avec l'origine. Il se trouve une totalité dans chaque poème ; j'essaie à chaque fois d'y introduire la totalité du monde. La poésie, pour moi, c'est toujours toute ma vie en même temps. J'essaie d'aller au plus urgent, ce qui fait que j'ai été absent de la poésie pendant de longs moments.* »

Par la suite, Miron et Vadeboncœur constatèrent que leur écriture ne se construisait pas de la même manière. « *Puises-tu dans l'oralité ?* », demande Miron à brûle-pourpoint. « *Pas du tout* », avait répliqué Vadeboncœur, disant avoir au départ une vague intuition de l'objectif à atteindre. « *Ta pensée est prospec-*

*tive* », lui dit Miron. « *La tienne est créative* », lui répondit Vadeboncœur.

Pour Miron, ce n'est pas l'état de la langue parlée qui fait problème ; à son avis, la langue populaire n'est pas si altérée que cela. Ce qui est grave, c'est que notre langue soit encore à la recherche d'un statue. « *Qu'importe*, ajoutait-il, *qu'on dise joual, cheval, wawal, tatal ou que sais-je encore, si, pour manger, c'est horse que je dois dire. Et là, la question devient politique !* » Miron s'était échauffé. « *Le soir du référendum de 1980, j'ai été humilié en tant qu'homme libre. Entendre des gens scander : À bas l'indépendance !, alors que, pour tous les peuples libres au monde, il s'agit là du plus beau mot de la terre, je n'en suis pas encore revenu.* »

Quand Vadeboncœur dira que nous sommes un peuple qui hésite, qui n'est pas sûr de lui, Miron soutiendra qu'il faut sortir de ce « *temps circulaire où il n'y a ni passé ni futur. Seulement un présent. Or, à chaque vingt ans, nous nous retrouvons dans une impasse au plan politique. Et nous n'avons de cesse de nous demander si nous avons un avenir ! Jamais je n'ai vu un peuple avoir autant d'avenir dans une impasse ...* »

## *Le socialisme et la littérature*

Deux chemins ont conduit Gaston Miron à l'indépendance. Le socialisme et la littérature. « *Par la littérature, j'ai voulu nous sortir d'un certain provincialisme pour atteindre à l'universel. Mais l'avenir même de la littérature québécoise est lié à l'avenir du peuple québécois. Une langue et une culture doivent avoir une expression politique qui, partout ailleurs, s'appelle un État.* » Et Vadeboncœur d'ajouter : « *Quelqu'un m'a déja fait remarquer que nous étions un peuple qui préférait se faire du mal à lui-même plutôt que d'en faire aux autres.* » « *Un peuple de bons gars, c'est ce que nous sommes* », avait tranché Miron.

André Gladu avait alors signalé que le peuple ne répondait pas, autant qu'il l'espérerait, à ce qui paraît pourtant si évident. « *Je n'ai pas à culpabiliser les autres de ce que j'ai mis tant d'années à comprendre*, répond-il. *Et la démocratie, c'est expliquer, c'est convaincre.* »

Son combat, politique et littéraire, se sera constamment situé au niveau de la survie.

# *Dans notre empois de mort*

**André Brochu**

Gaston Miron, dont je ne puis parler au passé, n'est pas seulement un grand poète, un homme de courage – personnel, politique – et un penseur exceptionnel de la condition québécoise. Il n'est pas seulement l'homme en spectacle, qui s'affichait pour donner un corps à sa passion de la vérité, laquelle était d'abord la passion du pays. Gaston Miron, qui est un grand poète, un penseur, un être de parole et de spectacle, est aussi l'homme fraternel qui a vécu à fond son humanité et qui en a fait, dans quelques poèmes impérissables, un chant d'une portée immense, adressé à chacun. Là, la poésie n'est plus littérature mais affaire de perte et de salut, individuel et collectif ; de conscience haute et digne, conquise sur la mort. Et elle dit, à mots vrais, notre singularité essentielle.

Pour saluer cet homme nécessaire, pour honorer cette poésie qui, plus qu'aucune autre, se passerait de commentaires, j'esquisserai le contrechant critique d'un poème auquel je reviens souvent, peut-être parce qu'il « rapaille » l'essentiel des thèmes et motifs intimes de Gaston Miron, comme le font du reste tant de ses textes, mais avec un équilibre particulièrement heureux des composantes.

LA BRAISE ET L'HUMUS

Rien n'est changé de mon destin ma mère mes camarades
le chagrin luit toujours d'une mouche à feu à l'autre
je suis taché de mon amour comme on est taché de sang
mon amour mon errance mes murs à perpétuité

un goût d'années d'humus aborde à mes lèvres
je suis malheureux plein ma carrure, je saccage
la rage que je suis, l'amertume que je suis
avec ce bœuf de douleurs qui souffle dans mes côtes

c'est moi maintenant mes yeux gris dans la braise
c'est mon cœur obus dans les champs de tourmente
c'est ma langue dans les étapes des nuits de ruche
c'est moi cet homme au galop d'âme et de poitrine

je vais mourir comme je n'ai pas voulu finir
mourir seul comme les eaux mortes au loin
dans les têtes flambées de ma tête, à la bouche
les mots corbeaux de poèmes qui croassent
je vais mourir vivant dans notre empois de mort

Le titre[1], d'abord, propose une ample matière à l'analyse – comme au songe... Il coordonne deux motifs antithétiques où on perçoit, à première vue, le couple symbolique du feu et de la terre ; un feu dévorant, arrivé au terme de son activité et réduit, en quelque sorte, à se brûler lui-même, à manger sa propre lumière ; et la terre sombre, humide, fraîche ou froide, prête à accueillir le germe des renaissances. Par son éclat et sa chaleur, la braise évoque la vie, mais elle est aussi une intensité qui tue, et se tue ; l'humus est sombre et froid comme la mort, mais il prémédite l'avenir. Les contraires se contiennent, s'appellent l'un l'autre.

1. L'édition de *L'Homme rapaillé* à laquelle je me réfère est celle de 1994, annotée par l'auteur (Éditions de l'Hexagone, 231 p.). On trouve « La Braise et l'Humus » à la page 77.

Les deux motifs comportent, au surplus, une référence au végétal, à l'arbre, que le premier consume et dont le second est la décomposition. Par ce biais, l'homme soumis au temps et à la mort, travaillé par le feu et rendu à la terre, voilà bien ce que peut évoquer la réunion des deux symboles[2].

Par son titre, le poème nous invite donc à rêver le vivant soumis à l'action destructrice du feu et de l'eau, forces contraires employées à son anéantissement et à son éventuelle résurgence, au terme d'une mort préalable qui fait, ici, tout le sujet du texte. Car le poème exprime le désespoir de celui qui vit, au plus noir du combat, l'absence de tout signe rédempteur.

Il y a pourtant la mère, les camarades, présences bienfaisantes auxquelles le militant se rapporte, fait rapport de sa vie comme d'une mission à accomplir. Il fait le point sur son destin, et marque le déficit insurmontable du côté de l'amour. Car l'autre, c'est la mère qui fait autorité d'abord, dans l'ordre de la vie familiale, de l'intimité essentielle ; et c'est les pairs, unis par l'action commune et l'amitié virile, la tâche du pays à faire. Mais l'autre, dans son extension, ne saurait laisser de côté la femme, qui n'est pas nommée autrement que « mon amour », elle qui se situe obligatoirement au point de jonction de la vie individuelle et de la vie collective, et par qui tout prend un sens à la fois humain et intemporel. L'amour existe hors combat, hors de la conjoncture historique qui réunit les camarades. Dans un autre poème, le premier du groupe intitulé « L'amour et le militant »[3], la femme est celle dont la pensée nous sauve de la quotidienne confrontation avec les ténèbres :

> sur les pentes du combat devenu total
> au milieu de la plus quotidienne obscurité

2. Ce que peut évoquer, et non ce qu'évoque : le défaut de toute interprétation est de transformer en dénoté, en sens plein, ce qui est connoté c'est-à-dire sens fugitif, à construire...

3. *Op. Cit.*, p. 91.

je pense à toi tel qu'au jour de ma mort
chaque jour tu es ma seule voie céleste

La mort ouvre sur un temps qui n'est plus celui du pays à conquérir et à construire, mais d'un bonheur et d'un espoir à vivre intégralement, dans la présence suffisante d'une autre qui coïncide avec l'absolu. Le ciel. Miron demande à la femme rien de moins que d'incarner l'être même.

## *La femme se dérobe*

Or la femme réelle se dérobe à l'excessive exigence du poète – tout comme le pays, d'ailleurs, tarde à se traduire en l'épiphanie souhaitée. C'est la face souffrante de l'amour que le poème représente, en des images qui rappellent les exquises métaphores de « La Marche à l'amour » (« Tu as les yeux pers des champs de rosée / tu as des yeux d'aventure et d'années-lumière / la douceur du fond des brises au mois de mai... »), mais cette fois, avec une tonalité intensément douloureuse. Le chagrin, qui se confond avec la nuit, « luit toujours d'une mouche à feu à l'autre », frère ailé de la braise ; le temps de la peine d'amour, en ce que celle-ci a de suraigu, est à la fois ponctuel et permanent, et il n'illumine la nuit que par référence à cet amour dont il ravive le souvenir. L'éclat de la passion qui se revit cède aussitôt la place à l'obscurcissement de la tache, et l'amour apparaît comme la vaine effusion de son propre sang, la manifestation au dehors de ce qui bout en soi sans espoir, et qui a perdu tout objet dans le monde ; le poète est barbouillé, souillé de sa vie perdue, tel le cerf atteint d'une balle. L'amour est blessure et il salit. Encore le sang, par sa couleur tragique, rappelle-t-il la braise, mais privée de sa lumière. L'amour condamne à la fois à l'errance et à l'emprisonnement à perpétuité, ce qui dérange le poète lui-même qui, dans une note, précise : « Vers à reconsidérer (flottement) », mais nous renvoie au paradoxe du labyrinthe, interminable et oppressif. À l'opposé du temps révolution, il y a le temps stagnation, celui de l'éternel

retour de l'échec. Tel est le poète brûlé par l'impossible désir et le refus de celle qui devrait être là, plutôt que la mère si étonnamment mêlée aux camarades. /Ma mère/, /mon amour/, /mes murs/ : segments faits du double /m/ de la tendresse, de la plainte murmurée, de l'enfermement en soi quand l'autre se dérobe à perpétuité – à longueur de père (absent).

C'est la braise qui éclaire cette première strophe de son feu corrosif, en rapport avec une extériorité sociale et personnelle. Le poète a énoncé les paramètres de sa situation présente, en ce qu'elle a de fondamental et de synonyme d'un destin. Le présent appartient au temps court de la braise, c'est-à-dire de l'éclatante et spectaculaire agonie. Le destin relève du temps long, celui de l'humus qui digère l'arbre et, dans l'ombre lourde et la mort, refait insensiblement de lui la semence du futur. Depuis le pourrissement.

## *La deuxième strophe*

La deuxième strophe évoque d'abord la marée de l'existence décomposée qui prend le relais du chagrin lumineux, aux scintillements discontinus. « Un goût d'années d'humus » : l'odeur de l'humus n'est jamais homogène, donnée d'un coup, elle est faite de strates temporelles, cumul d'époques diverses, et c'est cela qu'elle offre en pâture avant tout : la longue, multiforme patience du travail au plus sombre de la matière. Cette odeur est si prégnante, si adressée à l'intériorité la plus physiologique, qu'elle est un goût, se donne comme nourriture[4].

Ce goût vient de l'extérieur, il « aborde à mes lèvres » comme une embarcation aborde au quai, cargaison de la longue désespérance ; c'est tout le passé avec son cortège d'impasses et de souffrances qui ressurgit et accable le poète, le ramenant à son centre

4. Victor Hugo évoquant, dans les *Travailleurs de la mer*, le grand recyclage des matières vivantes, écrivait : « Pourriture, c'est nourriture ».

noir. On se situe désormais dans l'espace affectif qui est un espace physique : le malheur emplit la « carrure », forme du corps éprouvée du dedans ; une rime intérieure (saccage, rage) exaspère la représentation d'un intense combat contre soi-même, je suis en rage contre la rage que je suis, je suis moi contre l'amertume que je suis ; malheur, rage, amertume me dévastent mais sont soumis au saccage, « avec » (par ? en compagnie de ?) « ce bœuf de douleurs qui souffle dans mes côtes » : la syntaxe, d'un flou étudié, donne à comprendre l'animal à la fois comme la victime tragique, porteuse du fardeau des dysphories, et comme le puissant symbole de l'effort vital, qui renverse tout sur son passage.

Mais il y a surtout l'image saisissante du bœuf dedans soi, incorporé, animal dans animal (homme), remplissant la cage de « mes côtes », métaphorisant une affectivité surpuissante et anéantie. Métaphorisant, dans la conjoncture de l'amour malheureux, la virilité bafouée.

Toute cette violence retournée contre elle-même dit en raccourci le travail de l'échec, en continuité avec « l'amère décomposition viscérale et ethnique » qu'évoquent les « Monologues de l'aliénation délirante »[5]. Le désespoir présent rejoint l'interminable macération collective, à peine évoquée ici dans les « années d'humus » (qui pourraient aussi se rapporter au destin personnel) et l'allusion aux « camarades ». La défaite de tous se traduit précisément par l'impossibilité, pour chacun, de franchir le mur de son propre désastre. Le poète est voué à la condition de nomade. C'est ainsi que l'amour, devenu inaccessible, se fait labyrinthe et personnalise, pour le moi, la faillite collective.

Dans ce poème de l'amour malheureux, l'humus symbolise donc la défaite ethnique qui accompagne, comme une basse continue, le drame individuel, et ce dernier est signifié à travers l'image lancinante de la braise. L'homme est pris entre le feu du chagrin qui le harcèle et la sombre marée de mort, qui monte de la

5. *Op. cit.*, p. 80.

terre vers lui. Tout le travail de la douleur entraîne la réduction de l'être du poète à la seule dimension du moi, affirmée anaphoriquement dans la troisième strophe (« c'est moi... c'est mon cœur... c'est ma langue... c'est moi »). Un extraordinaire autoportrait s'ensuit, aux antipodes du narcissisme habituellement associé au genre. Les « yeux gris dans la braise » suggèrent une conscience envahie par le chagrin ardent qui s'exprimait déjà dans le tourbillon des mouches à feu. Plus qu'un envahissement, c'est une agression, une combustion qui s'indiquent, saccageant le gris d'un regard privé de rayonnement intérieur.

Le vers suivant retrouve l'impétuosité de la strophe précédente pour décrire le cœur qui menace d'éclater, « obus dans les champs de tourmente » – notation guerrière, proche de celle où « je saccage / la rage que je suis ». La violence intérieure, significativement, se prend elle-même pour objet plutôt que de se diriger vers l'extérieur et de s'investir dans le combat collectif. Celui-ci se trouve tout de même connoté par la métaphore du cœur-obus, et l'on voit que la lutte amoureuse rejoint celle du militant à cette nuance près que, dans l'affirmation de ses droits, le cœur est lui-même la munition, et donc l'instrument d'un engagement absolu.

## *Comment interpréter*

Comment interpréter « ma langue dans les étapes des nuits de ruche » ? La langue a-t-elle son sens anatomique, dans le sillage des yeux et du cœur qui viennent d'être évoqués, ou celui de langage ? J'entrevois, mais je le propose sous toute réserve, qu'il peut s'agir d'une suspension de la parole, d'une paralysie qui frappe la « langue » du poète comme son activité la plus essentielle, tout comme l'activité de la ruche est suspendue pendant la nuit. Les étapes seraient celles du silence, et on sait que Miron a connu de longues périodes de stérilité littéraire, qui pouvaient coïncider avec celles du désarroi amoureux.

Les yeux, le cœur, la langue sont, chacun à sa façon, des synecdoques essentielles du moi, organes pouvant mettre le poète en rapport avec l'extérieur mais dont l'élan est stoppé ou dévié vers les paysages intérieurs (« champs de tourmente »). Le dernier vers conclut magnifiquement l'autoportrait en présentant, de façon synthétique, l'homme entier : « cet homme au galop d'âme et de poitrine ». « Homme » a ici son double sens d'être humain et viril, et il est remarquable que l'échec amoureux n'entraîne nulle remise en question de l'identité fondamentale. L'harmonie, la continuité entre le corps (poitrine) et l'âme ne sont pas touchées, et le symbolisme du cheval reprend et corrige, en quelque sorte, celui du « bœuf de douleurs qui souffle dans mes côtes » : moins tragique, plus épique (fermons les yeux sur un vain jeu de mots avec « hippique » !), la référence au cheval suggère une incorporation parfaite de l'homme et du noble animal, laquelle peut faire penser au centaure d'une part, mais aussi à Pégase puisque le poète est en cause. Par ailleurs, le cheval, symbole chthonien et fort ambivalent, a souvent symbolisé le désir, puissance de vie, mais aussi la mort[6], et c'est cette double valence qu'il détient ici.

Cet homme qui est un cheval, un bœuf, qui est taché de sang comme une bête des bois, qui est familier des mouches à feu, des champs, des ruches, affiche sans hésitation ses origines rurales[7]. Les motifs qui renvoient aux réalités urbaines sont très rares : les murs et, si l'on veut, l'obus (dont la technologie relève du secteur secondaire). La référence première est la nature, animale surtout. Le corps – lèvres, carrure, côtes, yeux, cœur, langue, poitrine, et plus loin : tête, bouche –, du côté du poète, fait pendant au pays physique ; plus exactement, le mal d'amour qui ravage tout le corps s'exprime à travers les images du pays brut, littéralement

6. Cf. le *Dictionnaire des symboles*, de J. Chevalier et A. Gheerbrant, Robert Laffont, Coll. « Bouquins », à l'article « Cheval ».

7. Elles ne compromettent en rien la modernité du poème, qui est fort loin d'une poésie du terroir. Les images de la nature se rattachent à une poétique du fondamental, non du passé paysan et de son pittoresque édifiant.

incorporées au poète, de sorte que la nature partage le même mal, souffre la même insurmontable absence.

## *Et les derniers vers*

Et les derniers vers du poème, tout en maintenant le lien métaphorique entre l'homme et la nature, retrouvent, dans l'évocation de la mort, la tension entre les pôles de l'eau et du feu que comportaient – en les complexifiant – les deux motifs du titre. C'est dans la mort que se conjoignent les contraires : cette mort qui domine le champ sémantique de la strophe avec trois fois, en cinq vers, le mot mourir, plus le mot finir qui le redouble, plus l'épithète mortes et, finalement, le substantif mort.[8] Cette insistante prophétie de la fin personnelle se dit à travers l'évocation d'un paysage lugubre, qui associe un étang pourri (eaux mortes) à quelque végétation ravagée par le feu (têtes flambées), recomposant la sombre alchimie du couple de l'humus et de la braise. Une autre espèce animale, les corbeaux, s'ajoute à celles qui, depuis les mouches à feu, composent le riche bestiaire du poème – la liste des animaux s'entrelaçant à celle des parties du corps dans l'exaltation d'une matérialité typiquement mironienne. Les corbeaux sont, bien entendu, des symboles funestes et, par là, ils métaphorisent les mots du poème, qui ne peut plus dire que la mort. Le vers met « en abyme », pour reprendre l'expression consacrée, à la fois sa propre activité et le champ existentiel qu'il représente.

Une matérialité qui aboutit à la mort, parce que le désir n'a pas trouvé l'idéal objet qu'il poursuit depuis les profondeurs du corps, voilà la leçon de ce poème désespéré. Il affirme, en sourdine, qu'on ne peut réussir le pays, et gagner le pari de l'existence, si on ne trouve pas aussi le chemin de l'autre qui est la femme. La mère, les camarades sont des médiations vers la collectivité, mais

8. Un autre substantif, mots, s'en rapproche au point que l'édition en « Typo » donnait la leçon fautive : « les morts corbeaux de poèmes qui croassent ».

la femme est la médiation majeure puisqu'elle appartient aussi bien à l'espace du moi qu'à celui du pays. Elle manquant, le moi se consume et se décompose, braise et humus : il va « mourir vivant dans notre empois de mort », semblable à la braise qui ne semble jamais si vive qu'au moment où elle va s'éteindre, et à l'arbre empoissé qui se fait terre.

On sait, par ailleurs, que le poète de « La Marche à l'amour » a finalement abordé la terre promise de la passion heureuse, et que l'accession au pays, si accidentée soit-elle, ne cesse de gagner en crédibilité. Le désespoir qui se dit dans « La braise et l'humus » n'est pas l'expression d'une résignation définitive. Il résulte de l'expérience d'un homme engagé totalement dans son combat pour la vie, combat multiple puisqu'il se livre sur le front individuel aussi bien que collectif ; et à travers l'aveu bouleversant de l'échec, c'est l'immense santé de l'affirmation vitale qui retient l'attention. La vigueur de la souffrance nous entraîne loin de la désespérance romantique, languissante et complaisante, qui ne connaît pas de but en cette vie et soupire après d'impossibles ailleurs. La souffrance virile de Gaston Miron passe par l'action doublement destructrice du feu et de l'eau, par les agonies de l'humus et de la braise, pour que renaisse l'arbre qui est, indissociablement, l'axe vital de l'amour et du pays.

# *Un gardien du monde dans les sombres temps*

**Serge Cantin**

*Les poètes de ce temps montent la garde du monde*
Gaston Miron

Dans sa postface à l'édition originale de *L'Homme rapaillé*[1], en 1970, Georges-André Vachon faisait de Gaston Miron le « premier poète québécois[2] ». Le premier sur le plan chronologique.

Ainsi les Alfred Desrochers, Saint-Denys-Garneau, Alain Grandbois, Anne Hébert, etc., ne seraient pas des poètes québécois, et la poésie québécoise ne débuterait que dans les années cinquante, à l'orée de la Révolution tranquille, avec Gaston Miron ! Avant lui, avant nous, le déluge, la grande noirceur poétique, les Îles de la nuit !... Comme si la poésie française était née dans la seconde moitié du XIX[e] siècle avec la révolution symboliste, et que Ronsard et Villon avaient cessé d'être des poètes français après Rimbaud et Mallarmé.

1. Toutes les citations de *L'Homme rapaillé* apparaîtront ici en caractères gras.
2. Georges-André Vachon, « Gaston Miron, ou l'invention de la substance », dans *L'Homme rapaillé*, Montréal, Presses de l'Université de Montréal, 1970, p. 140.

Pourquoi donc refuserait-on le qualificatif de québécois aux poètes prémironiens ? Parce qu'eux-mêmes ne se désignaient pas comme tels mais comme poètes canadiens ou canadiens-français ? Parce que, à leur époque, le vocable de québécois n'était pas encore usité pour dénommer notre nationalité ? Pour une simple question de vocabulaire en somme ?

## *Le nom du pays*

Ces questions nous situent d'emblée au cœur de la poétique mironienne, où les mots, ou leur absence, ne sont jamais socialement indifférents, où le langage, ou son aliénation, est étroitement lié à la dimension politique de l'existence. Comme le remarquait Hannah Arendt : « Dès que le rôle du langage est en jeu, le problème devient politique par définition, puisque c'est le langage qui fait de l'homme un animal politique[3]. »

Loin d'être arbitraire, la substitution progressive de Québec à Canada dans la genèse de *L'Homme rapaillé* procède d'une prise de conscience par le poète des raisons politiques de sa propre aliénation linguistique, laquelle se manifeste jusque dans la difficulté qu'il éprouve à nommer le pays auquel il appartient. Dans une note insérée en marge du poème Compagnon des Amériques, dans l'édition de 1994 de *L'Homme rapaillé*, Miron évoque son « indécision [...] quant à la nomination de ce pays que je tentais de circonscrire et qu'en ces années les vocables de Canada et Canada français recouvraient encore[4] ».

C'est que dans une situation coloniale le langage est toujours, pour le colonisé, plus ou moins piégé ; celui-ci ne peut jamais être certain des mots qu'il utilise, s'ils sont bien les siens (ceux de sa « tribu »), s'ils ne jouent pas au fond contre lui, et tout particulièrement ceux qui prétendent désigner sa place dans le monde. Canada, Canadien : au milieu des années cinquante, des

3. Hannah Arendt, *Condition de l'homme moderne*, Paris, Calmann-Lévy, 1983, p. 10.
4. *L'Homme rapaillé*, Montréal, l'Hexagone, 1994, p. 86.

intellectuels, des poètes surtout, commencent à soupçonner que ces noms-là ne sont, et depuis longtemps déjà, pour les francophones de la *province of Quebec*, qu'un trompe-l'œil, qu'un miroir aux alouettes (...je-te-plumerai). Car le colonisateur se les est appropriés, signifiant et signifié, *from coast to coast*. Car, pour se dire dans les deux langues, ils n'en connotent pas moins le projet d'assimilation des Anciens Canadiens. Au reste, le déclin dramatique des communautés francophones hors-Québec ne démontre-t-il pas assez que le Ô Canada, qu'il soit chanté en français ou en anglais, sonne le glas de la langue et de la culture françaises en Amérique ?

Que l'échec relatif de l'acculturation, de l'anglicisation des Anciens Canadiens ne soit finalement qu'un sursis dont le peuple prolétaire canadien-français paie lourdement le prix, voilà qui finira par apparaître à Gaston Miron comme une évidence indiscutable en même temps que douloureuse :

> Or je vois nos êtres en détresse dans le siècle
> je vois notre infériorité et j'ai mal en chacun de nous
> [...]
> Les poètes de ce temps montent la garde du monde
>
> Car le péril est dans nos poutres, la confusion
> une brunante dans nos profondeurs et nos surfaces
> nos consciences sont éparpillées dans les débris
> de nos miroirs, nos gestes des simulacres de liberté

S'impose donc, de toute nécessité, au nom de la liberté même, une nouvelle nomination du pays, au sens le plus fort du terme, au sens politique de fondation, de commencement, de naissance :

> Homme aux labours des brûlés de l'exil
> selon ton amour aux mains pleines de rudes conquêtes
> selon ton regard arc-en-ciel arc-bouté dans les vents
> en vue de villes et d'une terre qui te soient natales

Du milieu des années cinquante au début des années soixante, entre le *Canada ma terre amère, ma terre amande* (1956) et le *Québec ma terre amère, ma terre amande* (1961)[5], Miron va soumettre le nom du pays à une sorte de travail du deuil, grâce auquel il gagnera en compréhension ce qu'il perdra en extension, moyennant une opération poétique fondamentale sur la langue vernaculaire qui n'implique rien de moins (pour reprendre la brillante formule de Vachon) que « la réduction de tout l'intelligible, de tout le perceptible à la substance, de tout le langage au temps premier du verbe être », à un « "je suis" [...] lequel exclut toute idée de retour à un "je suis quelque chose" [6] ».

Ce « je suis », notons-le bien, n'est pas un « moi ». Rien de moins narcissique, rien de plus éloigné de ce que Malraux appelait avec dérision « le tas de petits secrets », que le « je » mironien, lequel se veut essentiellement un témoin, qui s'offre littéralement comme le témoin vivant, irrécusable, singulier et universel à la fois, de ***la pauvreté anthropos***, de la condition ***inacceptable*** que l'homme fait à ***l'homme de ce temps***, à tous ces « damnés de la terre » (Fanon), à tous ces « déracinés d'aucune terre » (Brault), dans lesquels non seulement Miron se reconnaît-il avec une impitoyable lucidité, mais auxquels il choisit de se lier ***jusqu'à l'état de détritus*** s'il le faut, jusqu'au « rien de la substance », pour emprunter encore une fois à Vachon.

Car l'inacceptable est l'inacceptable. Car l'aliénation est l'aliénation. Car la domination est la domination. Si l'on veut changer les choses, encore faut-il commencer par les appeler par leur nom. Ce que savent fort bien du reste ceux qui ayant tout intérêt à ce qu'elles ne changent pas cultivent les vertus de l'euphémisme, ce trope *politically correct* qui n'a pas sa place dans l'arsenal poético-politique de Miron. Quitte à ***paraître béotien***, ce dernier préfère encore le truisme et la tautologie, ces figures méprisées, ces fautes de logique et de bon goût. Mais est-ce par

5. Cf. note 3.

6. *Op. cit.*, p. 146.

amour de la logique ou pour une raison de bon goût que l'on décide de rester dans le camp des humiliés et des offensés et d'avoir ***honte AVEC tous, en esprit et en vérité, au lieu DE tous [...] honte dans l'homme concret – ses conditions de vie, sa quotidienneté, la trame de ses humiliations – et non pas dans l'homme abstrait, éternel*** ? Puis est-il bien raisonnable, à l'ère de la mondialisation des échanges, alors que l'on est devenu soi-même un poète connu et célébré dans le monde entier, de continuer de défendre haut et fort la cause de l'indépendance du petit peuple québécois ? Ou de n'avoir pas rayé de son vocabulaire un mot tel que « aliénation », ***devenu tabou pour la majeure partie de nos avant-gardes littéraires et de notre intelligentsia***[7] ? Dans *Contre tout espoir*, Nadejda Mandelstam (la femme du grand poète russe Ossip Mandelstam, victime des purges staliniennes des années trente) écrivait ceci : « Le travail du poète [...] a un caractère social et exprime les problèmes de l'homme car le poète est un homme qui vit avec ses semblables et partage leur destin. Il ne parle pas "pour eux", mais avec eux, sans se séparer d'eux, et en cela réside sa vérité [...] N'est-ce pas dans ce contact avec les hommes que le poète puise le sentiment de son bon droit, sans lequel il n'y a pas de poésie ?[8] ».

Que le sentiment de ce bon droit commande au poète de demeurer fidèle au ***mot juste*** par solidarité avec ceux qui n'en ont pas, cela ne devrait scandaliser en définitive que ceux qui s'entendent à user du langage non pour pénétrer les beautés et les horreurs du monde, mais pour masquer les réalités susceptibles de troubler leur confort ou leur indifférence. ***J'aime mieux radoter et être dans la réalité que prétendument ne pas radoter et n'être pas dans la réalité. Je reste avec les laissés-pour-compte, c'est ma solidarité à moi***, persistait et signait Miron, en 1987[9].

7. Voir dans *L'Homme rapaillé* (1994) le dernier texte, paru initialement dans la revue *Possibles*, en 1987, et intitulé « Le mot juste », p. 223.
8. Nadejda Mandelstam, *Contre tout espoir*, Paris, Gallimard, coll. « Témoins », 1972, p. 189.
9. Cf. *L'Homme rapaillé* (1994), p. 224.

## *De la réalité et de la valeur*

Être ou ne pas être avec les hommes dans la réalité – dans cette « réalité rugueuse » que Rimbaud, désertant l'Europe et la poésie, crut pouvoir trouver en Abyssinie –, voilà la question pour Miron. Être dans la réalité : c'est-à-dire ne pas refuser d'y être ; refuser que le langage serve à l'occulter, à m'anesthésier, à m'aveugler sur ce qui, à tout moment, arrive dans le monde où je vis et dont je partage avec les autres l'espace et la responsabilité à l'égard de ceux qui demain y naîtront. Mieux que bon nombre de philosophes politiques, le poète Gaston Miron a compris que l'ipséité – le sentiment qu'a chacun de son identité, d'être soi et pas un autre – repose dans une large mesure sur l'existence d'un monde commun, d'une réalité humaine objective ou intersubjective :

> *Comment être moi-même si j'ai le sentiment d'être étranger à mon objectivité, si celle-ci m'apparaît comme opaque et hostile, et si je n'existe qu'en ma subjectivité ? Il appartient au poème de prendre conscience de cette aliénation, de reconnaître l'homme carencé de cette situation [...] L'affirmation de soi, dans la lutte du poème, est la réponse à la situation qui dissocie, qui sépare le dehors et le dedans. Le poème refait l'homme.*

Pour Miron, le poème refait en l'homme son lien avec les autres hommes, avec l'humanité en lui. Désobstruant le passage entre le dedans et le dehors, brisant « la mer gelée en nous » (Kafka) – cette mer de clichés, de stéréotypes, de métaphores usées qui nous font voir le monde avec le regard las du myope –, le poème redonne vie au langage, il le rétablit dans la jeunesse de la parole ; il le rend à nouveau capable, par rapport au monde, d'étonnement, d'indignation, de colère, de révolte ; il forge les mots dont nous avons, dont nous aurons de plus en plus besoin pour « bien » vivre au sens aristotélicien, pour vivre humainement ensemble.

Aussi bien le poème est-il déjà pour Miron un acte politique[10]. Et inversement : l'action politique, telle qu'il la concevait et la pratiquait, dans son étroite affinité avec la parole vivante, tenait de l'acte poétique. Et qu'il ait pu se définir lui-même plus comme « un agitateur » que comme un poète[11], cela montre surtout, à mon avis, à quel point la poésie était pour lui indissociable de la liberté et du combat qu'elle mène, ou du moins qu'elle devrait mener, pour restaurer l'authenticité du langage et la dignité de l'homme, pour refaire ***l'unité du dedans et du dehors*** dont le ***non-poème*** constitue la négation. Le non-poème, c'est l'aliénation par rapport au monde, l'irréalité à laquelle le manque de mots et de pensée me condamne ; ***c'est la confusion qu'a engendrée dans mon esprit la dualité linguistique, dont je suis victime à l'égal de la majorité en raison de la situation de domination d'une langue par une autre, résultat et caractéristique d'une domination plus globale*** ; c'est la chose, la patente, l'affaire ; c'est l'atrophie de ma fonction symbolique ; c'est tout CECI :

> Je sais qu'en CECI ma poésie est occultée
> en moi et dans les miens
> Je souffre dans ma fonction, poésie
> Je souffre dans mon matériau, poésie
> CECI est un processus de dé-création
> CECI est un processus de dé-réalisation

Où l'on voit bien que si Miron parle si souvent au « je », ce n'est pas par souci de se singulariser, pour mettre en avant son petit « moi » poétique et se donner l'assurance illusoire d'un destin unique ; mais que c'est tout au contraire par solidarité avec les

10. D'où l'oralité de sa poésie ; en quoi Miron fait retour à la forme originelle de la poésie, qui, avant la poésie moderne, était parole dite et non écrite, et, par là, plus proche du public. *L'Homme rapaillé*, avec sa dimension épique et ses cycles, est une chanson de geste moderne faite pour être récitée à voix haute, jouée et chantée. On ne saurait donc s'étonner que Miron ait fait de La marche à l'amour un spectacle populaire ; ce qu'ont pu déplorer, il est vrai, certains poètes-écrivains pour qui il n'est de poésie qu'hermétique et ésotérique.

11. Cf. Vachon, *op. cit.*, p. 141, note 2.

autres « je », avec ses égaux-distincts qui n'ont pas la parole, qui sont privés ou que l'on a privés du bien humain le plus précieux, de la faculté politique par excellence, de leur liberté même.«

Le pays ne peut naître, sans moi, sans que d'abord je naisse », soulignait pertinemment Vachon dans sa postface (p. 147). Dès lors, en effet, qu'il n'est plus garanti par la religion et par la tradition, qu'il n'est plus créé par en-haut, c'est à chacun qu'il revient de faire ici-bas, publiquement, la preuve du pays. Le pays à naître n'a d'autre visage ni d'autre justification à fournir au monde que ceux que je suis prêt à lui donner par mes paroles et par mes actions, par ma propre naissance politique. Aussi :

> Dans la pratique de ma vie quotidienne
> je me fais didactique à tous les coins de rue
> je me fais politique dans ma revendication
> totalisante
> dans la pratique de mon art

Le pays ne peut naître sans que je m'engage à le faire naître, et personne ne peut s'engager à ma place. ***À ce pays qui n'en finit plus de ne pas naître***, personne ne peut dire à ma place : ... ***je me ferai passion de ta face ... je me ferai porteur de ton espérance*** ... Car si chacun attend pour dire ça que l'autre le dise, pour s'engager que l'autre s'engage, alors jamais la ***Terre de Québec*** ne sera une terre natale pour nous ou pour ceux qui viendront après nous.

Le « je » mironien se veut donc un pro-nom à la fois éthique et politique, au sens où il se soumet lui-même, volontairement, à l'impératif catégorique du nom du pays à naître, trouvant dans cette soumission et dans l'engagement qu'elle implique son propre avenir comme sujet, son « intérêt » le plus élevé, celui pour la liberté de tous et de chacun. Le « je » mironien n'est rien par lui-même, il renvoie métonymiquement à un « nous », lequel cependant, parce qu'il n'est pas encore constitué, parce qu'il n'est encore que virtuel ( : puissance qui hésite à s'actualiser par peur atavique en chacun de nous de l'inconnu de la parole et de

l'action, de l'affirmation politique de soi, que ne manquent pas d'exploiter les transfuges et les assimilés qui ont ***adopté l'image que l'altérité leur renvoie d'eux-mêmes***), en appelle à la première personne du singulier pour le nommer, l'assumer, l'annoncer, le prédire.

Aussi lorsque Miron écrit, ou dit, « je », il pense toujours à « nous » ; il s'adresse à ce « nous » qui gît en chacun de nous et dans lequel il met toute son espérance. Le plus fameux peut-être des poèmes de Miron, L'Octobre, illustre bien cette fonction métonymique et prédictive (sinon prophétique, oraculaire) que remplit le « je » par rapport au « nous » futur mais déjà virtuellement présent en nous comme valeur :

> Je suis né ton fils par en haut là-bas
> [...]
> J'ai mal et peine ô morsure de naissance
> [...]
> je vais rejoindre les brûlants compagnons
> [...]
> nous te ferons, Terre de Québec
> lit des résurrections
> et des mille fulgurances de nos métamorphoses
> de nos levains où lève le futur
> [...]

Entre le « je » et le « nous », la valeur assure la médiation. Par delà son identité fuyante, dérisoire, c'est dans l'absolu de la valeur – celle de l'Homme – que le « je » mironien trouve la raison (éthique) de lutter contre le fait de son ***irréalité dans ce monde*** comme de ne pas trop désespérer de soi, de ***l'individu Miron qui n'a pas eu de chance dans la baraque de vie.*** « Par rapport à la valeur comme par rapport à la vérité, je suis n'importe qui. Héroïque, je suis aussi bien inessentiel, pour ne pas dire quelconque. Je ne fais que ce que tout un chacun devrait faire, je perds ma singularité, je me réduis au sujet universel[12]. »

12. François George, « Jean Cavaillès et sa sœur Gabrielle », revue *Esprit*, mai 1997, p. 135.

## *Le courage du poète*

Pas facile toutefois de se résigner à être n'importe qui. Pas facile pour un homme, spécialement pour un individu-sujet moderne, de renoncer à sa singularité, de se réduire au sujet universel, à la « substance ». Peut-être même, à la limite, impossible ; on ne peut qu'y tendre, sur une ligne asymptotique. À moins d'être (et encore) un saint. Mais le saint se cache, il ne cherche pas à paraître saint, il garde humblement le silence sur son renoncement (cachez cet humble saint dont l'humilité ne saurait supporter ma vue...), tandis qu'il est de la nature (mondaine) du héros de se montrer, sans ostentation certes, mais de se montrer, de manifester, par son action héroïque, son héroïsme, et d'en donner l'exemple ; ce qui n'empêche pas qu'il puisse demeurer humble dans sa manifestation (Différence entre la religion, qui en appelle à un principe transcendant, extra-mondain, et la politique, où, comme dit Arendt, c'est la réalité du monde qui est en jeu).

Miron – qui n'aimait rien tant, semble-t-il, qu'apparaître en public – ne fut certes pas un saint ; mais peut-être fut-il un héros. Du héros, il eut manifestement la qualité par excellence, c'est-à-dire le courage. « Courage est un grand mot », disait Hannah Arendt, qui considérait le courage comme « une des vertus politiques principales », à condition de ne pas confondre celui-ci avec « l'audace de l'aventurier qui risque joyeusement sa vie pour être aussi profondément et intensément vivant que l'on peut l'être en face du danger et de la mort », mais d'y voir plutôt ce qui « est exigé de nous par la nature même du domaine public », ce qui « libère les hommes de leur souci permanent concernant la vie, au bénéfice de la liberté du monde[13] ».

On n'insistera jamais assez sur le courage qu'il a fallu à Miron pour effectuer ce passage de la vie à « la liberté du monde », pour vaincre c***es forces de naufrage*** qui emportèrent Nelligan, et tant d'autres poètes canadiens, dans « l'abîme du rêve ».

13. Hannah Arendt, *La Crise de la culture*, Paris, Gallimard, coll « Idées », 1972, p. 202-203.

Si tu savais comme je lutte de tout mon souffle
contre la malédiction de bâtiments qui craquent
telles ces forces de naufrage qui me hantent
tel ce goût de l'être à se défaire que je crache

Cette « malédiction de bâtiments qui craquent » tel un Vaisseau d'or... ; « ce goût de l'être à se défaire » dont ne put se défaire un Saint-Denys Garneau... Pour « inventer la substance », l'antidote capable de résister à ces forces d'attraction du ***dedans***, comme aussi pour s'arracher aux conditions prosaïques et apolitiques auxquelles le destinait sa naissance, pour se sortir de la petite vie (mais sans pour autant la renier – ***petite vie, ma vie*** –, en l'assumant plutôt pour mieux la dépasser – ***je me fais dialectique*** –) et accéder à une « seconde vie », à une vie proprement politique – il fallut en effet pour cela que Miron fît preuve d'un singulier courage, dont presque chaque page de *L'Homme rapaillé* porte l'empreinte douloureuse (Pilon a raison contre Trudeau quand il affirme qu'à talent égal, on a des chances d'être un moins bon poète dans une situation de dépendance coloniale. J'en témoigne pour l'avoir ressentie existentiellement et concrètement, j'ai trop souffert dans ma tête).

## *De Sainte-Agathe à Montréal*

Sa découverte de la dimension politique de l'existence, Miron l'a racontée dans « Un long chemin[14] », texte d'une dizaine de pages qu'il rédigea en 1965 et que l'on peut considérer un peu comme son Discours de la méthode – à condition d'entendre par méthode non pas un chemin déterminé à l'avance et dont il suffirait de suivre les balises, mais plutôt, comme le dit si bien François George, « le chemin qui se fraye, non sans ironie à l'égard du voyageur qui s'y aventure et ne peut en prévoir le tracé[15] ».

14. Voir *L'Homme rapaillé* (1994), p. 179-189.
15. *Op. cit.*, p. 142.

Le poème éponyme de *L'Homme rapaillé*, qui évoque le ***voyage abracadabrant*** de Miron vers sa seconde naissance, témoigne bien de cette ironie du chemin, ou de la méthode :

> J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant
> il y a longtemps que je ne m'étais pas revu
> me voici en moi comme un homme dans une maison
> qui s'est faite en son absence
> je te salue, silence
>
> je ne suis plus revenu pour revenir
> je suis arrivé à ce qui commence

Or ce voyage vers ce qui commence et dont le temps forme la trame abracadabrante, commence lui-même, est inauguré par un voyage dans l'espace, par un déplacement géographique déterminé et déterminant, celui que l'apprenti-poète Miron effectue, à la fin des années quarante, lorsqu'il quitte Sainte-Agathe pour Montréal, laissant derrière lui la familiarité protectrice ***des vieilles montagnes rapées du Nord et l'étroitesse d'une vie confinée à l'entourage immédiat de la famille, de l'école, de l'église [...] ces lieux de repli culturel, du dedans***, pour se lancer dans l'aventure de la grande Cité, de la *polis*. Gaston Miron est le premier poète québécois, parce qu'il est, comme dit Vachon, le « premier qui ait tracé au nord, en suivant le parallèle de Saint-Agricole, à l'ouest, le long de l'Outaouais, des frontières. Le premier, aussi, ajoute-t-il, qui fasse du Québec tout entier un arrière-pays ; qui le recrée à partir d'un point de vue montréalais[16] ». Le premier, autrement dit, qui – récusant à la fois ***le régionalisme et l'universalisme abstrait, ces deux pôles de désincarnation, ces deux malédictions qui ont pesé constamment sur notre littérature*** –, ait eu le courage de se mesurer à la réalité de la grande ville bilingue, en vue de racheter la langue de nos pères sur les lieux mêmes où elle fut, aux deux sens du mot, défaite,

16. *Op. cit.*, p. 140.

corrompue et déclassée par celle du conquérant[17] – cette corruption de notre langue n'étant pas étrangère à la déperdition de notre faculté politique, à la ***dépolitisation maintenue de ma permanence***.

À Montréal, Miron s'est peu à peu ouvert les yeux pour ne plus les refermer. Placé devant CECI, que tout le monde peut voir, mais qui n'est pourtant pas visible pour tous parce que recouvert par le voile des discours mystifiants des puissants, Miron, lui, refuse de s'en laisser conter ; il refuse de noyer la réalité sous les mots-écrans, ou de chercher des causes anonymes, « objectives », à CECI, d'expliquer CECI par cela en échange d'un salaire confortable. Voyant la réalité ; voyant ***ma langue pareille à nos désarrois et nos détresses*** ; voyant ***la pauvreté luisant comme des fers à nos chevilles*** ; voyant l'humiliation ethnique ; voyant l'aliénation délirante..., Miron dit à qui veut ou non l'entendre : ***batêche*** je vois ce que je vois, et ce que je vois s'appelle : le ***damned canuck*** ; ***l'homme du cheap way ; l'homme du langage pavlovien les réflexes conditionnés bien huilés ; l'homme agonique...***

Ecce homo. ***Voici l'homme de ce temps qui porte le visage de la flagellation.*** Voici l'homme « dans les sombres temps », disait un autre poète, Bertolt Brecht.

Si « sombres temps » il y a, c'est sans doute, dans une large mesure du moins, parce que des hommes, quelque part, trouvent quelque intérêt à les obscurcir. Mais l'obscurité ne sera jamais totale aussi longtemps que d'autres hommes choisiront, par amour du monde, de vouer leur vie à l'éclairer. Dans la préface de son livre, *Men in Dark Times*, Hannah Arendt écrivait : « Que nous ayons, même dans les plus sombres des temps, le droit d'attendre quelque illumination et qu'une telle illumination puisse fort bien venir moins des théories et des concepts que de la

17. Et où elle risque, si nous n'y prenons garde, après avoir connu une éphémère restauration, d'être une seconde fois, et définitivement, défaite et réduite peu à peu à une langue « d'arrière-pays », au folklore.

lumière incertaine, vacillante et souvent faible que des hommes et des femmes, dans leur vie et leur œuvre, font briller dans presque n'importe quelles circonstances et répandent sur l'espace de temps qui leur est donné sur terre, telle est l'ultime conviction qui constitue le fond sur lequel les silhouettes qui suivent furent dessinées[18]. »

Eût-elle pu connaître la vie et l'œuvre de Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, je ne doute pas que Arendt l'eût fait figurer dans sa galerie de portraits d'hommes et de femmes à qui elle se sentait infiniment redevable comme à autant de modèles d'humanité qui lui avaient permis de faire face au désespoir de nos sombres temps.

18. Hannah Arendt, *Vies politiques* (trad. française de *Men in Dark Times*), Paris, Gallimard, coll. « TEL », 1986, p. 10.

# *La générosité du poème*

**Paul Chamberland**

*et mon poème a pris le mors obscur de nos combats*

Miron, l'homme Miron, ne séparait pas ses allégeances. Le palabreur et le poète faisaient entendre la même voix, la même volonté, les raisons d'un même combat.

« Nous te ferons, Terre de Québec », n'est-ce pas limpide ? Faire de Miron un chantre du pays et le hérault de l'indépendance relèverait de l'évidence.

Voici un autre son de cloche :

« Aujourd'hui je fais UN boulot, par suppléance, mais demain je ferai MON boulot, qui est d'écrire des poèmes[1] » En entendant ces mots il n'est plus possible de confondre l'enjeu politique et l'enjeu poétique, c'est-à-dire faire du second un moyen au service du premier.

1. Dans leur quasi-totalité les citations sont tirées de Notes sur le non-poème et le poème. On en trouvera le texte aux pages 109-118 de l'édition de luxe parue aux Éditions de l'Hexagone en 1994. Je m'en tiendrai à ce renvoi général de manière à ne pas alourdir le texte.

C'est qu'il y a une politique du poème, et Miron le savait. Elle tient sa nécessité de ce dont la poésie fait l'expérience, et le poète (s') en explique les raisons comme il peut. Ce boulot, fait « par suppléance », on le sait, est encore, est éminemment celui de *L'Homme rapaillé*. Les poèmes que je n'écris pas, ceux que je pourrait dire miens, voilà exactement « ce pourquoi comment » j'écris ceux d'à présent, les seuls possibles. On lit quelques lignes plus bas : « Je ne trahis pas la poésie, je montre son empêchement, son encerclement. »

À la source du poème, Miron découvre l'« empêchement » de la poésie, la « dépoétisation » : dans ces conditions, ne pas « trahir » la poésie revient à arracher et à former le poème depuis ce qui l'entrave et le ruine. On connaît l'énoncé, martelé comme un slogan (« je me fais slogan »), qui rythme des Notes et le conclut :

> Le poème ne peut se faire que contre le non-poème
> Le poème ne peut se faire qu'en dehors du non-poème

Avant de faire état de la découverte, du choc de cette découverte pour l'homme Miron, il convient de prendre la mesure d'une telle formule : elle scelle en un théorème rigoureux la poétique de Miron, sa politique du poème. La « situation » que désigne « CECI, le non-poème », Miron en scrutera la malignité pour en proposer des figures dont les traits et la teneur incitent à une dénudation de l'être telle qu'elle fasse radicalement échec à toutes les guises du mensonge. Or ce dire n'est pas n'importe lequel, il est celui que font entendre des poèmes : la véridiction poétique « ne peut se faire » qu'à la condition de trouver appui et caution dans un sujet qui a consenti à la mise à l'épreuve sans réserve de son être. Du moment que le tient l'irrépressible impulsion du poème, ce sujet-là est confronté à la nécessité d'une telle épreuve, car d'elle dépend le succès ou l'échec du poème. Il est assigné en un combat singulier – pour chaque poète la figure de l'épreuve est singulière – où liberté et destin ne se dissocient plus. Je dois répondre de mon être pour libérer la force qui forme le poème et le fait entendre.

Que CECI soit le non-poème, il faut voir là rien moins qu'une tautologie. Si, dès l'ouverture des Notes, CECI est défini comme « mon état d'infériorité collectif », c'est qu'un tel état, cet état-là singulièrement, ruine et nie l'accomplissement poétique de l'existence. Pareil but n'est nullement compté au nombre des objectifs politiques d'ordinaire désignés comme tels. S'agirait-il de l'indépendance d'un peuple et de l'émergence d'un pays, il ne va nullement de soi que l'action, le combat politique trouve ses raisons et la force de ses motivations en cet enjeu qu'est l'existence poétique. À observer les quatre décennies de la lutte indépendantiste, on ne peut que constater l'écart notable entre cette lutte et la politique du poème. Certes le politique, en tant que désigné depuis l'espace public des discussions, des décisions et des rapports de forces qui mobilisent les citoyens et leurs élus, possède sa validité et sa légitimité propres. Mais alors que l'évidence d'une telle représentation s'impose avec tant d'ascendant qu'on est irrésistiblement porté à tenir pour acquis que les poèmes de Miron en procèdent.

D'où le malentendu, d'où qu'on n'entende plus à la fin que ce que dit le poème. Puisqu'on ne lui attribue son sens et son intelligibilité que d'après la doxa politique qu'il serait censé servir et illustrer. Un véritable contre-sens. L'enjeu est ici de taille car il y va de ce que seule la politique du poème est propre à révéler de la « politique » d'un peuple, d'une société, d'une histoire et d'un pays.

La politique du poème est celle d'un sujet (en combat) singulier et appelle un interlocuteur qui éprouve, lui aussi à même son être singulier, la véridiction du poème.

CECI, donc, « mon état d'infériorité collectif », il faut entendre ces mots en résonance avec ceux qui suivent immédiatement : « CECI qui m'agresse dans mon être ma qualité d'homme espèce et spécifique. » Ailleurs, dans les Notes :

> Je souffre dans la fonction, poésie
> Je souffre dans mon matériau, poésie.

Et :

*En* CECI *le poème se dégrade. En* CECI *le poème prend tous les masques d'une absence, la nôtre-mienne. Mais contestant* CECI, *absolument, le poème est genèse de présence, la nôtre-mienne.*

Dans ce bref énoncé le poème agit et connaît sa stratégie parce qu'il connaît et mesure son adversaire.

Je ne prendrai pas par le détail le sévère et complexe diagnostic que Miron fait de l'homme « carencé », « dépoétisé », « décentré », « déphasé » et « aliéné » – de l'homme agonique. Il convient surtout de souligner la découverte, brutale, confondante, que fait un sujet appelé par le poème : trouver à la source de cette « déréalisation » qui le frappe tous ces autres qui souffrent en lui en tant qu'ils sont menacés dans leur humanité même de par leur appartenance à un peuple. L'homme Miron découvre au plus intime, au noyau de son mal-être, ce nous « en danger ». « Je dis que je suis atteint dans mon âme, mon être » coïncide rigoureusement à « et j'ai mal en chacun de nous ». La véridiction poétique s'éprouve ici de ce que les poèmes sont tenus en une seule énonciation cohérente où la vérité de l'individu, du sujet singulier, n'est plus dissociable de celle d'une humanité spécifique. Et néanmoins – telle est la politique du poème – pareille vérité n'est énonçable et soutenable que si elle est entendue et assumée par chacun de nous, par qui est capable d'affronter dans sa singularité radicale un combat où le tout de son être est mis à l'épreuve.

Dire CECI qu'il est le non-poème, c'est dire que sa nature est telle qu'elle empêche et ruine l'accomplissement poétique d'un peuple en chacun des siens. La ressource ainsi atteinte, c'est la langue. Un peuple s'accomplit poétiquement quand il trouve dans les autres peuples de la Terre des interlocuteurs qu'il peut saluer dans une mutuelle reconnaissance. Et il ne peut le faire sans jouir d'un langage libre. La parole « humiliée » se renfrogne

et s'aigrit en une honte que chacun rumine, ne sachant à qui ou à quoi s'en prendre, et rongeant son frein. La déstructuration linguistique (« Le non-poème, qui a détruit en moi jusqu'à la racine de l'instinct même du mot français »), à laquelle est acculé un peuple du fait de sa situation historique, est une violence faite à l'être de ce peuple :

> *Je dis que la disparition d'un peuple est un crime contre l'humanité, car c'est priver celle-ci d'une manifestation différenciée d'elle-même.*

C'est en poète que Miron se tient debout sur la place publique, avec les siens, car c'est de la compassion, d'où seul le poème s'arme contre le non-poème, qu'il tire sa légitimité : « la poésie n'a pas à rougir de moi ». « Je parle de ce qui me regarde, le langage, ma fonction sociale comme poète, à partir d'un code commun à un peuple. »

L'« œuvre du poème » est de rappeler que le combat d'un peuple pour sa liberté perdrait l'intelligence de ses raisons s'il cessait de vouloir son accomplissement poétique, qui commence avec la délivrance de la langue en chacun.

> *L'œuvre du poème, dans ce moment de ré-appropriation consciente, est de s'affirmer solidaire dans l'identité. L'affirmation de soi, dans la lutte du poème, est la réponse à la situation qui dissocie, qui sépare le dehors et le dedans. Le poème refait l'homme.*

# *Gaston, le haut parleur*

**Raôul Duguay**

*Justement, quant à moi, l'œuvre du poème*
*dans le dire est de gagner sur l'indicible.*

L'Homme rapaillé, *l'Hexagone, 1994, p. 40.*

On ne commence à bien dire qu'en apprenant à lire l'indicible dans les mots et dans la voix des autres. On ne commence à bien voir qu'avec les yeux de ceux qui ont réveillé le rêve des temps à venir. Et quand commence le long voyage sur les eaux troubles de la poésie, en quête d'un autre monde, d'une terre vierge où semer l'espérance d'une vie souveraine, l'écho de la voix des ancêtres est un précieux sémaphore. Il en est dont le parcours laisse des traces lumineuses, magnétisantes par leur pure magnificence, par l'unicité de leur couleur et par le subtil éclairage qu'elles jettent sur les choses et l'humanité.

Tel un phare dans la ronde nuit d'une poésie partie à la découverte de son Amérique, le regard de Gaston avait balayé l'horizon du langage qu'il fallait explorer pour identifier le lieu de l'action et y faire converger toutes les forces du verbe. Il fut le premier à ouvrir mon esprit à la poésie francophone et à me donner le sens

du respect de ceux qui avaient ouvert la voie. Cerbère de la poésie mondiale et québécoise, bibliothèque ambulante et archive vivante de la littérature, Gaston fut le premier à me donner le goût de lire et d'étudier la poésie (après mon professeur de Belles Lettres). Sa manière de m'enseigner la poésie était très originale et surtout très pratique, très efficace. En 1962, alors étudiant à la Faculté de Philosophie de l'Université de Montréal, j'avais lu dans la revue *Liberté*, son poème La marche à l'amour. Frappé par la flamboyante ferveur de son verbe, j'allai lui rendre visite dans son appartement exigu dont tous les murs étaient faits de livres. Au lieu d'analyser et de commenter mes poèmes, Gaston, le haut parleur, de sa voix généreuse et convaincante, me lisait d'un seul souffle une variété de poèmes choisis. Quand il trouvait des vers vraiment révélateurs du style du poète qu'il hautparlait, il me les répétait deux ou trois fois. Puis l'éclat de son rire me faisait frémir d'étonnement. J'étais parfois gêné, intimidé par son éloquence tonitruante de même que par son savoir encyclopédique. Mais son approche pédagogique, fondée sur la puissance émotionnelle de l'oralité, la musicalité et la rythmique des mots, m'impressionnait beaucoup et accélérait mon apprentissage. Personne ne donnait au poème une aussi belle cadence, une telle force qui lui rendaient son sens dramatique. L'intensité de ses déclamations me faisait vibrer et me donnait le goût de dire et de chanter à mon tour. Et dès 1964, je lisais, criais et jazzais mes premiers poèmes au Centre social de l'Université de Montréal. Gaston y récitait La marche à l'amour. L'importance que j'accordai à l'oralité dans ma poésie fut telle que je rédigeai ma thèse à partir du principe (en phénoménologie) que « le sens est tout entier dans le son » (Mikel Dufrenne).

Souventes fois, j'ai revu Gaston lors de nos réunions à Parti pris où Paul Chamberland m'avait proposé d'écrire une chronique littéraire à la librairie Déom où Gaston travaillait, à Poèmes et Chansons qu'il avait organisé en compagnie de Claude Haeffely en 1968 à la Bibliothèque nationale, à la mémorable

Nuit de la poésie au Gesù de même qu'à la tournée en France des Sept paroles du Québec. Et chaque fois qu'on se voyait, Gaston faisait toujours sonner sa petite poignée de change, avançait une question en même temps que sa mâchoire inférieure, faisait claquer le bout très long de sa ceinture comme un sexe triomphant et se mettait immédiatement à l'érection d'une idée sur la libération d'un peuple aliéné. Dès lors, il fallait l'écouter. Si on voulait qu'il nous écoute, il fallait l'impressionner, être comme lui, un haut parleur. Sinon, il occupait tout le territoire de la parole : il mettait littéralement la conscience nationale au monde et fustigeait toute forme de paresse intellectuelle. C'est grâce à lui (et à Chamberland) si ma conscience politique s'est éveillée et si ma poésie est devenue de plus en plus dénonciatrice de toutes les formes que pouvait prendre l'impérialisme aliénant. Car la plus grande vertu de Gaston fut de me rendre responsable de ma parole, responsable de la libération nationale. Et quant à moi, si on doit couler sa mémoire dans une statue, ce sera d'abord et avant tout parce qu'il aura été ici, comme ailleurs, le plus fougueux et le plus intelligent des ambassadeurs du fait français, le plus vibrant haut-parleur de la poésie francophone. Dans sa bouche les plus beaux vers de la langue française venaient au monde pour de bon. Ses textes touchaient l'intelligence et l'esprit, mais sa voix faisait pénétrer le poème jusqu'au cœur.

*« Il y a un choix fondamental : être au monde, selon une culture, c'est-à-dire, une ontologie. »*

Sidéré après ma lecture de Notes sur le non-poème et le poème, je percevais clairement la dimension métaphysique de la poésie de Gaston (je ne l'ai jamais appelé Monsieur Miron ; sa chaleur humaine et sa spontanéité naturelle faisaient en sorte qu'un lien intime, direct, fraternel était possible avec lui). Car pour lui, la théorie devait incessamment se manifester dans la pratique. C'est pourquoi, Gaston était essentiellement un homme d'action. Sa parole était l'acte suprême. Mais le

fondement de sa parole a un fondement ontologique. L'être Gaston prend sa véritable définition à partir de l'être Kébêk. Dès lors, la place du poète dans la société consiste à dire qui il n'est pas avant de dire qui il est. C'est pourquoi la dérision, la contradiction, la blessure : le non-être précède l'être comme fait culturel et historique. Désormais le combat sera politique avant que d'être esthétique et le salut de l'être national devra précéder celui de l'individu. Martyre ou héroïsme ? Abnégation ou pur amour ?

Trouver un substrat shakespearien à la poésie de Gaston peut paraître insidieux, voire odieux. Mais en fait, si le colonialisme fonde sa raison d'être politique sur l'économique, ici, le politique n'a de sens que s'il affirme l'être national, que s'il confirme l'identité culturelle comme point d'Archimède de toute expansion économique. Là, l'avoir précède et aliène l'être, ici, l'être précède l'avoir. Le point d'appui de l'identité d'une nation, c'est sa culture originelle et originale. C'est la culture (et la langue qui l'exprime) qui soulève et maintient l'identité et l'énergie d'un peuple. La dimension ontologique de la poésie de Gaston se manifeste entre l'homme et son œuvre. Ici, homme et œuvre se confondent. Cette ambivalence entre l'être et le non-être, entre le devoir d'écrire et la logique de ne pas écrire, entre le poème et le non-poème, voilà la grande blessure de Gaston. Et il l'a salée jusqu'à sa mort. L'existence du poème n'est justifiée que si l'homme et le pays ne font qu'un dans la manifestation de leur liberté, dans la proclamation d'une même identité.

Comme les deux thèmes majeurs de la poésie de Gaston sont l'amour et le pays, que l'amour contient la Nature et que le pays contient la Culture (la langue), les deux ne peuvent avoir de sens que s'ils appellent et vivent leur souveraineté. Souveraineté de l'amour pour accéder à l'être individuel, souveraineté du pays pour accéder à l'être collectif. Le véritable sens du mot « souveraineté », je l'ai appris de Gaston. Et c'est sans doute cette prise de conscience de l'urgence dans laquelle nous sommes de devenir souverains qui est le plus bel héritage que Gaston ait laissé au

Kébêk. Quant à moi, cela m'a fait naître et continue de donner un sens humain à mon voyage poétique.

« Ce peuple n'en finit plus de ne pas naître,
Ça ne pourra pas toujours ne pas arriver. »

Ce vers dont le reflet est le non-être, ce vers dont le négatif fonde le positif, ce vers fait écho dans ma mémoire. Lors de l'une de nos premières rencontres, Gaston m'avait lu ce vers incroyable d'un barde français.

« Je ne suis pas celui qui ne chante pas. »

La dernière phrase que Gaston m'a dite, fin août 1996, chez Victor-Lévy Beaulieu, aux Trois-Pistoles, c'est : « Raôul, tu étais notre espoir ! » Oui, mais moi, je suis celui qui chante. L'avenir avance. Et je chante déjà le pays souverain. Car le rêve devance toujours la réalité. Gaston en est toujours le très haut parleur.

« J'ai su qu'une espérance soulevait ce monde jusqu'ici ».

# *Que disait-il de la littérature des femmes ?*

**France Théoret**

Gaston Miron a écrit : J'essayais de rejoindre le concret, le quotidien, un langage repossédé et en même temps universel. Je reliais la notion d'universel à celle de l'identité[1]. Savait-il que des écrivaines contemporaines partageaient semblable visée ?

Gaston Miron n'a pas écrit sur la littérature des femmes. je tente de reconstituer ses propos pour en conserver les traces et pour témoigner de son sens de l'altérité. Avant tout, j'étais face à lui une écrivaine qui faisait cause commune avec la littérature des femmes.

Il saluait quelqu'un indirectement, en oblique, parlait d'une généralité qui intéressait l'autre. Si je l'ai rencontré souvent, mais constamment en groupe restreint, lorsqu'il formulait des phrases lapidaires sur les femmes dans la littérature, je reconnaissais sa façon de m'adresser la parole.

Gaston Miron disait que les femmes qui ont écrit sont importantes dans la littérature québécoise. Il lui arrivait de mentionner qu'elles sont fortes, au sens où elles ont écrit des œuvres remarquables. Il en nommait quelques-unes : Laure Conan, Gabrielle Roy, Rina Lasnier, Anne Hébert.

1. *L'Homme rapaillé*, Montréal, Éditions de l'Hexagone, 1994.

Le qualificatif forte avait une résonance ancienne à mon oreille. L'expression femme forte, je la connais depuis toujours. Il y a longtemps l'expression a été indissociable de la santé et de la capacité de travail. Gaston Miron aimait résumer l'ensemble des qualités des romancières et des poètes sous un seul vocable, ce mot familier, extensif, cette fois, à la valeur littéraire.

Il reprenait son énoncé quant aux femmes dans la littérature québécoise et les qualifiait d'auteures exceptionnelles. Il ajoutait encore la louange superlative, elles étaient les meilleures. Que faites-vous de vos devancières, demandait-il ? Il poursuivait à ce moment-là : pourquoi s'interroger sur une littérature de femmes ?

Gaston Miron variait son énoncé avec humour, causticité, souvent légèreté. À l'occasion, il préconisait la féminisation de la langue. Mais il continuait alors avec ironie. Un exemple grammatical servait à démontrer l'impossibilité, l'absurdité peut-être, de la proposition. Ainsi, je lui donne le livre devenait je donne à elle le livre. Si les femmes voulaient féminiser la langue le pronom personnel lui remplaçant un substantif féminin était à proscrire. Il postulait une logique jusqu'au-boutiste.

Il lui est arrivé de rechercher dans l'histoire de la langue des noms féminins désuets afin d'en promouvoir un nouvel usage, tel : autoresse.

Gaston Miron avançait-il masqué pour mieux désamorcer l'aspect politique du féminisme ? C'est probable. Chacun sait qu'il aimait les textes finis et définis, je ne lui ferai pas de procès d'intention.

Je résumerai ainsi, il s'exprimait par des constats simples dont la formulation devenait certaines fois extravagante. Ne disait-il pas que nos meilleurs écrivains sont des femmes : Laure Conan, Gabrielle Roy, Rina Lasnier, Anne Hébert. Son ambivalence, il la manifestait en radicalisant jusqu'à l'absurde les questions de langue. Il proposait aussi la restauration de l'usage de mots anciens pour demeurer conforme à la norme et à l'esprit de la langue

française. En cela, il traduisait les conséquences de sa recherche du mot juste.

Était-ce la raillerie, la provocation ou l'admiration qui le fit s'exclamer un jour : l'exception littéraire québécoise se définit par la contribution d'œuvres magistrales écrites par des femmes ! Cette affirmation globalisante, il ne l'a pas écrite. Il m'est donc impossible d'interpréter sa phrase sans un contexte.

Pourtant la discussion a eu lieu. Nous étions quelques-uns attablés dans un restaurant. Les femmes écrivent-elles différemment des hommes ? La question a été posée. Ce fut le dernier et le plus long échange. Il étaya les mêmes propos sous forme d'arguments, relança la discussion. Il parlait en son nom sans autre prétention.

Dans l'avant-propos de l'anthologie *Écrivains contemporains du Québec* cosigné avec Lise Gauvin, ils affirment : Les femmes qui écrivent ont su trouver le difficile rapport entre l'autobiographie et la fiction, le singulier et le collectif[2].

Le poète savait être ironique, en d'autres lieux, cela s'appelle avoir une conversation spirituelle. Son sentiment d'admiration, à la fois caché et montré verbalement, j'en trouve la trace, assertive et bien nommée, dans son poème énigmatique intitulé, Félicité :

*Félicité Angers*[3] *que j'appelle, Félicité où es-tu*
*toi de même tu n'as pas de maison ni de chaise*
*tu erres, aujourd'hui, tel que moi, hors de toi*
*et je m'enlace à toi dans cette pose ancienne*

*qu'est-ce qu'on ferait, nous, avec des mots*
*au point où nous en sommes, Félicité, hein ?*

*toutes les femmes, Félicité, toutes encore*
*rien n'a changé comme en secret tu l'appelas*

2. *Écrivains contemporains du Québec*, Paris, Éditions Seghers, 1989.
3. Laure Conan est le pseudonyme de Félicité Angers

# *Gaston Miron à l'œuvre et à l'épreuve*

**Robert Baillie**

*« Ce n'est point la leçon d'un maître,*
*ni le devoir qu'on donne à apprendre,*
*c'est un aliment invisible,*
*c'est la mesure qui est au-dessus de toute parole,*
*c'est l'âme qui reçoit l'âme*
*et toutes choses en toi sont*
*devenues claires. »*

Paul Claudel

Devant moi une trentaine d'élèves s'appliquent à répondre aux consignes d'une dissertation critique. Le sujet de l'épreuve porte sur *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron.

Combien de générations de jeunes sont passées dans mes classes depuis que j'enseigne au niveau collégial ? En vingt-cinq ans d'enseignement, combien d'élèves ont été conviés à la découverte de leur littérature ? Je ne suis pas le seul enseignant à proposer l'exigence d'une lecture de ce que nous sommes à travers les œuvres essentielles de notre littérature. *L'Homme rapaillé* est inscrit au programme de mon cours de littérature depuis un quart de

siècle. Mais à la session d'automne de cette année scolaire, le poète est mort.

*Une tête se dresse, oiseau effarouché au-dessus du troupeau des tamanoirs encore enfoui dans le décodage de la question. Deux yeux brillent dans l'immobilité, dans l'attention au vide. L'élève merle a flairé quelque chose. L'énigme du sujet de sa dissertation est sur le point de s'estomper pour laisser place à l'idée. Le pays chanté par Claude Gauthier est-il celui que l'on retrouve dans les poèmes de* L'Homme rapaillé ? Mélanie replonge sa tête dans le sable de l'effort. Des nuques piochent, inclinées, en prière, dirait-on, orientées vers quelque mecque abstraite dont je ne suis plus le muezzin. Je n'existe pas. La parole est écriture, je suis le pion qui surveille. Le poète occupe toute la place.

« JE SUIS SEUL COMME LE VERT
DES COLLINES AU LOIN... »

La première incursion dans l'œuvre de Gaston Miron fut pour moi le résultat d'une témérité jamais regrettée. Jeune diplômé universitaire, l'on se voyait offrir des postes dans les cégeps naissants. C'était au tournant des années 1970. Le premier cours qui me fut proposé en fut un de poésie québécoise, un cours d'été. Mon enthousiasme sans bornes m'avait fait concevoir un synopsis où s'offrait un choix de poètes à étudier. Dans la liste apparaissaient des valeurs sûres. Toutes les œuvres ne m'étaient pas familières, mais j'en possédais une connaissance de base qu'un appui critique pouvait toujours consolider. D'Octave Crémazie à Pamphile LeMay, d'Émile Nelligan à Alfred Desrochers, d'Anne Hébert à Gilles Hénault, de Paul-Marie Lapointe à Roland Giguère, de Michèle Lalonde à Michel Beaulieu. Puis, j'osai ajouter à ma liste ce recueil qui venait enfin de paraître et qui nous permettait une découverte du poète Miron auparavant introuvable parce que non encore rapaillé.

*Un bruissement généralisé m'avertit que ça démarre. Des feuilles, des documents, des stylos, des lunettes, toutes sortes d'objets cliquettent, se*

*froissent, sont échappés par terre. Le contingent s'est mis en branle. Je me lève et arpente les allées. Une question ici et là, nerveuse ou inquiète, m'est posée. Les recueils s'ouvrent à* « L'octobre », à « Séquences » et à « Compagnon des Amériques ». Je suis rassuré, ils ont compris la question, le choix des poèmes est pertinent. Ils ont droit à leurs notes de cours. Ai-je bien communiqué, ai-je bien rendu l'analyse des poèmes ? En quelque sorte, je subis moi-même une épreuve. Je suis fébrile dans ma passivité.

## « MOI QUI SUIS CHARPENTE ET BEAUCOUP DE FARDOCHES... »

En ce mois de juin 1971, je ne possédais pas de l'œuvre la connaissance exhaustive qui m'aurait permis à brûle-pourpoint une approche magistrale. Si les élèves allaient choisir *L'Homme rapaillé*, j'aurais à les précéder de peu dans la découverte. La tentation fut trop forte. *L'Homme rapaillé* apparut dans la liste et fut choisi. Tel a été mon premier contact avec l'œuvre qui devait marquer ma vie de façon décisive, ma vie de pédagogue, ma vie de lecteur, ma vie.

Le cours de poésie de cet été-là fut le point de départ d'une étude qui n'eut jamais de cesse. L'œuvre de Miron était inscrite de façon décisive au programme de mes cours. L'édition française de Maspéro étant trop onéreuse, je vécus comme tant d'autres dans l'attente de l'édition promise, l'édition de poche de la collection Typo. Depuis lors, le recueil de Gaston Miron est redevenu le livre incontournable du cours de littérature québécoise. Des cohortes d'élèves comme ceux que j'ai devant moi en ce moment étudièrent *L'Homme rapaillé* avec respect et enthousiasme. Et voici que le poète est mort.

*Je lance un appel à tous. Trois élèves sont venus me demander ce que voulaient dire*, dans la chanson de Claude Gauthier, *les expressions* « Pater noster » *et* « Credo ». J'aurais dû le prévoir. La petite au tchador et les élèves asiatiques ne maîtrisent probablement aucune notion de latin liturgique. Et ces trois-là, Patrice, Mélanie

et Olivier, m'ont posé la question. Une majorité d'élèves embarrassés allaient les suivre. À la satisfaction générale, j'explique, ils sourient, me sont reconnaissants. Pendant des semaines j'ai fait l'analyse des poèmes les plus représentatifs du thème du pays comme ceux qui portent sur le thème de l'amour dans *L'Homme rapaillé*. Les images sont exigeantes. En partage, je leur laissais la chanson de Claude Gauthier. À l'audition du « Plus beau voyage », ils n'avaient pourtant pas sourcillé. Tout leur semblait clair. Mais voici que des mots n'apparaissent pas dans leur bagage. Le dictionnaire n'éclaire pas le contexte. Combien de banalités deviennent de pures énigmes ? Le choc des cultures, le fossé des générations et quoi encore. Ungava et Manicouagan devraient tout de même leur rappeler quelque chose, les rudiments de leurs cours d'histoire ou de géographie. Je suis inquiet. Je me souviens qu'il m'a fallu remonter jusqu'à Jacques Cartier pour arriver à resituer Duplessis qui avait sombré dans la brume du temps, entre le lac Meech et la mer de Champlain. D'abord découragé, je fus ensuite stimulé par l'appréciation du plus grand nombre qui témoignèrent avoir enfin compris quelque chose à la Révolution tranquille ou au rapatriement de la Constitution. C'était donc ça ! Et Trudeau ? Et « les Yvettes » ? Et le Refus global ? Et les « Filles du Roy » ? Et la Conscription ? Et « Le coup de la Brink's » ? Par la suite nous pûmes revenir à « Mer jours/et de harpes sans oiseaux... » et à « La marche à l'amour s'ébruite en un voilier / de pas voletant par les lacs de portage... »

J'ai souvent privilégié l'approche thématique. Elle se prête comme un jeu à la découverte d'un univers poétique. Mes élèves ont pu approcher la grandeur et l'exigence de cette poésie par la manipulation concrète des mots et des images. Ils se sont amusés de la palinte osseuse. Ils se sont émus de ses épis de frissons. Ils ont vibré au fou feu froid de la neige.

Les thèmes de l'univers animal et de l'univers végétal ont été les plus fréquemment abordés. J'ai mille animaux et plantes par la tête. Mais il y eut aussi le thème du corps, le thème de l'univers

sonore. Des thèmes concrets où les champs lexicaux donnèrent prise à des saisies perspicaces, à des réussites, à des engouements de la part d'élèves parfois réfractaires au genre poétique lui-même. Une fois les préjugés évacués, les peurs, les insécurités domptées, une curiosité suscitée, un goût, une passion souvent s'affirmaient. J'ai récolté le meilleur. Mais le poète est mort.

Le brouillon avance. Des relents d'efforts l'attestent. Le thermomètre à grimpé. J'ouvre la porte de la classe. Il y a bientôt deux heures qu'ils bûchent. Deux ou trois élèves n'en sont rendus qu'à l'introduction : sujet-amené-sujet-posé-sujet-divisé. Patrice a eu l'inconscience de me demander la permission d'aller griller une cigarette. Pure folie. Ces velléités de décrochage m'inquiètent. D'autres suent en pure perte. À cause des lacunes sévères en français écrit, je sais que tous n'y arriveront pas, trop nombreux, hélas, victimes d'un système abominablement inefficace. Leur faire un cours d'histoire, soit, revenir sur quelques règles grammaticales, soit, mais tout reprendre est impossible. Olivier a pourtant compris Miron, il a aimé Miron, il s'est retrouvé, il a mis le doigt sur les raisons secrètes qui le rendaient solidaire, le faisaient opter pour la souveraineté du Québec, lutter pour le français... qu'il ne possède pas, qu'il balbutie. Au-delà de l'orthographe et de l'accord des participes, il y a cette pauvreté atroce du vocabulaire. Endémique, agonique, délirante, batèche de batèche, de vieille réguine, de sainte-bénite de batèche !

« NOUS LES RAQUÉS DE L'HISTOIRE BATÈCHE... »

Longtemps l'œuvre poétique fut ma seule voie de connaissance du poète Miron. Jusqu'au jour où, inévitablement, comme tout un chacun, il me fut donné de rencontrer l'homme. Ce premier contact eut lieu chez une collègue enseignante qui était une intime de Gaston Miron et, je dirais aussi, de l'Hexagone, de ses poètes, comme de sa propre famille. Plusieurs ont connu Aline Robitaille. Sa maison du boulevard Saint-Joseph fut un lieu de réunions mémorables. Comme partout, Gaston était chez elle

l'âme de la fête. C'est là que je l'ai rencontré, c'est là que je suis devenu son ami, c'est là qu'il est devenu mon éditeur par le truchement d'Alain Horic qui avait pris la relève et qui inaugurait une nouvelle collection ouverte aux romanciers.

Combien savent que je suis moi-même écrivain ? Pour eux, je suis le prof, un prof plutôt sévère mais respecté. La plupart de mes élèves me tutoient. De Patrice à Mélanie. Comme tout le monde tutoyait Gaston. Pourtant, j'en prends conscience aujourd'hui, quand il venait les rencontrer ces derniers temps, la plupart le vouvoyaient. S'en rendait-il compte ? Un va-et-vient dans le corridor m'oblige à fermer la porte. J'ouvre les fenêtres.

Gaston Miron fut maintes fois invité à rencontrer nos groupes d'élèves. Chaque fois le contact était heureux. Une magie opérait. Comme chez Aline Robitaille, il savait mêler à ses convictions d'agitateur la verve du conteur et le talent du musicien des veillées. Les jeunes se laissaient conquérir par son personnage hors du commun. Quand il le jugeait opportun, Gaston sortait de sa poche son inséparable harmonica, puis il se lançait avec sa voix de jubée dans son répertoire favori qui culminait avec la Complainte de la Mauricie. L'harmonica et la gigue achevaient d'éblouir un auditoire qui n'en croyait ni ses yeux ni ses oreilles et qui en redemandait. Le magnifique...

La petite au tchador me regarde et sourit. Je me souviens de son air complètement ahuri quand, par un matin d'hiver, encouragé par leur écoute particulièrement attentive et intéressée, je me suis laissé aller à chanter moi-même devant eux La complainte de Gaston. « Âh-âh que l'papier coûte cher-re dan-ans le Bâs-Canadâ/ Su-urtout aux Trois-Rivières que ma blonde à m'écrit pâs... » La petite au tchador, les deux grands Noirs du fond de la classe, mais les autres aussi, bien sûr, de Mélanie à Patrice, en sont restés saisis. À mon humble mesure, j'ai pris le relais du chantre à la voix de jubée. Je sais maintenant que je puis le faire pour eux. Il faut aimer les élèves, se laisser apprivoiser par

eux, leur accorder notre confiance. Gaston les aimait. Ça lui venait tout naturellement. Les jeunes sentaient son honnêteté, sa générosité. Ma chanson n'était qu'un intermède. Je ferme les fenêtres. Mélanie, Olivier et les deux minois asiatiques de la première rangée se sont mis à toussoter. Le printemps est tardif. L'hiver a été rude. En ce matin de décembre 1996, il faisait si froid à Sainte-Agathe-des-Monts.

## « TU CRAQUES DANS LA BEAUTÉ FANTÔME DU FROID... »

L'œuvre de Gaston Miron est une valeur pédagogique sûre. Quand le poète venait en classe, il volait la vedette, il enlevait la session. Cet hiver, ce n'était plus possible. Patrice, Mélanie et les autres ont été éblouis par « Les outils du poète ». Le contact n'est pas le même. Je bénis toutefois cet ultime témoignage. Le film de Gladu est superbe. L'image ne remplacera jamais l'homme, mais il y a de l'homme à un point tel dans l'image qu'on le croit toujours vivant.

Toujours vivant. Comme dans l'autre chanson que certains connaissent bien, que plusieurs connaissent mieux que « Le plus beau voyage ». Claude Gauthier ? C'est le comédien de *Chambre en ville* et Léveillée, celui de *Scoop*. Ils ont été chanteurs ces deux-là ? Il a aussi fallu que je leur fasse découvrir Gilles Vigneault et Raymond Lévesque qu'ils ne connaissaient pas. Ce matin, ils se doutaient bien qu'une chanson serait mise en comparaison avec les poèmes de Miron, mais laquelle ? « Il me reste un pays », « Bozo les culottes », pour le thème du pays ; « Emmène-moi au bout du monde », « Les rendez-vous », pour le thème de l'amour ?

Combien l'aurons vu, combien l'auront lu ? Quand Gaston nous a quittés, la presse non littéraire déplorait à l'unisson que notre poète national soit si mal connu. Les médias accusaient ainsi leur propre ignorance. Sur quelle planète (dans quel pays !) ont-ils fait leurs classes ? Chez moi, pas moins de 240 élèves par

année auront lu *L'Homme rapaillé*. Si je mets de côté l'éclipse des quatre ou cinq années où le livre ne fut pas disponible, environ 5,000 élèves dans mes seuls cours auront été mis en contact avec l'œuvre. À l'échelle du réseau des 40 cégeps, à raison d'une vingtaine de professeurs de français en moyenne par collège, on peut comprendre que *L'Homme rapaillé* apparaisse aujourd'hui parmi les livres essentiels de notre patrimoine littéraire. En témoignait *Le Devoir*, l'autre jour. Des dizaines de milliers de Québécois connaissent Gaston Miron. Et son œuvre continue de leur appartenir. Quand le poète est mort en décembre 1996, plusieurs ont su jauger la perte infligée au pays.

« JE NE MOURRAI PLUS AVEC TOI... »

Devant moi quatre élèves terminent leur dissertation. Mélanie la perfectionniste, Olivier qui n'y arrivera pas à cause de ses fautes, la petite au tchador qui se ronge un ongle en revisant sa copie, le petit minois asiatique dont l'accent rosemontois ne surprend plus personne. Les autres sont sortis de la classe. Leur épreuve accomplie, ils se souviendront d'une rencontre essentielle. Les mots et les images de *L'Homme rapaillé* demeureront inscrits dans un coin de leur mémoire. Cette mémoire sera intime et collective. En nous quittant, le poète Gaston Miron se confond avec notre mémoire.

« FÉLICITÉ ANGERS QUE J'APPELLE, FÉLICITÉ OÙ
ES-TU TOI DE MÊME TU N'AS PAS DE MAISON
NI DE CHAISE TU ERRES, AUJOURD'HUI,
TEL QUE MOI, HORS DE TOI... »

Gaston Miron reconnaissait ainsi l'ancêtre qui a écrit *À l'œuvre et à l'épreuve*. Je n'ironiserai pas davantage sur l'épreuve dont l'œuvre de Miron fut ici le sujet. L'œuvre et l'épreuve ont été imbriquées, indissociables, accordées par la pensée de ceux qui restent. En cette fin de matinée laboreuse, des élèves ont scruté

les poèmes pendant que je me souvenais de l'homme qui les a produits.

L'air satisfait, le dernier élève me remet sa copie. Il devrait me combler d'espérance. Il ose une confidence mille fois entendue. Je l'accueille avec une tristesse réprimée. La lecture de *L'Homme rapaillé* lui a révélé quelque chose de lui-même. Cet élève a appris qui il était. Mais le sourire du dernier élève, c'est le sourire d'Olivier et l'indigence de sa langue le fera échouer à l'épreuve ministérielle. Ah ! Gaston, Gaston, comme tu nous manques, à Olivier et à moi, qui sommes si démunis dans la déréliction que provoque ton absence. L'on n'est jamais aussi seul que dans une classe vide où tu fus naguère si intensément présent. Il en va de même avec notre vie depuis que tu nous a quittés.

# *Gaston Miron : Un homme de rapaillement*

**André Gaulin**

L'œuvre littéraire de Gaston Miron est à la fois singulière et nombreuse. Singulière, cette œuvre s'impose surtout par ce qu'on dit être son seul livre, *L'Homme rapaillé*, un ouvrage qui contient, on l'a souvent oublié, des poèmes et des essais en interrelation. Nombreuse, cette même œuvre connaît une diffusion exceptionnelle pour un livre de poésie, ici et dans le monde. Mais cette œuvre est en quelque sorte la partie écrite, en mutation constante, de l'ensemble de l'œuvre parlée de l'homme et du militant.

À certains égards, l'œuvre de Miron est une œuvre empêchée, née de son empêchement même, qui se dit et s'écrit malgré lui, dans la souffrance morale - Miron disait la « déréliction » -, dans la pauvreté matérielle, dans le compagnonnage des ami(e)s de l'Hexagone, dans la résistance du regard luttant constamment pour l'affirmation du réel. À sa manière, Miron ressemble au poète Octave Crémazie, son aîné, exilé en France à partir de 1862 jusqu'à sa mort (1879), écrivant à son correspondant littéraire Henri-Raymond Casgrain :«

> *J'ai bien deux mille vers au moins qui traînent dans les coins et les recoins de mon cerveau. À quoi bon les en faire sortir ? Je suis mort à l'existence littéraire. Laissons donc ces pauvres vers pourrir tranquillement dans la tombe que je leur ai creusée au fond de ma mémoire.*

*Dire que je ne fais plus de poésie serait mentir. Mon imagination travaille toujours un peu. J'ébauche, mais je ne termine rien, et, suivant ma coutume, je n'écris rien. Je ne chante que pour moi.* » (Lettre datée de 1866 et envoyée à l'abbé Henri-Raymond Casgrain)

L'exil de Miron est plutôt un exil de l'intérieur, qu'il exprime bien par ce vers d'Aragon qui figure dans l'édition de 1970, celle des Presses de l'Université de Montréal, de *l'Homme rapaillé* : « En étrange pays dans mon pays lui-même ». Il le dit d'ailleurs autrement dans ses « Notes sur le non-poème et le poème » : « Je n'ai pas l'air étrange, je suis étranger ». Son profond désarroi vient de la non-communication entre ce qu'il appelle « le dehors » et « le dedans », entre le privé et le public. Le privé, c'est-à-dire à la fois l'intime mais aussi le natal, le patrimonial, le culturel marqué dans la langue maternelle. Et cette irréductible opposition entre cela et le réel consacré par la vie institutionnelle, publique, un réel en quelque sorte surréel parce que codé par des signes altérants et consacré par une classe de la société marginale et pourtant dominante.

On n'a peut-être pas assez insisté à cet égard sur cet essai majeur de Miron que sont ses « Notes sur le non-poème et le poème », un texte de 1965, paru dans *Parti pris*, la même année que cet autre texte révélateur intitulé « Un long chemin ». C'est l'équivalent pour le Maghreb du « Portrait du colonisé » d'Albert Memmi. Il y est question justement de « la vie intérieure exclusive » vécue en circuit social fermé, en disjonction constante avec la réalité de l'Autre, occultant et déréalisant : « Longtemps, je n'ai su mon nom et qui j'étais que de l'extérieur. Mon nom est Pea Soup, mon nom est Pepsi. Mon nom est Marmelade. Mon nom est Frog. Mon nom est dam Canuck. Mon nom est speak white. Mon nom est dish washer. Mon nom est floor sweeper. Mon nom est bastard. Mon nom est cheap. Mon nom est sheep. Mon nom... Mon nom... »

Cette disjonction force le poète à devoir toujours prouver qu'il est, qu'il est tel, qu'il est ainsi, ce que Miron appelle sa

« réduction présente à l'explication ». C'est d'ailleurs ce que tente le « Elvis Gratton » de Pierre Falardeau à un niveau plus dérisoire : s'expliquer, se dire par ce qu'on n'est pas, s'affirmer par exclusion. Être un non-existant, un être caduc, ou essentiellement projeté dans un avenir problématique, dans la vacance du présent.

Pour Miron, cette réalité double, dichotomique, entre soi et l'autre mais un Autre altérant le « soi » – qu'on relise par exemple l'essai « le Bilingue de naissance » –, le conduit au bord du vertige devant un « univers cotonneux », un monde lisse, chaotique, qui abolit l'Histoire d'aujourd'hui : « Je ne me connais pas de passé récent. Mon nom est Amnésique Miron ».

De la sorte, l'homme colonisé mironien des « Notes sur le non-poème et le poème » vit dans un monde constamment relatif, parfois présent – dans son histoire intime –, le plus souvent inapte à la vie, à l'espoir, indéfini, à temporalité sans cesse recommencée dans l'immobilité historique dérisoire, un être intermittent en quelque sorte. Cet homme « carencé », comme l'appelle Miron, a « la connaissance infime et séculaire de n'appartenir à rien » ! Et le poète de se demander, au bord d'un tel vertige, « comment faire qu'à côté de soi un homme / porte en son regard le bonheur physique de sa terre / et dans sa mémoire le firmament de ses signes » ?

Et cette souffrance, d'autant plus grande qu'elle lutte contre l'irréel – pourtant Réel de l'Autre –, Miron l'assume jusqu'aux frontières de la folie. Il devient lui-même un champ de bataille où deux réalités antinomiques se disputent, combat titanesque qu'exprime bien la suite de « la vie agonique » et qui prend un rythme collectif et cadencé dans « la Batèche », son corps devenant un « dernier réseau de tics amoureux » qui l'amène à se dédoubler : « parfois je m'assois par pitié de moi / j'ouvre mes bras à la croix des sommeils » (la Marche à l'amour). Son sort singulier, il le multiplie en ce « peuple abîmé » avec lequel il se

solidarise et pour qui le poète appelle « les vents qui change[nt] les sorts de place la nuit » (« Héritage de la tristesse »). Cette cohésion avec l'anarchie sociale de la vie des siens, Miron l'évoque par la solitude rassemblée dans les images des « marées de bouleaux », des « confréries d'épinettes, de sapins et des autres compères » (« Les siècles de l'hiver »).

Et c'est là la force du poète, de coller à des images fortes, parlantes, allant de la poésie à sa vie à lui « – dressée comme un hangar – débarras de l'Histoire » (« Monologues de l'aliénation délirante »), à la vie des siens « par tous les chemins défoncés » de leur pays / terrain / vague (« Compagnon des Amériques »). Poète fondateur de l'Hexagone et qui va l'incarner toute sa vie, Miron se soude aux siens dont la quête d'identité passe essentiellement par la langue – il le découvre en combattant –, celle qui code tout le réel, le réel social et institutionnel autant que le réel du corps : « Je dis que la langue est le fondement même de l'existence d'un peuple, parce qu'elle réfléchit la totalité de sa culture en signe, en signifié en signifiance » (« Notes sur le non-poème et le poème »).

Et puisque l'homme Miron est poète dans le citoyen qui lutte contre son acculturation, contre son occultation, l'écriture elle-même advient, déchirée, dans ce combat. Un peu comme Jérémie, le prophète qui avoue ne pas savoir parler, le prophète qui refuse de se faire porteur de son message, Miron lutte contre la poésie. Il voit plutôt son travail comme un travail politique et la poésie lui apparaît à cet égard comme un instrument de lutte inefficace. La publication de sa correspondance avec Claude Haeffely chez Léméac, en 1989, *À bout portant*, est instructive à cet effet. On y voit un militant, que les mots attirent, qui regarde la réalité en la traduisant, en la transcrivant et qui redoute de trahir sa cause de libération en écrivant, et surtout, en réussissant son écriture !

De sorte qu'au bout du compte, Miron livre une œuvre qui se confronte au réel et qui arrime à l'essentiel. Sa poésie transcrit ses

essais des « Notes sur le non-poème et le poème ». Davantage, la poésie traverse déjà cet essai, le seul de ce genre, comme des miscellanées. C'est l'essai qui ressemble le plus à la manière de Gaston Miron, un poète didactique – « je me fais didactique à tous les coins de rue » –, un poète partisan d'une cause de libération nationale – » je me fais politique dans ma revendication totalisante dans la pratique de mon art –, et comme il le dit lui-même dans cet essai, en s'en expliquant, un poète « utopique », « idéologique », se voulant « éthique », se faisant « dialectique », « publiciste et propagandiste ». Et pourquoi donc lui ont demandé plusieurs de ses détracteurs ? Parce que « le poème ne peut se faire que contre le non-poème /, le poème ne peut se faire qu'en dehors du non-poème. » Ou « parce que le poème [qui] a commencé d'être souverain, devient peu à peu post-colonial ».

On comprendra encore mieux cela en relisant le poème éponyme et en exergue de « l'homme rapaillé » : le poète a transité par ce long voyage cabalistique qui le fait arriver « à ce qui commence ». Comme il le dit ailleurs, avec ce futur antérieur et hanté : « un jour, j'aurai dit oui à ma naissance » (« Pour mon rapatriement »). Le poète, lui, maintenant, est au monde. Son peuple et son pays, eux, hésitent toujours à naître, entre chien et loup.

# *Gaston Miron*
# *Une pensée qui rend libre*

**Bruno Roy**

Lorsque j'ai lu les lettres de Gaston Miron à Claude Haeffely regroupées sous le titre *À bout portant* (Leméac, 1989), j'ai découvert le sens du mot dérision. Je découvrais que, depuis belle lurette, Gaston se l'appliquait à lui-même. Plus écartelé qu'affranchi, en ces circonstances et à cette époque (1954-1965), ses lettres combattaient l'intellectuel pourtant incontournable qu'il était et dépossédaient le poète magnifique de sa grandeur d'être ; ce poète, on le sait, resté debout.

Je n'ai jamais douté que les poèmes de Miron aient pris leur source dans l'expérience humaine, la plus douloureuse souvent. « Pour moi la faillite de l'amour a été la faillite de l'homme » a-t-il écrit dans *À bout portant*. Peut-être. Mais elle n'a pas été la faillite de sa poésie. L'homme, quelque part, n'a donc pas été totalement détruit.

Paradoxalement, l'énergie qu'il a mise à se nier comme poète fut annulée par la place réelle qu'il occupe dans la littérature québécoise. Contre lui-même ? Je n'en sais rien. Il a beau être un « ramassis des échos de ce siècle », ce besoin de la poésie n'a jamais été un accident de parcours. Il y a eu nécessité. Son cœur, même malade (disons), n'a jamais détruit le poète qui l'habitait. Ne voulait-il pas être aimé lui aussi ?

Son refus, par exemple, de publier au début ses fragments poétiques n'était pas toujours subordonné à la priorité de l'engagement politique, voire à l'action culturelle. Ce refus était habité par « une discordance d'être » liée à l'incommunicabilité bien québécoise d'une certaine bâtardise. Or, précisément, c'est là qu'il a réussi. Dans l'expression même de nos appartenances ambiguës. D'où cette lutte en faveur d'une espérance historique fondée sur la valeur vivante de la culture. Ses lettres, ses essais et ses poèmes se sont écrits dans une problématique ontologique, si je puis dire : la difficulté d'être québécois, c'est aussi la difficulté d'être humain.

Il n'est d'universalité par l'homme n'a-t-il cessé d'affirmer. Chez lui, en effet, la pensée naissant de l'action, la langue est une parole concrète. Parole absolue dans « l'entier comportement de l'homme ». Ses poèmes et ceux de ces compagnons de l'Hexagone, les historiens le disent, c'est la toute première marque de confiance à l'égard du langage d'ici. Ne s'agissait-il pas – ne s'agit-il pas toujours – d'enrayer la fatalité d'un pays toujours défait ? Se signifier à soi-même conduit à ce droit de cité universel dont toujours Miron a parlé. Son goût de l'accord de l'homme et du monde relie la notion d'universel à celle de l'identité. C'est lui qui m'a transmis cette conviction. Chez lui, le vocable homme s'oppose à la dépossession. Une relation homme-monde québécoise suppose un Québec habité. Ce sont donc des critères humains qui, chez Miron, permettent la naissance de l'homme d'ici. Pour la compréhension de cette naissance, son œuvre est éminemment utile et nécessaire, voire incontournable. Elle concourt à hausser ce que nous sommes vers l'humain, moins vers le national. « Tant que quelques hommes ne démissionnent pas au fond d'eux-mêmes, écrivait-il dès 1957, il y a quelque chose qui dure, et c'est la permanence de l'homme ».

Certes, sa poésie s'est ressentie de notre incertitude collective et ce n'est pas de tout repos d'être pointé, ainsi qu'il l'a été, comme un homme libre et responsable, et de « lutter pour une

culture qui rend libre ». Ce que sa poésie m'a appris, à travers l'effort inouï de son propre langage, au-delà de sa sincérité viscérale, de son authenticité émouvante, c'est ceci d'incontournable : on est poète pour construire son unité. Savoir où doit peser notre vie comme il dit. Le poids des mots à bout portant. En toutes lettres.

incisive tendresse de poète
ta voix s'ancre
dans ta parole montante

aboyeur acharné de cris immenses
tout est si beau de rapailles

aucune parole médiocre
seulement l'âpreté du jour souverain
dans l'indécente absence d'être
pays du non-poème

perdu et retrouvé
seul et communautaire
comme un acte vivant.

# *Arrêts sur images*

**Bernard Pozier**

Gaston Miron, *L'Homme rapaillé*, l'Hexagone, le Québec, la voix, le rire, les chansons, l'harmonica, les conseils éditoriaux, la convivialité, l'humour, Paris, l'inscription des poètes dans l'histoire, leur incarnation dans les lieux, les mots... tout ce qui nous manque désormais ! Énorme trou, cette absence maintenant hante toutes les lectures et tous les lancements !

Tout ce que l'on saurait faire pour mettre un peu de baume sur la plaie, pour contrer un peu la mort, c'est remuer quelques bribes de mémoire.

D'abord, Trois-Rivières, surtout entre 1975 et 1983, – plus tard, annuellement à l'occasion des divers festivals – Gaston Miron fréquente ce lieu, comme il parcourt la province, mais avec un peu plus d'insistance, car il y a Clément Marchand, Alphonse Piché, Madeleine Saint-Pierre, Gatien Lapointe, l'école des Écrits des Forges... À un moment, Miron y fréquente presque tous les événements littéraires, autour des Forges, de l'A.P.L.M., des éditions Sextant ; à chaque fois, il se renseigne : sera-t-elle là, « la petite brune » ? « La petite brune », c'était Marie-Andrée ! Puis Gatien publie Arbre-Radar, puis les Forges ont dix ans, puis Gatien meurt subitement et Gaston, toujours fidèle, appuie, encourage, mais aussi il questionne et, discrètement, conseille et

enseigne – on insiste peu sur les vertus pédagogiques de Miron, qui savait nous en apprendre sur les mots, la politique, le folklore, la poésie, l'édition et tant de choses, mais toujours amicalement et toujours en riant.

Montréal, les lancements, les lectures, l'Hexagone, des repas, des téléphones, des conversations sans fin et sans temps aux coins des rues... et sur d'autres tons, encore plus à Paris, autour du Marche de la Poésie, de la parution de sa cassette, après des lectures, des conférences, des remises de prix, comme partout dans la ville et dans l'histoire !

Reviennent des instants, des mots, des images, des anecdotes, et par-dessus tout, des lectures et des relectures sur lesquelles, parfois, l'on s'est arrêté, pour les saisir un peu au vol, car les poèmes, eux, nous restent et resteront après nous ; c'est pourquoi je voudrais ici redonner deux de ces retours sur *L'Homme rapaillé*, l'un à l'occasion du prix Apollinaire, l'autre lors de la publication de l'édition de poche dans la collection Typo et puis, un petit témoignage causé par la disparition abrupte de Gaston.

## *I.* L'Homme rapaillé *universel*

(*Le Nouvelliste*, Trois-Rivières, 26 septembre 1981)

*L'Homme rapaillé*, célèbre ouvrage poétique de Gaston Miron, celui que l'on pourrait appeler « le pape de la poésie québécoise », vient d'être réédité, avec quelques ajouts, chez l'éditeur français François Maspero, dans la collection Voix.

Ce livre, déjà, a donné à Miron le prix Guillaume-Apollinaire 1981. Cette récompense, dit-on, est à la poésie ce que le Goncourt est au roman, ou l'Oscar au cinéma. Et puis, dans certaines coulisses, on laisse courir la rumeur que Miron pourrait être un prochain prix Nobel.

C'est l'Académie française des Beaux-Arts qui décerne le prix Apollinaire depuis 1941, et pour souligner l'importance de cet événement pour Miron (et à travers lui, pour la littérature

québécoise), il suffit de nommer quelques anciens récipiendaires : Luc Bérimon, André Breton, Pierre Seghers, Léopold Senghor... Miron, évidemment, est le premier poète d'ici à remporter ce prix.

Cette nouvelle édition de *L'Homme rapaillé* est une invitation à relire Gaston Miron dans chacune des dimensions de son personnage : l'homme, l'homme amoureux, l'homme politique. Bien sûr, l'engagement social de l'homme pour le mieux-être de ses frères semblablement humiliés, semblablement colonisés, nous a habitués à voir Miron presque uniquement comme le porte-drapeau de notre nationalisme puisque c'est là qu'il crie le plus fort et là qu'il « bêle à la mort ».

Pourtant, il y a aussi ce Miron amoureux, tantôt abandonné à sa désespérance, bramant sa solitude, et qui repart sans cesse, passionnément, à la recherche de la compagne « idéale ». Celles qu'il trouve ne sont pas toujours idéales, mais elles sont bel et bien de chair.

Et puis, il y a ce Miron universel, déjà presque éternel, citant Villon ou Rutebeuf et inscrivant dans leur sillon la trace de son pas. Alors, on l'imagine aisément nous disant que, même lorsque les mots sont simples, si on leur donne un caractère authentique et exigeant, on confère au poème une certaine pérennité. « Les mots nous regardent / ils nous demandent / de partir avec eux / jusqu'à perte de vue ».

En articles, en études, en mémoires et en thèses, on a, au Québec, déjà presque tout dit sur ces trois aspects de l'œuvre de Miron – l'anthropologie, l'amour, le politique – il resterait sans doute à y redécouvrir certains éléments bien plus modernes qu'on ne croit : « je marche à grands coups de tête à fusée chercheuse / avec des pleins moulins de bras sémaphore », « la mort acétylène en fanaux de nuit / un matin d'obus lilas » ou encore « haletant / harcelé de néant / et dynamité ».

Nous avons donc à lire un poète multiple, dans une belle édition où l'on n'a que la couverture à regretter ; Gaston Miron aurait mérité mieux que le canot-volant des gars de la chasse-galerie qui tend justement à refolkloriser cette œuvre poétique désormais universelle.

## *II. Nouvelles notes sur Miron*

(*La poésie au Québec* (revue critique) 1993)

*« en phrases détachées*
*(ainsi que se meut chacune de nos vies) »*

De temps à autre, nous sommes amenés à relire Gaston Miron, pour des fins pédagogiques, par pur plaisir ou pour des motifs critiques (à chaque réédition). Lorsque je m'adonne à cet exercice, je sais qu'il me réserve chaque fois des surprises. Chez Miron, comme chez Nelligan ou comme chez Gatien Lapointe, on a une garantie, celle de trouver du neuf à chaque relecture, celle de remarquer de petites choses que l'on n'avait pas bien notées et qui se détachent soudain de tout ce que l'on y a déjà observé et que l'on reconnaît au passage.

Bien sûr, il y a l'équation fondamentale, indiquée par un titre de section « L'amour et le militant » ; bien sûr, on reconnaît les poèmes les plus grands : pour moi, *L'Homme rapaillé*, La marche à l'amour, Sur la place publique, Compagnon des Amériques, L'octobre, En une seule phrase nombreuse ou Le temps de toi. On songe aussi, au fil des pages, à toutes les analyses déjà faites par des critiques plus ou moins savants. Et l'on se prend à chercher quoi dire d'autre, et l'on ne peut que ramasser ce qu'ajoute à notre connaissance intime, cette nouvelle lecture de *L'Homme rapaillé* que nous propose cette fois la collection de poche Typo.

De la manière Miron, naissent les plus belles surprises ; à chaque fois, on met l'œil sur une image ou sur une formule qui nous avait moins accroché la fois d'avant. Cette fois-ci, je soulignerai

donc quelques traits de cette façon : d'abord l'emploi fort singulier de certains adjectifs inattendus, par exemple « dans le multiple dense des étreintes » (p. 25), « belle de tout l'avenir épargné » (p. 61), « fou feu froid de la neige » (p. 64) ou « dans le noir analphabète » (p. 76) ; puis l'emploi non moins surprenant de quelques verbes : « La pluie bafouille aux vitres » (p. 27) ou « le printemps liseronne aux fenêtres » (p. 40) ; aussi d'inhabituelles formulations : « tu es belle et belle » (p. 171) ou « ma très très tête au loin » (p. 167).

Cette tête d'ailleurs prend beaucoup de place, tout comme les yeux (« Dans mes arpents d'yeux », p. 166) le JE, le TU et l'avenir : « demain nous empoigne dans son rétroviseur / nous abîmant en limaille dans le futur déjà // et j'ai hâte à il y a quelques années / l'avenir est aux sources » (p. 177). Les images relatives au cœur sont également abondantes, notamment : « le cœur parti dans les ciels d'hypnose » (p. 66), « jusqu'au bout des comètes de mon sang » (p. 63), « cœur derrick » (p. 66) et, de l'organe souffrant, on passe au figuré, mais non moins souffrant chez Miron, cœur d'amour qui implore « coule-moi dans tes mains de ciel de soie » (p. 60).

Une des obsessions premières de Miron, c'était les yeux, nombre d'images neuves disent donc d'abord ce qu'il voit : « la lune feuillette dans l'espace » (p. 33), « il fait un temps fou de soleil carroussel » (p. 174) ou « tu écoutes les plaintes de graffitis sur les murs » (p. 112). Ainsi l'on passe de ce qu'il voit aux « voix » : « deux siècles de saule pleureur dans la voix » (p. 128), « des mots qui sont le propre fil conducteur de l'homme » (p. 157) ou « le vieil Ossian aveugle qui chante dans les radars » (p. 169), autre pont entre le regard et la voix.

D'autres images traduisent la pensée, la vision ou la conception de l'existence : « le temps c'est mon soulier à creuser contre le ciel » (p. 29), « tu te suicides sans mourir comme un lemming dans l'infini » (p. 122), « et dans l'enclos du chagrin / les bêtes à

cornes / haleine rompue repassent » (p. 165). Face à ses chagrins amoureux et politiques, Miron recourt aux formules somptueuses du type « j'en appelle aux arquebuses de l'aube » (p. 78) ou aux avertissements tel « nous ne serons plus jamais des hommes / si nos yeux se vident de leur mémoire » (p. 53). Mais, évidemment, au-delà de l'amour et du politique, déjà tant commentés, il y a aussi, dans *L'Homme rapaillé*, des questions de poétique : « que le poème soit le chemin des hommes / et du peu qu'il nous reste d'être fier » (p. 77), « poème luttant contre mon irréalité dans ce monde » (p. 96), « hommes / il faut tuer la mort qui sur nous s'abat / et ceci appelle l'insurrection de la poésie » (p. 173).

Et il y a toujours chez Miron un malin plaisir à la négation de soi-même et de son œuvre : « Je suis un homme simple avec des mots qui peinent / et ne sais pas écrire en poète éblouissant » (p. 71). Ces vers nous mettent sur la piste de ce qui sera souvent repris dans la partie en prose, notamment dans ce passage où Miron subit la tentation de Romain Gary (le ton y est très proche de celui que l'on lit dans Vie et mort d'Émile Ajar) : « Finissons-en avec le Miron poète qui n'a rien produit, et qui ne veut rien produire à l'avenir. Mais voilà, mon cabotinage de dix ans de vie montréalaise m'est retourné. Comment n'a-t-on point vu, dans ces exhibitions dérisoires, l'énorme caricature que je me servais ? » (p. 183).

Les textes en prose relèvent le parcours parallèle du poétique et du politique, des aliénations et des dépossessions, tout en insistant sur les lectures et sur la nécessité ou non de la publication. Les essais de Miron m'apparaissent donc révéler moins de surprises, on peut toutefois déceler d'où provient le titre du livre de correspondance avec Claude Haeffely : « pour moi qui ai vécu sans relâche À BOUT PORTANT » (p. 166).

Cette édition en poche Typo s'offre donc à nous comme une chance de relire Gaston Miron et d'y redécouvrir à la fois des essentiels attendus et des petits détails au gré et à l'attention de

chacun. On aurait souhaité cependant une meilleure correction des épreuves et, à mon humble avis, une préface en poésie n'est jamais nécessaire, surtout pour présenter un incontournable comme Miron et surtout si l'édition risque de se retrouver dans le marché scolaire (on n'a pas idée comme cela empêche les étudiants d'avoir droit de penser autre chose que le préfacier ni combien de guillemets chaque professeur doit rajouter dans les travaux).

## *III. Miron en mémoire*

(Revue *Combats*, printemps 1997)

*à Marie-Andrée, Emmanuelle, Claude...*

*« Ici gît*
*Archaïque Miron*
*Ici ne gît pas*
*Enterré nulle part*
*Comme le vent »*

Comme des milliers de Québécois des trente dernières années, j'ai découvert d'abord la poésie de Gaston Miron en étudiant *L'Homme rapaillé* pendant mon cours collégial. Peu de temps après, au milieu des années soixante-dix, je l'ai rencontré alors que je travaillais avec Gatien Lapointe. J'allais, par la suite, le côtoyer pendant vingt ans, jusqu'à ce que le cancer s'empare de son corps.

Gaston était un homme aux allures d'original, un peu brusque et fonceur au premier abord, souvent empêtré dans son trop-plein d'émotions. Coincé aussi dans son personnage, il cherchait à amorcer chaque rencontre par une phrase choc, souvent soigneusement préparée pour chacun. Ainsi il pouvait entrer directement dans le vif du sujet qu'il avait envie d'aborder avec tel ou tel interlocuteur.

Je crois que toute personne ayant tenté d'écrire quelques poèmes au Québec a eu l'occasion de s'entretenir ainsi avec Miron au moins quelques minutes, ce qui n'est pas rien si l'on considère la renommée internationale du poète. C'est une chose qui m'a toujours frappé ; Miron se distribuait à tous, malgré son immensité. Connu, reconnu et traduit dans de nombreux pays d'Europe et d'Amérique, Miron avait en fait un véritable horaire d'ambassadeur – ce qu'il fut en réalité pour le Québec, sa culture, sa littérature, sa langue et sa poésie –, mais il semblait toujours avoir du temps en réserve pour parler à chacun.

Ainsi son audience ne se limitait pas aux poètes, mais son oralité s'exerçait auprès de tous ceux qui entretenaient un rapport avec ses passions : l'écriture, la littérature, la poésie, l'enseignement de la langue et de la littérature, les mots, l'édition, le nationalisme et l'étrange bête humaine, son principal sujet. Bien avant l'Union des écrivains, bien avant les cachets quasi automatiques pour les lectures et les conférences, Miron, tel un troubadour, a fait le tour du Québec, pour, encore une fois, parler avec les gens de tout cela qui l'animait. Souvent, il le faisait gratuitement, bravant même les tempêtes s'il avait promis d'être là ; quelquefois des étudiants passaient le chapeau pour lui offrir quelque obole. Nombreux sont les Québécois qui ont été à cette école-là.

En fin conteur qu'il était, il savait aussi profiter des conversations pour essayer dans l'oreille et dans l'œil de ses auditeurs ses poèmes et leurs variantes. Il ajustait ensuite ses textes à la mesure des réactions qu'il avait su déceler. On dit habituellement trop rapidement de la poésie de Miron qu'elle est orale et accessible, voire facile ; à la lire et à l'observer, on s'aperçoit qu'elle est bien plus ciselée, bien plus recherchée et bien plus difficile qu'on ne se l'imagine. Et la rigueur de son verbe est l'une des garanties de sa richesse et de sa pérennité. Chaque relecture nous réserve de nouvelles découvertes, comme je l'ai noté dans des articles à l'occasion du prix Apollinaire pour l'édition Maspéro ou lors de la parution en poche chez Typo.

Souvent, au cours des dernières années, je me suis retrouvé en Europe avec Gaston Miron, la plupart des fois à Paris. Il me semblait alors devenir un autre homme, comme s'il était plus libre, moins condamné à son personnage. Il se faisait alors guide touristique (ce qu'il a d'ailleurs déjà été à Paris) pour nous montrer les places, les plaques, les cafés ou les maisons liés à l'histoire des poètes, pour nous indiquer aussi la place des mots exacts de notre langue, vivant dans la ville, sans anglicisme ni traduction.

Plus qu'au Québec aussi, il avait le temps d'observer le comportement des Québécois de passage, jaugeant s'il valait la peine qu'il les présente à quelqu'un, s'ils pouvaient représenter plus que leur nombril et leur œuvre. Plus qu'à Montréal aussi, il avait le temps d'écouter, de faire parler les autres, de discuter des projets. Plus encore qu'ici, il se faisait conseiller et parent et montrait au détour qu'il lisait toujours tout et en retenait quelque chose à citer, l'espace d'un clin d'œil.

Individu par individu comme aussi groupe par groupe, le poète a élargi son public tant et si bien que Gaston Miron est devenu un poète national et l'on ignore bien souvent à quel point il est aussi devenu, par les mêmes méthodes, un poète vraiment international, ce qui profite à la culture québécoise et au Québec. Où qu'on aille au Québec comme ailleurs dans le monde, c'est un peu Gaston qui nous a ouvert la voie, en ce sens il a renoué avec la tradition de ses ancêtres étant un véritable défricheur, un ouvreur de chemin.

RÉPIT

Je le pense : ce monde a peu de réalité
je suis fait des trous noirs de l'univers
parfois quelquefois en quelque lieu
d'un paysage bouge une splendeur devant soi
qui repose là dans sa migration
et l'amertume d'être un homme se dissipe



POUR SALUER LES NOUVEAUX POÈTES

J'ai dit, je n'ai pas dit
quand il fallait le faire, ou ne pas le faire
saurai-je la vérité, et si j'advins en elle
la poésie a changé
du fond des mots de nouveaux poètes me parlent
les narratifs du monde enchevêtré
dans ce qui n'avance qu'avec peine, l'homme.

Gaston Miron

# *Qui était l'Homme rapaillé ?*

**René Derouin**

En 1993, Jean Royer des éditions l'Hexagone me demandait si je pouvais visualiser dans une gravure et des dessins la réédition de *L'Homme rapaillé* de Gaston Miron. L'occasion était magnifiquement choisie pour les quarante ans de l'Hexagone. C'était un grand honneur pour moi d'illustrer *L'Homme rapaillé*. Mais, aussi, un grand défi. Qui était l'Homme rapaillé ? Pendant des semaines, j'ai dessiné et cherché avec angoisse le portrait de l'homme. Gaston était mon ami depuis les années de voisinage du Carré Saint-Louis des années soixante-dix, alors que nos deux filles jouaient dans le parc ou dans la cour arrière de nos appartements. Je connaissais Gaston en dehors de son personnage mythique. Je le connaissais comme voisin à l'intérieur d'une amitié longuement construite dans le respect mutuel. En 1975, je construisais ma maison à Val-David en territoire laurentien, terre des Miron. Durant les années qui ont suivi, Gaston Miron venait à la maison partager notre amitié presque silencieuse. Nous étions chanceux de connaître Gaston en dehors de son personnage public. Je crois qu'il se sentait bien dans notre grande maison de bois : il y retrouvait un territoire familier de son enfance.

Pendant que je dessinais l'Homme rapaillé, le temps passait, les esquisses se multipliaient et la complexité du personnage émergeait. Je relisais la poésie de Gaston Miron afin de cerner une piste qui me rassurerait sur le personnage que je croyais déceler chez l'homme rapaillé. Je le voyais multiple, généreux, souffrant, amoureux... ; politiquement, il était planétaire, continentaliste et québécois. Au fur et à mesure de mon approche, je constatais que je m'identifiais à l'Homme rapaillé. Gaston avait réussi à dire et à incarner ce que nous étions collectivement, une partie d'un grand casse-tête : un homme rapaillé. En dessinant l'homme comme un territoire fissuré par des forces telluriques, j'essayais de comprendre l'angoisse existentielle dans l'œuvre de Gaston Miron.



# *Pour entrer en Mironie*

**Cécile Cloutier**

Gaston
Je me souviens

du pays de ton rire
au son de chêne

de ton harmonica à minuit
quand tout se fait poème

des citations nées de tes poches
moins belle que ce que tu disais

des îles de tes chagrins d'amour
doux et durs comme la femme

de ton Paris
où chaque mot pensait

de tes poètes
profonds comme l'amitié

de ton Nord
au bout des racines d'épinettes

de ton rêve
grand comme la liberté

de ta parole
que tu créais universelle

de ta musique
de rose, d'œillet et de lilas

d'Emmanuelle
belle comme la continuité

de Marie-Andrée
ta dernière poésie

du Québec
ta terre amour

Gaston
Je me souviens

# *Le magnifique*

**Marie Cholette**[1]

Miron
laisse-nous t'amironner
poursuivre le voyage
jusqu'à l'amour, le combat réconciliés
les mains pleines des pommes de tous les pommiers
des neiges de tous les hivers
les têtes relevées fièrement à hauteur des bois d'orignaux

Laisse-nous poursuivre ta réalité
jusqu'à l'usure de nos os
réaliser notre réalité à vivre
sans ahaner à genoux
atteindre les battures de nous-mêmes
Marier les gagnages du poème
et la route pénible des non-accomplissements du nous
non encore advenu
par défaut de rassemblements tendresses

Toi comme un phare
lumière laboureuse du fleuve
vraquiers musicaux dans le port de Montréal

1. Écrivaine et terminologue à l'Office de la langue française à Québec.

par sirènes parleuses qui se répondent brouillard giboulées
rafales cornes de brume
toi, les bancs de neige t'escortant en haie d'honneur

Toi, homme agonique
par le peu de mots couchés sur le papier
par l'action militante
malgré les barreaux devant tes mots
le bâillon sur ta voix

Montre-nous le solfège du respect de soi
l'instinct migratoire des oies blanches l'heure venue
ne pouvant échapper au départ pressant
à perdre haleine jappant
à perdre haleine leurs ailes battant
des mêmes battements synchroniques
jusqu'au pays du dedans
habité des poudreries magiques
qui encercleront un jour, les réchauffant,
nos trois autres saisons

# *L'homme que je n'ai pas connu*

**Pierre DesRuisseaux**

Faute d'interrogation, je me dis, c'est bien peu, que le sommeil improbable qui nous mène vers demain ne compte pour rien dans la page que le dehors impose à notre incertitude.

La vie que tu as vécue au présent trempe dans le secret de l'intenable. Du côté de la parole, mon frère, je ne te connais pas encore. Maintenant, je suis certain que je ne te connaîtrai jamais. Peut-être, sans doute, étais-tu celui-là qui est une part de moi quand je me retourne. La peur est souvent ma voix. Quelle était la tienne ? Toutes mes paroles et le pays que j'habite, je passe ma vie à les rassembler. Ce qui de toi pouvait passer a toujours été de l'autre côté des armes.

Signes, images, symboles, ne me parle pas de ces voix rapaillées dans les marges où le ciel s'ensable. Tes longs bras battant l'air tenaient-ils lieu du secourable ? Écoute, ici, partout, rien ne s'efface. Gémir et crier çà et là, entre les mots et la mémoire, tu passes, tu demeures l'anonyme d'avant l'oubli, tellement inexplicable, toi qui es sorti du silence pour te vider les yeux. Je m'habille à ce jour que tu as connu, je me brûle sous ce soleil qui, chaque heure, passait sur ton corps, on ne se voyait pas dans un conte que nous écrivions chacun par un bout dans la joie humble avec

laquelle les pêcheurs de la Côte construisaient leur bateau et les gens des villages d'ici leur maison... Le temps est la chambre des proverbes. Loin, pourrais-je avouer que je me sens désormais plus près de toi ?

J'ouvre mes yeux qui t'écrivent, les larmes épaissies par le sommeil de la vie quand je sors dans la rue. Le temps se souviendra-t-il de demain ? Car nous n'avons jamais, toi et moi, abandonné le présent. Les jours me vont et je cours après eux. Sans doute tu te rayais et tu broyais du noir, surtout vers la fin et vers les hélas qui te tombaient des lèvres. Les jours et l'infortune des je t'aime, ils se vident dans les bras des premiers passants qui nous tombent sous la main. À peine le temps de dire ouf ! un mot d'enfant lentement te terrassait à la terrasse d'un café de la rue Saint-Denis que menaçait l'orage à venir.

Mémoire inutile, je ne vois rien, je ne te vois pas, mais nous avions pris quarante ans, cinquante ans sur la gueule, nous avions tous les âges près d'un banc du Carré Saint-Louis où nous venait l'odeur des chrysanthèmes un dimanche matin il y a des années. La lumière de ce jour-là tournoyait au-dessus de nous, au-dessus des arbres en transit comme un jeu d'images sans cesse brisées. Tu n'entendais trop, je te l'ai dit cent fois, j'aurais espéré que nous n'eussions plus de hâte tandis que toi, tu prévoyais le passé qui était à ta mesure. Tu montais le jour comme on bat des bras dans le noir. J'admirais l'aridité de ton langage où courent les venelles avec des mots d'énigme. Accoudé sous le capot d'une automobile, toutes tes paroles rassemblaient ta voix pour te faire naître dans la déshérence d'un pays improbable, toi qui farfouillais entre les objets du dedans et ceux que le dehors impose. J'aimerais avouer sans te trahir que j'ai touché alors le bonheur d'entendre une musique. Mais je peux dire que le regard replié montait d'une contrée fertile. Dorénavant, la chambre secrète, je ne la verrai plus à l'automne.

On s'éprend des mots pour tromper la mort. Sans doute, il tourne maintenant autour de nous une terre de *Wall Street Journal*.

Mais moi je m'ennuierai longtemps de ton rire amer où poussaient l'ortie sauvage et des paroles de gigueur. Le dédale des jardins ne sera plus le même. Vers l'aube, les images drues attendront sans fin ton ombre que recouvre déjà le fleuve. Et sur la rive, avec les disparus, je dirai comment tu as été si je te raconte.

# *Petite messe solennelle à la mémoire de Gaston Miron*

**Lise Harou**

Le samedi 14 décembre 1996, Gaston Miron aura franchi le cap de l'au-delà. Au début de l'après-midi, ce sera déjà un fait accompli. Mais la présence ne s'éteint pas en même temps que le corps abdique.

Dans la ville qu'il habite depuis tellement d'années, dans d'autres villes et dans les campagnes, il survivra très concrètement à travers les pensées, les presses des journaux, les ondes des médias, tant d'énergie humaine et mécanique concentrée autour de lui. Le soir même de ce samedi 14 décembre, il flâne avec nous sur les trottoirs du Vieux-Montréal. La statue éteinte dominant le marché Bonsecours tend ses bras dans le noir, sorte de préfiguration inquiétante d'un au-delà peut-être totalement désert. Geste maternel ou pastoral ? Notre-Dame-du-Bon-Secours ou un quelconque seigneur veillant sur son cheptel ? De toute façon, l'attitude bienveillante ne protège ni ne dirige plus rien. Dans le port, arrêt devant la sculpture de métal rouillé qui donne ses flancs à lire. Sur le monument aux industries de la mort, il y a ces mots qui font comme un chant funèbre, comme un accompagnement au nouveau silence de Miron :

Demain (...) tout sera différent.
L'angoisse s'en ira par la porte du
fond, fermée à jamais.

Tu vivras heureux, du rire que
soulèveront les routes
goudronnées, l'air des rivières,
les chemins vicinaux.

Edwin Castro, du Nicaragua, auteur de ces lignes pleines de folie et d'espoir, n'est plus. Jose Donoso, écrivain chilien, non plus. Les uns après les autres, il s'éteignent en silence. Quelques minuscules pièces de granit, prélevées à même l'environnement immédiat de cette sculpture, en cette nuit de brouillard très dense, le suivront dans la terre à laquelle il retournera bientôt. Les paroles d'Edwin Castro se mêleront ainsi aux siennes. Car ce fut un être généreux et convaincu, plein d'espoir et d'angoisse aussi.

Cette nuit-là, le courant charrie furieusement ses eaux sombres vers le pont Jacques-Cartier, habillé d'une guirlande lumineuse à cause des Fêtes qui approchent. Un train de plusieurs kilomètres barre l'accès à la ville, et en roulant jusqu'à la carrière Miron pour l'éviter, il ne reste qu'à constater la convergence troublante de quelques sons en suspens dans l'air : clapotis du fleuve, grincement de ce train sur les rails et Petite Messe solennelle de Rossini. Une odeur de bière Molson se répand et les manœuvres du train semblent subitement porteuses d'une assurance prosaïque mais réconfortante ; la vie continue. Même le verbe de Montaigne semble alors chargé d'ironie : Le temps court et s'en va, cependant, sans me blesser. IMAX, queues de castor, sapins en vente, affichages insolites témoignent alors d'une même chose : oui, la vie continue. Miron aurait voulu que la vie continue, c'est certain. Il aurait voulu que l'harmonica ne se taise pas, que l'eau et la terre continuent de se mêler au feu, à la sueur, aux mots, musiques et plantes qui lui survivront.

Le samedi 21 décembre, après Robertson Davies, mort un peu plus tôt dans l'année, Gaston Miron aura des obsèques nationales. Marcello Mastroiani sera inhumé le même jour, ce qui ne lui aurait pas déplu. Venus à Sainte-Agathe-des-Monts pour l'ultime cérémonie, les ministres et le premier ministre, de nombreuses personnalités, artistes, dignitaires, auront rendu hommage au natif de Saint-Agricole qui se disait davantage forestier qu'agriculteur et que la poésie aura porté sa vie durant. Ce village des environs de Sainte-Agathe étant disparu avant lui, Sainte-Agathe, pavoisée de drapeaux des patriotes, l'accueillera à bras ouverts. La petite église de pierre, avec sa crèche sans Jésus et l'ange assis sur une poutre, veillant sur le portail, aura peine à contenir la foule, dans laquelle se côtoient des gens de toutes conditions. Le chanoine Grand'Maison, célébrant avec émotion le passage de Gaston Miron auquel ses propres paroles feront écho jusqu'au dernier moment, saluera sa singularité et sa qualité. Le plafond blanc et bleu, le chemin de croix en bois et les vitraux fatigués auront sans doute attiré d'autres regards évasifs tentant de défaire par la diversion des nœuds d'émotion. Dans le sapin de Noël, les colombes en vol auront l'air de rubans blancs. Les grandes orgues des églises paraissent parfois pourvues d'une capacité de prolonger la voix humaine. Trois bouquets de fleurs blanches, lys et marguerites, parsemés de taches violettes et jaunes qu'y font les iris, embaument la nef.

Pendant que l'église résonnera des heures durant de tellement d'échanges appuyés par la cérémonie, aussi sobre que solennelle, dans le cimetière peuplé de conifères, la fosse l'attend et le silence est presque absolu. Plus tard seulement, un corbeau, sur la plus haute branche, fera entendre sa voix sèche. Puis, dans l'allée bordée d'arbres, quelques personnes s'avanceront sous le ciel très bleu, certaines portant des chapeaux de fourrure et d'autres vêtues de couleurs vives, dont cette femme en habit de motoneige rose qui restera là jusqu'au dernier moment, le froid mordant n'ayant pas eu raison de sa persévérance. Le mur de

pierre de l'église reflétera la luminosité de midi. Les cailloux de granit du port le précéderont dans la fosse, leur minuscules particules brillantes répondant au soleil qui réchauffe l'emplacement où il reposera dans un instant, une seule pierre verte à sa tête, ornée d'un lierre gravé : Charles Miron : 1896-1940.

Longtemps plus tard, le corbillard apporte le cercueil. Quelqu'un a collé une lettre dessus. Quelqu'un d'autre a jeté un de ces capteurs de rêves que les Amérindiens fabriquent. Après les dernières paroles d'adieu, une fois que les proches se sont dispersés, Gilles Garant a joué un air d'harmonica : ça c'est indestructible, il va pouvoir l'emporter avec lui. Presque tout le monde à ce moment-là aura quitté les lieux et que les fossoyeurs auront commencé leur travail. André-Albert Saint-Laurent, un ami du chanoine Grand'Maison, prendra alors une petite branche à l'un des gigantesques conifères de l'endroit en disant : on va lui donner quelques sapinades. Il l'a jetée dans la plaie encore ouverte de la terre.

Seule subsistera sa parole éparpillée aux quatre vents du vaste monde. Un monde qu'il aura exploré et aimé en profondeur plus qu'il n'y paraissait. Ce fut un nationaliste ouvert aux idées du monde entier. Sa bibliothèque, de même que son bureau où s'entassaient quantité de journaux soigneusement conservés, trahissaient sa passion, pour la quête de sens et de justice de ses semblables dans lesquels il traquait la quête de sens de ses semblables. Ce fut aussi un conteur, un collectionneur d'archaïsmes et d'histoires des anciens des Laurentides, un observateur attentif de l'humain en société, alors qu'il donnait l'impression de ne penser qu'à lui-même, comme si c'était dans l'intimité du quotidien et du travail qu'il pouvait le mieux entrer en contact avec les autres. L'un d'entre eux sans doute dit à son voisin : Moi j'ai des chalets au lac de la Montagne noire... je suis venu au monde ici. Sa parole facile et la tendance qu'il avait de s'en emparer en tout temps aurait-elle été pour lui une manière de se donner une contenance ? N'empêche que c'est par la force de cette parole qu'il se sera imposé à la postérité.

# *Prophétique Miron*

**François Hébert**

DANS LA DÉCADENCE DES TEMPS

tu n'es plus rien mais tu tiens bon
tu tenais bon déjà que le présent alors
comme demain je crois tu pourrais être
celui-là que tu fus dérive et beau délire

que devenir quand la concordance des temps
n'est pas au point tu t'absentais du temps
tu t'affolais dans la décadence des temps

comme demeure Apollinaire et reviendra
pour avoir rêvé d'être à la folie
qui nous arrache aux marguerites
que vivre distribue à la volée

## ROULÉS

nous nous usons sous les saumons
nous les galets dans la frayère

car nous nous souvenons trop tard de toi
toi qui te seras souvenu à temps de nous
c'est-à-dire dans l'avenir présent
profondément en nous
tes frères déphasés dans ce déluge
qui dure
dans les baisseurs du temps dans l'eau

roulés
de jour en jour
de fosse en fosse



# *Hommage à Gaston Miron*

**Louise Beaudoin**

Comme ministre de la Culture et des Communications du Québec, profondément rejointe par le combat de l'homme et du poète, c'est avec émotion que je joins ma voix à celles qui s'élèvent aujourd'hui pour célébrer la mémoire de Gaston Miron, poète national du Québec.

Gaston Miron portait en lui l'âme de notre peuple. Farouchement enraciné dans ce pays qu'il a profondément aimé, il a consacré toute son énergie à vouloir faire accéder le Québec au rang d'un pays riche d'une langue et d'une littérature, d'une culture et d'une histoire dont il s'est fait l'ardent défenseur à travers son écriture, son verbe et son engagement.

Né dans les Laurentides, ces vieilles montagnes râpées du Nord, comme il le disait, Gaston Miron n'a jamais renié ses origines modestes. Il aimait l'homme de la rue. Il faut l'avoir vu une seule fois palabrer au Carré Saint-Louis autour de toujours et encore la même chose, le Québec en marche, pour saisir ce qui le hantait jusqu'à la démesure. Car Gaston Miron était un homme de démesure, la seule qui convienne à un être de cette stature pour qui le mot « identité » rimait avec liberté. Poète avant toute chose, de la trempe des Neruda, Senghor, Césaire et Lorca, Miron croyait au pouvoir des mots et il s'en servait sur toutes les

tribunes pour dire et redire le Québec devant des auditoires qu'il fascinait autant par l'authenticité de ses propos que par sa vaste connaissance des littératures du monde.

« Homme répandu comme une légende, animateur et agitateur de première force dont le visage se confond presque avec le visage de notre société », comme l'a dit de lui le poète Jacques Brault, Gaston Miron a été de toutes les luttes sociales qui ont secoué le Québec des années 50, 60 et 70. Militant, prophète et visionnaire, ardent défenseur de la langue française et fervent ambassadeur de la littérature québécoise, il a fait de son œuvre et de son chef-d'œuvre, *L'Homme rapaillé*, son étendard d'idéal et de liberté. Il m'est cher de savoir que le gouvernement du Québec lui a décerné le Prix Athanase-David et qu'il l'a nommé officier de l'Ordre du Québec. Cher aussi de rappeler que Miron a été décoré de la médaille de l'Ordre des francophones d'Amérique et qu'il a reçu les insignes de commandeur des arts et des lettres de la République française.

Miron qui avez rapaillé dans votre âme et dans votre œuvre nos luttes et nos recommencements, nos espoirs et notre fierté, vous qui avez aimé le Québec jusqu'à la déchirure, jusqu'à la mort, et vos frères les humains plus que vous-même, nous vous saluons au cœur de cette marche à l'amour où s'entend votre parole souveraine : « Nous te ferons, terre de Québec, l'idée de résurrection et des mille fulgurances de nos métamorphoses, de nos levains où lève le futur, de nos volontés sans concession. Les hommes entendront battre ton pouls dans l'histoire. C'est nous, ondulant dans l'automne d'octobre, c'est le bruit roux des chevreuils dans la lumière, l'avenir dégagé, l'avenir engagé... »

Nous te ferons Terre du Québec !

# DEUX SANGS




LES ÉDITIONS DE L'HEXAGONE

# *Au revoir, Gaston*

**Gérard A. Boudreau**

*« À la poésie et au plus anciens (sic)*
*de mes grands copains, dans notre indéfectible amitié ! »*

C'est de cette façon que Gaston me dédicaçait ma copie de la première publication des Éditions de l'HEXAGONE. « Deux sangs », recueil de poésies de Gaston Miron et Olivier Marchand, parue en juin 1953.

J'ai conservé précieusement cette humble plaquette qui était loin de laisser entrevoir ce que deviendrait cette maison d'édition par la suite.

J'ai rencontré Gaston Miron à une époque où il n'était connu que de sa famille et de ceux qui vivaient dans son entourage.

Reportons-nous en 1942, une époque où les communautés religieuses jouaient un rôle important. Les frères enseignants recrutaient les étudiants qui pouvaient être attirés par le genre de vie qui était le leur.

C'est ainsi que je me suis retrouvé à la fin de l'été, au Mont Sacré-Cœur, à Granby. C'était à la fois la Maison provinciale et la maison de formation des jeunes qui voulaient devenir Frères. On se retrouvait à plus de 140 dans un juvénat où on faisait l'apprentissage de la vie religieuse. Des jeunes de 13, 14 ans, venant de plusieurs endroits du Québec et même de l'Ontario. Je me souviens d'un qui venait de Kapuskasing...

Pour ma part, je n'avais pas eu à voyager longtemps, Magog étant à peine à une trentaine de milles. C'est là que je rencontrai Gaston pour la première fois, un parmi tant d'autres. Il était plus âgé que moi. Il était déjà là depuis un an et dans une classe de dixième et moi en neuvième. À l'été 1943, il passa au Noviciat, ce qui impliquait une prise de soutane et l'apprentissage de la vie religieuse dans toute l'acceptation du terme.

J'entrai au Noviciat l'année suivante. Pour sa part, Gaston passait du Noviciat au Scolasticat-École normale, toujours à Granby, après avoir prononcé ses premiers vœux temporaires.

En 1945, j'entrais à mon tour au Scolasticat. Gaston avait déjà fait une année d'École normale et entreprenait une deuxième qui devait mener à un Brevet complémentaire d'enseignant. Quant à moi, je me retrouvais dans une classe spéciale où on nous demandait de faire deux années dans une. J'avais à ce moment-là 16 ans et Gaston en avait 17 et demi.

C'est à cette période que j'ai appris à connaître vraiment Gaston. Élève studieux, il était intéressé par beaucoup de choses. Attiré par les sciences naturelles, il était devenu très connaisseur en ornithologie et en botanique.

C'est également à cette époque qu'on commençait à entrevoir ses qualités d'écrivain. Fort en français, servi par une imagination fertile, il publiait déjà dans une revue de l'école des textes qui étonnaient déjà par leur fini et leur profondeur.

Il faut reconnaître qu'il était supporté en cela par un professeur de français qui l'encourageait de son mieux. Il avait droit à des privilèges spéciaux : accès à la bibliothèque de l'école sans restriction, périodes d'études planifiées en plus des périodes régulières, etc.

Gaston n'était pas un sportif remarquable sauf en ski, ce qui ne surprenait pas de la part d'un gars comme lui, originaire de Ste-Agathe. Il était vraiment le meilleur sous ce rapport.

À la fin de l'année scolaire 1945-1946, on se présentait aux examens du Département de l'Instruction publique (on était encore loin d'un ministère de l'Éducation...) pour obtenir un premier Brevet d'enseignement.

Les examens réussis, Gaston entreprit l'année scolaire 1946-1947 à l'école Meilleur, rue Fullum, à Montréal, dans une classe de 3e année. Quant à moi, j'avais eu 17 ans durant l'été et même avec un diplôme en bonne et due forme, on me laissa aux études dans une classe qui devait mener au Brevet supérieur.

Ça n'alla pas loin, la maladie d'un Frère à l'école Meilleur amena la Communauté à me nommer pour le remplacer. Je me retrouvai donc encore une fois dans la même institution que Gaston, moi aussi avec une classe de troisième année.

Gaston continuait de s'intéresser à la littérature, même si on n'avait que peu de temps pour des activités autres que celles reliées directement à notre enseignement.

À la fin de l'année scolaire, on se retrouva tous ensemble pour une retraite fermée d'une semaine. Après 3 jours, je décidai de quitter la communauté. J'aboutis à Magog où je n'étais pas retourné depuis cinq ans. J'étais convaincu que je n'entendrais plus parler de ceux qui avaient été mes compagnons de route pendant ces cinq dernières années.

Incapable de me trouver un emploi dans l'enseignement pour des raisons bien précises : j'étais un homme, un ancien frère donc un défroqué et à 18 ans, même si j'avais une année complète d'expérience, on me trouvait vraiment trop jeune. À l'époque les enseignants laïques étaient presque exclusivement des femmes surtout dans les petites villes et les villages.

Je me résignai à chercher du travail ailleurs que dans l'enseignement. Je me dénichai un boulot dans une usine.

Quelques mois plus tard, je reçois une lettre d'un ancien collègue de l'école Meilleur qui m'apprend que mon départ de la communauté avait été suivi de cinq autres, dont ceux de trois gars

qui, comme moi, en étaient à leur première année d'enseignement. Gaston était du nombre.

## *Les retrouvailles*

Le contact était rétabli avec Laurent Gagnon, qui m'avait écrit, et avec Gaston Miron. Les deux me rendirent visite et on se revit à Montréal à quelques reprises. Après deux ans de vie d'usine, j'en avais assez et je décidai de partir pour Montréal pour faire autre chose.

J'allai frapper chez Gaston avec deux objectifs précis : me trouver une pension où demeurer et voir s'il pouvait m'aider à me dénicher un emploi. Dans la même journée, tout était réglé. Je pouvais loger à la même place que Gaston, rue Duluth, chez sa tante. Quant à l'emploi, Gaston m'informait qu'un poste était disponible dans une librairie rue Saint-Denis, près de Mont-Royal, à « La Cité des Livres ». Je me présentai donc et je fus embauché sur-le-champ.

Ce n'était pas le Pérou : 18,00 $ par semaine pour débuter, 6 jours par semaine à 7 heures par jour. Comme on n'était qu'à trois coins de rue de la pension, ça signifiait qu'on n'avait pas à prendre les petits chars pour aller travailler, une économie importante, compte tenu du salaire gagné.

La vie était belle quand même. J'étais revenu à Montréal et j'avais retrouvé un vieux copain. Gaston occupait un emploi minable de commis de bureau mais il était déjà engagé dans une foule d'activités. Ordre de Bon-Temps, scoutisme, animation folklorique, en plus de suivre des cours de sciences sociales à l'Université de Montréal.

Le 505, rue Duluth était souvent un lieu de rendez-vous pour plusieurs jeunes. Gilles Carle, son frère Guy, Olivier Marchand et plusieurs autres dont j'ai oublié les noms, pouvaient y discuter pendant des heures de poésie, de littérature, parfois de politique et des problèmes de l'époque.

On y vivait pauvrement. Le grand luxe, c'était de se payer un club sandwich à deux avec deux cafés, dans un petit restaurant au coin de Mont-Royal...

À la fin de l'été 1951, la tante Miron retournait dans son coin de pays, Ferme-Neuve. On se retrouve Gaston et moi, chez une connaissance. Je quitterai la place à la fin de l'année et Gaston y restera encore longtemps.

Un ami nous informe au début de l'automne que deux postes d'enseignants sont ouverts à Ville Jacques-Cartier. On se présente tous les deux et on nous accepte pour prendre charge de deux classes de troisième année. On se retrouve encore une fois voisins de travail, dans un bas de duplex aménagé en deux classes, dans une ville connue à l'époque comme une des plus pauvres de la région. Il n'y avait pas que la ville qui était pauvre, nous aussi, on l'était. Avec un salaire de 1500 $ par année, on s'endettait chaque fois qu'on prenait l'autobus le matin pour aller travailler...

J'ai la chance de me voir offrir un travail plus intéressant à la fin de 1951. En même temps que la pension, je quitte donc pour toujours l'enseignement. Gaston finira l'année scolaire 1951-1952 et on se reverra souvent au cours des mois qui suivront. Il est plus intéressé que jamais par la littérature et songe déjà à l'édition.

Il obtient finalement une bourse du Gouvernement québécois et part pour la France où il restera pendant presque deux ans. À son retour, Gaston vient frapper à ma porte. J'ai alors un petit appartement rue St-André, au sud de Mont-Royal et une place disponible. Gaston devient mon locataire.

## *Miron à Paris*

C'est une période fébrile pour lui. Il a vécu deux années extraordinaires à Paris. Il y a rencontré des écrivains célèbres qui le marqueront à jamais. Il a envie à la fois d'écrire et sans qu'il ne le réalise probablement lui-même, de jouer un rôle de guide, de mentor, auprès de ces jeunes écrivains qui cherchent à se faire connaître dans le milieu littéraire francophone de Montréal.

Il ne néglige pas pour autant sa propre production. Je le vois encore penché sur le pupitre qu'on partageait, cherchant le mot juste pour terminer un vers, ou marchant en long et en large dans l'appartement, ou encore jetant rageusement une feuille déjà barbouillée dans une corbeille à papier. J'ai souvent regretté de n'avoir pas cueilli ces papiers qui n'avaient plus de valeur pour lui. Qu'aurait-on pu en tirer en comparant ces brouillons avec les textes finals, mais jamais définitifs selon lui, qui ont été publiés ?

Tout comme la rue Duluth à l'époque, la rue Saint-André sera un lieu de discussions interminables. C'est souvent jusqu'aux petites heures du matin que les échanges dureront avec les Morrier, Lapierre et autres.

C'est aussi à cette époque que je revois Gaston face aux femmes. Celui qui écrivait « ...Car moi je suis le laid Duquel on se retourne... » était un gars tourmenté qui ne pouvait croire qu'on pouvait l'aimer pour lui-même, malgré ce qu'il appelait sa laideur. Il plaisait aux femmes, avec sa franchise, son rire tonitruant, sa façon de raconter, son implication absolue dans ce qu'il entreprenait, par sa façon de leur parler... Il avait rencontré une femme médecin – je n'ai jamais su ni voulu savoir son nom – qui était tombée follement amoureuse de lui. Je la vis une fois rue Saint-André. Ce fut la seule fois. C'était un amour impossible pour Gaston.

Pourtant il savait faire parler son cœur. Il faut relire ce poème intitulé « Ma ravie » pour s'en rendre compte.

« ...
J'écris pour te dire que je t'aime...

Qu'es-tu devenue mon amour comme hier...

Ise je ne dois plus te revoir
Mais pour cet immémorial rendez-vous
C'est avec toi que je veux chanter
Sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui
Les morts qui respirent pour nous
Les espaces oubliés »

Au début de 1958, je me mariais et je lui laissais l'appartement rue St-André. La famille Lapierre, propriétaire de la maison, l'avait en quelque sorte « adopté ». Il continuait d'occuper des emplois qui ne lui disaient pas grand-chose, surtout dans le domaine du livre, comme voyageur.

C'est à cette période que je le revis en 1959, chez moi à L'Ange-Gardien, près de Québec, où je demeurais alors en raison d'un transfert d'emploi au siège social de SSQ, où je travaillais depuis 1956. Je me rappelle cette soirée qui s'étira jusqu'aux petites heures du matin. Que de souvenirs sont remontés à la surface, des bons comme de moins bons. Il parla de son travail d'éditeur qui était déjà bien enclanché, du rôle qu'il jouait dans le milieu des écrivains, de ses convictions nationalistes et du chemin qu'il avait parcouru pour en arriver là. C'était encore et toujours un passionné.

On ne se revit qu'une seule fois par la suite, à l'occasion d'une campagne électorale, en 1980, si ma mémoire est bonne. Quand j'appris son décès, j'eus la sensation que je venais de perdre plus qu'un ami.

C'était presque vingt ans de ma vie que je revivais, vingt ans où Gaston et moi, sur des chemins qui n'étaient pas identiques mais qui se recoupaient sans cesse, trouvions toujours le temps de

nous reconnaître et, sans beaucoup de paroles, de nous comprendre.

Je te dis au revoir, Gaston, et je continue de croire en cette « indéfectible amitié » que nous avons partagée si longtemps.

# *Gaston Miron ou la puissance du verbe*

**Pierre de Bellefeuille**

Je ne sais pas exactement depuis combien de temps je connaissais Gaston Miron. Ça remontait vraisemblablement au début des années 60, à l'époque où plusieurs intellectuels se retrouvaient fréquemment aux lancements de Jacques Hébert qui dirigeait, rue Saint-Denis, les Éditions du Jour, puis les Éditions de l'Homme. Celui qui allait devenir le sénateur querelleur d'aujourd'hui jouait alors un rôle sympathique d'animateur culturel. Il avait pour assistant Victor-Lévy Beaulieu.

Ces lancements avaient leurs habitués. Je songe en particulier à mon ami disparu André Laurendeau qui était alors rédacteur en chef du *Devoir* et dont j'avais le grand avantage de jouir de la collaboration au « Magazine *Maclean* ». Nous vivions les premières saisons de la révolution tranquille. Le Québec était un vaste chantier où tout était remis en question. Le Canadien français de naguère subissait une mutation. Gaston Miron personnifiait l'homo québécensis qui émergeait. Retour d'Europe, il réalisait la conjonction de nos deux terroirs panatlantiques. Il avait déjà le verbe magnifique.

Beaucoup plus tard, j'ai eu l'occasion de travailler avec Gaston, au sein du comité sur l'indépendance mis sur pied par l'Union des écrivaines et des écrivains du Québec, à l'approche du référendum de 1995. Notre tâche consistait surtout à rédiger quelques textes, en particulier un appel aux écrivains à travers le monde. On connaît la définition du chameau : un cheval dessiné par un comité. De la même façon, écrire en groupe est généralement une mission quasi impossible. Pourtant, avec Gaston, c'était une joie. Dans nos discussions, la recherche du mot juste était pure voltige. Maître de l'édition, Gaston débusquait à coup sûr les expressions mal choisies.

À partir de l'été 1995 et jusqu'à quelques semaines avant sa mort, Gaston a participé comme moi aux travaux du Cercle Gérald-Godin.

Gaston ne faisait pas la conversation. Il tenait un discours, dans la plus parfaite cohérence : le discours du Québec libre, un discours universel, humain et généreux. Les gens et les choses trouvaient leur place dans sa vision, selon l'ordonnance dictée par le geste ample et la voix impétueuse.

Il importera de se rappeler Gaston, surtout dans les moments difficiles.

# *Gaston Miron, Amitié d'une vie*

**Alain Horic**

Rien dans l'information qu'il me transmit, ni dans le timbre de sa voix, lorsqu'il m'apprit qu'il me voyait de sa chambre de l'hôpital Notre-Dame, ne laissait présager l'enjeu d'une échéance proche. Je le rejoins et l'enjoins de ne pas abdiquer, de lutter, évoquant le long combat de Gérald Godin. Jeune encore et plein de projets, Gaston convenait de se battre résolument. Aucun état d'âme ne préfigurait une mort annoncée. De sa fenêtre, il désigna l'immeuble où il savait que je résidais.

Je fus apaisé, supputant l'entendement d'une profuse sérénité. J'avais du temps devant pour résumer à Gaston mon affection que les circonstances et le contexte rendent souhaitable. Saisir vivement ces moments fugaces lorsqu'une amitié culmine en son état de grâce faisant surgir la luminosité des liens, débordant de nous-mêmes en une flambée d'émotions et de bonheurs. La maladie embusquée cependant fomentait de sombres desseins occultant sournoisement le dépistage de sa racine.

Je me voyais animé à l'idée d'apprécier le bilan d'un trajet et de cheminements avec Gaston le long de quarante ans, de vive voix et de son vivant. Traduire en paroles compactes tout ce qui pour moi allait essentiellement de soi et qui fut entendu,

convenu, compris dans les gestes, les actes, les accomplissements, les gratuités qui se passaient allègrement de bonification verbale. Plutôt que la profusion, il me faut admettre que le tant à faire m'obligeait au substantiel du dire.

J'avais pour Gaston une profonde amitié plurivalente, de l'individuel au familial, de la poésie à l'édition, de l'économique au politique. Mon amitié ample et chaleureuse revêtait spontanément des allures modestes, pudiques, régie par un code d'estime manifeste. Cette amitié fut facilement discrète, liée à ma réserve naturelle, jamais utilisée pour la galerie, un faire-valoir public ou surenchère sémantique.

J'avais pour Gaston une amitié de tous les instants, temps et mouvements, amitié élective, cognitive, active, vive, indéfectible. Amitié passée au crible de difficultés, de contraintes, d'épreuves des dures réalités de la vie, assortie d'une pratique qui se vouait aux valeurs et aux causes intangibles, aux activités non lucratives. Une amitié de soutien, de solidarité, disponible, fiable qui partageait d'emblée les mêmes objectifs, aspirations et idéaux.

Quand le faire précède le dire, l'acte qui témoigne de notre considération, de notre attachement à l'autre rend, pensai-je, superflu le recours au verbe. Que pourrai-je donc ajouter à ce qui fut déjà fait pour Gaston ? Et pourtant le simple fait de ne pas lui avoir assez dit et plus souvent mon appréciation d'être son ami me réduit à l'écrit, me paralyse de malaise.

J'ai lu l'inscription dans mon cœur et me suis mis à réciter mentalement : Gaston je t'aime comme un frère ! Poussé par le remords, je suis allé tardivement le lui dire et répéter sur son lit. Gaston entendait, comprenait, ouvrait les paupières, mais avait perdu l'usage de sa voix. Je lui tenais la main, ne pouvant plus lui donner l'accolade comme autrefois il m'arrivait parfois. Gaston était rendu aux images et signes.

Tant je fus habitué à la présence de Gaston que son départ subit m'a laissé abattu, dévasté. Sa disparition irrémédiable

décuplait un fort et profond sentiment d'affection qui me liait à lui par-delà vies et mondes.

Bon voyage Gaston, vieux compagnon de parcours de l'amitié d'une vie, cher poète qui a su de son vivant ravir au Créateur suprême des instants d'éternité pour notre délectation.

Nous savons que la puissance de l'esprit est telle qu'elle parviendrait à créer un au-delà même s'il n'existait pas, rendant plausible un paradis au terme de nos jours, au même titre qu'une nation résolument inspirée s'offrirait en temps réel un pays souverain.

## *Parcours d'amitié, d'association, d'édition et de solidarité*

Je suis arrivé, via Dorval, le 7 février 1952 à Montréal, ville coloniale lisiblement et audiblement anglaise. Parlant français mais, la langue de travail obligeant, j'apprenais d'emblée l'anglais. Ma mémoire me restituait aussitôt les images des colonialistes d'Europe, d'Afrique et d'Asie à l'œuvre d'oppression. J'ai pris spontanément fait et cause pour les colonisés de l'époque dans le contexte canadien.

J'ai fait connaissance de Gaston Miron en 1954 autour de la revue *Amérique française* d'Andrée Maillet, des Éditions Erta de Roland Giguère et de la librairie Beauchemin où il travaillait. Je me suis lié d'amitié avec lui au cours de réunions diverses, de lancements de récitals, de poésie, de foires et expositions du livre, puis à l'initiative de Gaston je collabore aux éditions de l'Hexagone dès 1955, ce qui allait s'intensifier. Lors de son séjour à Paris en 1959-60, lorsque Jean-Guy Pilon assumera la direction intermédiaire, il me confiera quelques tâches ponctuelles et à son retour il m'invitera à faire partie de l'équipe de direction avec Paul-Marie Lapointe, Louis Portugais et Michel Van Schendel en 1961.

Nous deux finirons par former seuls l'équipe, à toutes fins pratiques, en 1965, Roland Giguère devenant maquettiste attitré de la maison. Afin d'entériner une situation des faits en regard de nos engagements, implications et responsabilités respectives dans l'action éditoriale, il devenait nécessaire de procéder au remplacement de l'ancienne société légale enregistrée en 1956. Jean-Guy Pilon, Louis Portugais et Gilles Carle accepteront volontiers de la dissoudre laissant au quatrième sociétaire, Gaston Miron, seule personne intéressée, de pouvoir continuer à faire affaires sous la raison sociale Les Éditions de l'Hexagone. Cela nous permettait de former une nouvelle société d'éditions en 1970 dont la participation s'établissait à 51 % pour Miron, 48 % pour Horic et 1 % pour Portugais. J'avais décliné la proposition touchante d'honnêteté de Miron qui m'offrait la parité des parts dans l'Hexagone. À cette occasion nous avions compilé le bilan de l'actif et établi la valeur financière de mes parts que j'allais acquitter à Miron. J'entrais alors en 1970 légalement à l'Hexagone en qualité d'associé, de codirecteur et de coéditeur, ce dont notre contrat de société consacrait en définissant nos rôles respectifs et conjoints soit le fonctionnement futur de l'Hexagone dont toutes les décisions devaient être prises de commun accord.

Il en sera ainsi jusqu'en 1980, car depuis cette année Miron voyage aux États-Unis, séjourne longuement en Europe et par conséquent s'absente de l'Hexagone dont il se détache graduellement pour ne plus reprendre du service actif en édition. Je poursuis le règlement à Miron de certaines affaires que nous avions en commun et je continue à veiller à ses intérêts économiques résiduels puisque de 1975 à 1984, nous serons associés et nous aurons fondé avec d'autres des entreprises d'éditions, de diffusion, de distribution de livres, ou dans les secteurs apparentés, tels les éditions Parti pris, les Herbes rouges, le Forum, les Balises, les Messageries littéraires, la Société immobilière du livre etc... dont j'assumais les assises et les destinées. Nous ferons quelques

incursions dans l'immobilier avec des amies du réseau d'enseignement collégial dont j'anticipais des retombées économiques pour Miron.

Ainsi Gaston Miron a été cofondateur des éditions de l'Hexagone en 1953 qu'il anime de 1953 à 1959, puis de 1961 à 1970 (cependant qu'en pratique, entre 1965 et 1970, il s'agit davantage de l'animation collégiale de l'Hexagone), l'année du renouvellement de la société d'éditions dans laquelle je prends part légalement. Pour les dix années qui suivront, de 1971 à 1981, nous dirigerons conjointement la vocation littéraire et la destinée économique de notre maison d'éditions dont nous serons coanimateurs. Puis de 1981 à 1991, je me retrouve seul à la barre de l'Hexagone que je dirige et anime, lui consacrant mon temps et mes énergies, mes connaissances et mes ressources. Je consigne ces faits dans le souci de la véracité historique qui s'appuie sur des documents authentiques ainsi qu'en considération de l'équité relative au mérite du parcours de chacun de nous deux.

Miron, mon ami, mon compagnon et mon associé parti, je prenais la résolution ferme et patiente de rapatrier son œuvre à l'enseigne de l'Hexagone dont il fut l'un des fondateurs les plus connus. Gaston finit par accepter de signer le contrat d'édition le 19 octobre 1989 portant sur la publication de *L'Homme rapaillé* dans la collection de poche Typo que j'avais fondée, en son absence, en 1984, dont la production fut aussitôt enclenchée. J'avais réussi à le convaincre d'y insérer au contrat une clause de préférence pour trois titres futurs.

Lorsque je décide, à mon tour, de mettre un terme à ma carrière d'éditeur, je fais une offre de vente et M. Pierre Lespérance accepte d'acheter. Transaction conclue je cède la direction et les titres de propriétés des éditions de l'Hexagone en 1991 à Sogides qui va créer le Groupe Ville-Marie littérature afin d'accueillir l'Hexagone, VLB et Les Quinze éditeurs. Jacques Lanctôt agira comme éditeur du nouveau groupe au sein duquel j'allais présider

le comité d'édition de l'Hexagone sur une proposition personnelle de M. Lespérance.

Chargé de former ce comité qui veillera sous ma présidence à la politique éditoriale, j'ai conçu d'emblée à effectuer le retour de Miron à l'édition, une décennie après son départ. J'avais également arrêté mon choix sur Jean Royer, mon auteur-maison, poète et essayiste, journaliste et critique au *Devoir*, spécialiste de la poésie québécoise et de l'entretien littéraire (de même que sur André Beaudet, poète et essayiste à l'emploi alors de l'Hexagone dont la démarche n'avait pas abouti). J'avais donc à cette fin désigné et soutenu la candidature de Gaston Miron à titre de membre du comité d'édition et de directeur de la collection Typo d'une part et d'autre l'engagement de Jean Royer à titre de directeur littéraire des éditions des éditions de l'Hexagone donc faisant partie d'office de notre comité d'édition. Ce qui fut fait.

# *Un homme de rassemblement*

**Naïm Kattan**

Dans les attitudes et le comportement de Miron j'étais frappé par une contradiction qui n'était, ai-je rapidement conclu, qu'apparence trompeuse. Je l'ai connu, il y a près de quarante ans, au début de l'Hexagone. En 1954, j'ai commencé à publier le *Bulletin du Cercle Juif*. J'y cherchais, dans la modestie des moyens, de présenter au public juif la culture canadienne-française et d'abord ses expressions artistiques : littérature, théâtre. Miron ne parlait alors que des autres poètes, ceux qu'il publiait, les Pilon, Lapointe, Ouellette... Sa poésie passait en second, comme s'il s'en excusait.

Ce n'est qu'en 1970, alors qu'il reçut le prix d'*Études françaises* (je faisais partie du jury) pour l'ensemble de son œuvre, poèmes dispersés dans les revues et les journaux, qu'il s'imposa comme le grand poète de sa génération. Grâce au travail de Georges-André Vachon, son insistance, son acharnement auprès de Miron les textes furent rassemblés et parurent sous le titre de *L'Homme rapaillé*. Le grand événement pour toute une génération.

Plus tard, Miron me répéta plusieurs fois : Je suis un poète important, d'autres Québécois sont les grands poètes. Ainsi, le poète le plus connu et reconnu, le plus lu aussi dans toute la francophonie, s'il a fini comme par obligation de parler de lui-même,

ne cessait de chanter et de promouvoir les autres, ses compagnons. Au fil des années, je crois avoir commencé à comprendre le mystère de cette contradiction.

Miron est un homme de rassemblement, de convergence et il a dû se rassembler, se rapailler lui-même. Il a compris que pour parler aux autres, pour parler des autres, il fallait qu'il soit, qu'il prenne acte de sa propre parole. Aussi son nationalisme apparaît-il comme une étape, un besoin d'être afin de vivre la présence des autres. Car, pour lui, les autres n'étaient pas des étrangers, encore moins des intrus mais des fragments d'être dans lesquels il se reconnaissait et qu'il intégrait à sa vie.

En 1981, j'ai invité Miron à la cérémonie de Bar Mitsvah de mon fils. Il assista, ce samedi-matin là, à la synagogue, à la lecture d'une paracha, d'un chapitre de la Torah par mon fils, ce qui marquait, à treize ans, son entrée dans la communauté. Lire le texte c'est prendre acte d'un héritage et affirmer une responsabilité d'adulte. Avant d'y assister, Miron avait compris le sens profond de la cérémonie et je me souviens encore du mot qu'il écrivit à mon fils : Aujourd'hui tu décides de ta parole et tu prends la mesure de la parole léguée. Aussi, s'il comprenait le sens profond de l'autre c'est qu'il était aussi cet autre qui l'habitait et qu'à son tour, il alimentait pour se nourrir lui-même.

Quelques années plus tard, j'avais fait la connaissance, à Ottawa, d'un écrivain kirghiz : Ginguis Aichmatov qui m'exprima le désir de rencontrer des écrivains québécois. Je l'ai invité chez moi, à Montréal, avec Miron. Il était venu accompagné de son fils qui remplissait la fonction d'interprète, flanqué du Consul soviétique qui s'était invité lui-même dans un but évident de surveillance.

Un grand gaillard, Aichmatov, était soigneusement habillé. En plus d'être un écrivain célèbre, un romancier traduit dans de nombreuses langues, il était député au Soviet suprême. J'avais passé à Miron quelques jours auparavant son roman Jamila (en traduction française). Il était ainsi venu préparé à la rencontre de l'écrivain. Le consul levait fréquemment son verre pour saluer ses

hôtes, Miron, le Canada... Miron avait vite décelé la propension du diplomate-gardien à vider son verre, ce qui ne l'empêchait pas d'intervenir, dès l'amorce d'une discussion littéraire, pour expliquer et fournir des renseignements supplémentaires. Le fils-interprète, habillé en jeans, me traduisait les questions de son père sur Marshall MacLuhan. Par le froncement du sourcil inquiet du consul, j'ai compris qu'il n'en avait jamais entendu parler. Cela ne fit point retarder son intervention.

D'après son œuvre, j'ai conclu qu'Aichmatov était élevé dans un milieu musulman. Pour établir un rapport entre nous, qui échapperait à la vigilance du diplomate, je me suis mis à réciter en arabe les premiers versets du Coran et le romancier kirghiz poursuivait la récitation. Décontenancé, le consul nous demandait de quoi nous discutions. De son côté, Miron ne cessait de remplir le verre du diplomate. Allions-nous enfin, pouvoir discuter littérature sans interruption et sans surveillance ?

Pour Miron, la Kirguizie apparaissait ce soir-là comme un pays proche, accessible et quand, finalement, le romancier put nous raconter ses randonnées à cheval, sa vie sous la tente, il buvait ses paroles comme s'il recevait des vérités perdues et oubliées et qu'il avait toujours attendues. La frontière entre Ulan Bator et Montréal a miraculeusement disparu. Car, pour lui, rien ne demeure hors la littérature, tout le reste est économie, comme il me l'a écrit un jour.

La poésie rendait l'autre proche et fraternel. Curieux de cet autre, assoiffé de l'approcher, pour établir le dialogue, l'échange, Miron était soucieux de ne pas arriver les mains vides. Il a fini par apprivoiser sa voix pour dire sa parole propre et reconnaître que la richesse dont il faisait don était bien la sienne, celle qu'il a reçue en héritage, celle qu'il amplifiait en la prodiguant sans compter aux autres. S'il la transmettait d'abord aux siens, il l'offrait aussi à tous ceux et à toutes celles, quelles que soient leurs origines, qui communiaient dans la langue et le chant.

# *Orfèvre de la langue, prophète du québec*

**Jean-Marc Léger**

Il ne sera jamais trop tard ni trop tôt pour explorer, pour relire et méditer, pour célébrer l'œuvre de Gaston Miron, l'homme et l'œuvre qui font tout un, tant celle-ci paraît avoir façonné celui-là autant que l'inverse. On ne peut le lire dans la plénitude du terme qu'en retrouvant sa voix, son accent, qu'en imaginant l'entendre.

Comme à tant d'autres, il me revient force anecdotes que je serais enclin à évoquer. Mais le mot de « souvenir » ne me semble guère approprié en l'occurrence ni parfaitement accordé à cet admirable créateur, à ce combattant toujours en première ligne, à cet amant et à cet orfèvre de la langue. Comment saurions-nous en parler au passé, alors que sa présence parmi nous est encore chaque jour singulièrement sensible, « palpable » !

Qui d'entre nous n'a encore dans les oreilles et surtout dans le cœur sa voix chaleureuse et volontiers gouailleuse, son verbe inépuisable et coloré, sa merveilleuse véhémence pour dénoncer la forfaiture et pour faire le procès des larbins, son lyrisme incantatoire pour appeler tout ensemble l'émancipation du pays et la libération de la langue, le salut de l'une et de l'autre. Car il voulait passionnément rendre une langue à son pays tout autant que redonner une patrie à sa langue.

Il est homme de la parole autant que de l'écrit qui, chez lui, font tout un, se fécondent réciproquement, ce qui est d'ailleurs le signe de l'authentique poète, l'aède, l'homme qui, à travers la tradition orale, donne ou rend à un peuple ou préserve pour ce peuple l'indispensable sens de l'appartenance, lui révèle son enracinement, contribue à lui rendre son identité et la fierté de cette identité. Poète et prophète, il pressentait que le verbe peut contribuer à faire advenir les choses, qu'à annoncer, appeler, célébrer la patrie, on finit par la faire surgir.

Et comment, en parlant de Gaston, ne pas entendre son rire, conquérant, communicatif, ce rire toujours généreux, parfois douloureux, dont il ponctuait ses anecdotes ou ses admirables incantations, ses improvisations poétiques ou politiques, et souvent ses imprécations qui annonçaient ou accompagnaient le procès toujours recommencé de la servilité, de la sottise, de la pusillanimité. Il ne cessait de les traquer en tous lieux, sur tous les tons.

Il lui arrivait d'entrer dans mon bureau pour me faire partager, selon le cas, son invention ou son indignation. Ce fut vrai notamment dans les années 1990 et 1991, où j'avais tenté de créer un pendant québécois du mouvement Avenir de la langue française, qui était né en France à la fin des années quatre-vingts. Son apport fut précieux à cette entreprise et je découvris chez lui à cette occasion des talents de tacticien et des vertus d'organisateur qui ne m'étaient pas apparues aussi nettement jusqu'alors. À propos de l'avenir de notre langue comme de celui de notre peuple, il passait, parfois en un cours laps de temps, de l'exaltation au pessimisme, de la fougue à l'accablement. Mais c'est toujours la vie qui l'emportait, l'action, comme s'il puisait dans sa révolte même devant l'inacceptable la volonté de réagir et une vertu nouvelle, une ressource nouvelle de combativité, inséparable de l'inventivité.

Il possédait à un rare degré non seulement le sens du génie de la langue mais le sens de la créativité de cette langue, créativité

devenue chez lui une sorte de seconde nature. Il se tenait au confluent de la langue, de l'histoire et de l'avenir. Gaston Miron a réconcilié le peuple du Québec avec la poésie, car son œuvre poétique est incursion à la fois dans l'histoire et dans le devenir, pèlerinage et anticipation.

Gaston Miron est chez nous celui qui, entre tous, aura illustré en permanence, avec une émouvante éloquence, la parole de Jaurès : « un peu d'internationalisme éloigne de la patrie, beaucoup y ramène ». Il était, il est homme de l'universel, dans l'espace et dans le temps.

Nous continuerons modestement mais inlassablement de monter la garde avec lui auprès de cette langue toujours menacée, par notre propre démission autant que par les périls extérieurs ; nous continuerons à œuvrer avec lui pour l'avènement d'une patrie médiatrice entre l'homme et le monde. Et lorsque celle-ci adviendra, nous reconnaîtrons qu'il en aura été plus qu'un des artisans, l'un des prophètes et sans doute le premier d'entre eux.

Nous avons le sentiment de marcher à ses côtés : qu'il ne presse pas trop le pas, nous aurions du mal à le suivre. Et nous avons à notre tour tellement à lui dire avec nos mots maladroits. D'abord lui faire sentir quelque chose qui est de l'ordre de la gratitude mais la passe infiniment, quelque chose aussi qui s'appelle la grâce de la redécouverte chaque jour, enchantée, émerveillée, de son œuvre immense. Il ne pourra nous interdire désormais de lui vouer une sorte de piété ardente et fraternelle, de l'éprouver et de la redire chaque jour.

# *Miron – L'acharnement d'émerger*

**Yves Préfontaine**

C'était un temps de vaches maigres pour le Rapaillé... Je suis allé chez Miron après notre première rencontre au tournant de 1959, si ma mémoire chancelante ne me trahit pas trop et j'ai été estomaqué de voir dans quelles conditions il vivait. Une chambre louée dans un appartement plutôt miteux du Plateau Mont-Royal. Mais alors, des livres, encore des livres... Sur le plancher, sur les rares chaises bancales, sur le lit, par terre. Partout, des livres. Il y avait à peine d'espace pour l'homme. Toute la pièce était dévorée par les livres, les journaux. Et Dieu sait si nous en avons parlé, de livres.

Cet homme donnait l'impression parfois, malgré sa puissante présence, sa voix de Stentor, sa gestuelle unique, de ne pas être là, ici et maintenant, mais de vivre dans les livres... Miron le Magnifique, si admirablement dit par Jacques Brault, appartenait aussi à l'espèce cannibale du livre. Miron le Papyrophage... On ne devient pas le poète et l'homme à la culture abyssale qu'il fut, l'éditeur essentiel qu'il était en train de devenir sans souffrir d'une belle maladie qu'on pourrait appeler la papyrite aiguë...

Il fut question très rapidement de notre situation politique, de l'indépendance du Québec, etc. J'étais déjà en travail, si l'on peut dire, avec le petit noyau de personnes qui devait un peu plus

tard fonder le RIN (Rassemblement pour l'Indépendance nationale). Miron n'était pas là. Il avait à ce moment peut-être mieux à faire que de s'épuiser, dans des discussions parfois byzantines, avec les premiers statuts d'un nouveau mouvement, si important fût-il par la suite. Il y a aussi le hasard qui nous fait pénétrer tel milieu plutôt que tel autre.

Et puis nous revenions à la littérature, à la poésie. J'éprouvais déjà une grande passion pour les poètes fondateurs de la négritude et les écrivains de la décolonisation : le grand Aimé Césaire (que j'admire toujours autant), Léopold Sédar-Senghor, Léon-G. Damas, l'algérien Kateb Yacine. Miron m'en fit découvrir d'autres que je ne connaissais pas. Bien sûr, il a travaillé assez longtemps dans le domaine du livre et par ce biais, il avait accès à des ressources que n'a pas le commun des lecteurs. Il pouvait sans doute par son travail se procurer les rares livres d'auteurs encore peu connus. Mais quand même, il n'était pas si évident à l'époque de connaître et surtout, d'avoir en sa possession les œuvres de René Depestre, pour ne citer qu'un exemple. Et de les partager, avec la générosité qui était le fond de sa nature, ce qui n'est pas la qualité la plus répandue des milieux littéraires en général.

Je me souviens, comme dit la devise d'un pseudo-pays qui souffre, par rapport à celle-ci, d'une amnésie à peu près totale, je me souviens d'une époque, au début des années soixante, où Gaston venait nous voir, ma compagne et moi, rue Lacombe où nous habitions alors. Je me souviens de cette époque précise où Gaston parlait peu de littérature quand nous étions en tête-à-tête. Gaston avait des problèmes... Quels problèmes un homme bon, expansif jusqu'à l'excès, en apparence rigolard, fusant d'esprit, d'humour – il faut dire que les pointes d'humour étaient souvent suivies d'un éclat de rire d'une puissance à pétrifier l'interlocuteur... – quels problèmes pouvait posséder un homme semblable ? Gaston avait des problèmes avec les femmes...

Évidemment, avec la façon dont il était attifé, les cigares à bon marché et malodorants qu'il fumait – il ne pouvait pas se

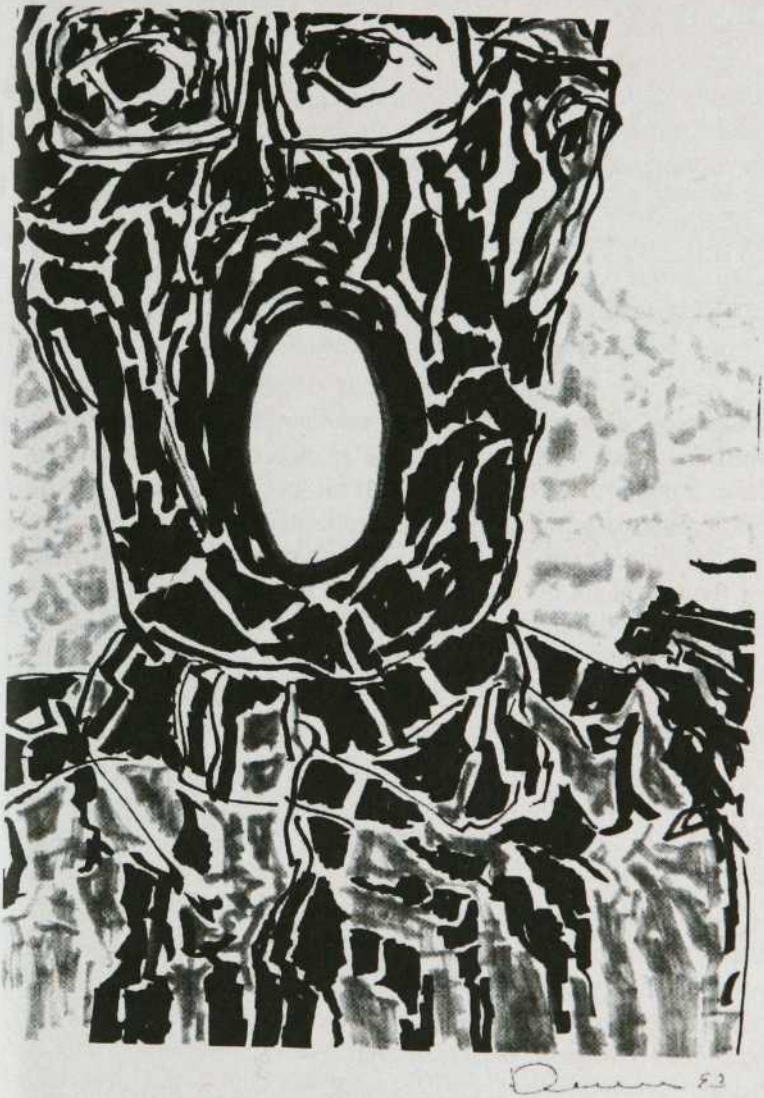
payer les grands havanes dont il rêvait... – il y avait de quoi avoir des problèmes avec les femmes... Alors nous avons convaincu Gaston de venir avec nous dans un magasin du centre-ville pour s'habiller correctement sans se ruiner.

Je ne raconte pas ces anecdotes pour faire du commérage sur Gaston. Bien au contraire. Je ne ferais pas cela sur le dos d'une des personnes qui m'a le plus touché au cœur au cours de ces années-là. Je parle de cela simplement pour dire que, derrière l'homme sûr de lui dans la passion de discussions interminables et d'une extrême richesse de contenu ou dans la récitation spectaculaire de ses textes, il y avait un fragile petit garçon mal dans sa peau, encore proche de sa ville de campagne et qui n'exprimait pas en ce temps-là la totalité de ce qu'il était, sans honte ni complexe. On sait qu'il a considérablement changé par la suite. Miron ou l'acharnement d'émerger, dans sa parole, dans sa nomination du pays-Québec et de ses douleurs personnelles magnifiées jusqu'au Cosmos, dans ses chansons, dans son extraordinaire spectacle, dans sa vie agonique dont il avait tout de même ressuscité.

Et puis la vie comme d'habitude nous charrie. Je voyais Gaston surtout lorsque nous travaillions à l'édition de mes livres « hexagonaux »... Je le voyais de loin en loin, surtout, et malheureusement, dans des mondanités littéraires. Si j'ai un cuisant regret, c'est celui de ne pas lui avoir parlé seul à seul ces dernières années. On se disait souvent : « On s'appelle... On s'appelle... » La vie, le boulot, mes absences et sans doute, mes tendances procrastinatrices ne m'ont pas permis de renouer avec le Miron que je fréquentais dans les années soixante.

Mais, savez-vous, pendant le service funèbre à l'église de Sainte-Agathe, j'ai eu une vision. Je vous jure que j'ai vu Gaston, debout sur son cercueil, giguant et chantant, au meilleur de lui-même, avec son incroyable rire.

C'est cette image que je veux conserver pour lutter contre l'absurdité de sa mort prématurée, insupportable.



# *Salut Gaston !*

**Pierre Falardeau**

J'm'ennuie souvent depuis qu't'es parti. La dernière fois qu'on s'est vus, t'avais l'air d'un p'tit moineau déplumé. C'était après ta première séance de chimiothérapie, j'pense. Paraît que ça frappe fort, ces saloperies-là. Au lit depuis une semaine, tu reprenais vie tranquillement. Tu parlais moins que d'habitude, mais t'avais toujours ce même regard brûlant, cette flamme dans les yeux que je t'ai toujours connue. Et ce sourire au coin des lèvres malgré la douleur. Ce sourire contre la douleur. Tu m'avais bien fait rire avec ta casquette de marin breton qui te tombait sur les oreilles. Tu m'rappelais mon père, au foyer des vieux à Châteauguay.

On avait reparlé, j'crois, de mon criss de scénario. L'année d'avant, tu m'avais donné un sacré coup d'main pour réviser les dialogues, malgré tes 100 000 occupations. On fouillait ensemble dans les vieux dictionnaires, les vieux glossaires du parler québécois. Pour moi, c'était une révélation. Le mot grafigné par exemple, qu'on retrouve chez Rabelais. Le mot âbre, employé par les paysans du Berry et du Poitou pour dire arbre. Le mot bébelle amené ici par nos ancêtres normands. Le « a » remplaçant le « e » comme dans couvarte, bardas, marci.

J'ai toujours eu un peu honte de la façon dont je parlais. Toute ma vie j'avais entendu des gens de bien, c'est à dire, des gens qui

possèdent des biens, raconter avec mépris que les Québécois parlaient mal, donc que « je » parlais mal. On nous accuse de parler la « bouche molle » et l'on s'étonne ensuite de notre silence, du silence de notre peuple. Comment oser dire le monde quand on nous a fait croire toute notre vie qu'on parlait tout croche et qu'on a assimilé ça au plus profond de notre être, au plus profond de notre âme.

Ce matin-là, je crois que j'ai cessé définitivement d'avoir honte. Je découvrais soudain qu'on parlait « ben » et même « très ben ». Et que toute façon le problème n'était pas là. Il faut parler... même tout croche. Parler pour comprendre... parler pour se comprendre... parler pour s'en sortir.

Au moins essayer, malgré cette brunante dans le cerveau... comme tu dis.

La honte parlons-en.

J'aimais bien t'écouter et te regarder garrocher dans l'air « La Batêche » d'une voix forte et sûre, les bras le long du corps, marquant le rythme, les pieds bien ancrés dans le sol, fier comme un cheval de labour. Notre propre honte disparaissait, alors emportée par la force des mots, la force de nos mots, que tu nous renvoyais au visage.

En travaillant sur les dialogues du film, certains matins... on n'était pas toujours très efficaces. Ton cerveau partait dans toutes les directions. Et moi je t'écoutais partir, fasciné. Les premières fois, je regardais ma montre avec un peu de crainte, mais après j'écoutais avec grand plaisir. Le travail avançait pas beaucoup mais... des cours privés de littérature donnés par Gaston Miron, ça se refuse pas.

Parfois on parlait de ton écriture. J'me souviens un jour, tu m'avais montré la dernière version du poème dédié à Jean Corbo. Christ de Christ : trente ans à retravailler et à reretravailler. J'ai compris ce matin-là, ce qui m'avait frappé dans ton œuvre, sans que j'arrive jamais à mettre le doigt d'sus. C'était la perfection.

Pas la perfection comme ça, dans les airs. Mais l'alignement parfait des mots avec la pensée de l'homme. Y a des fois, maudit Gaston à marde, j'enrage en relisant tes poèmes. J'me dis : « Mais comment y fait l'bâtard, pour arriver à écrire des phrases pareilles ». Cela ne pourra pas toujours ne pas arriver. C'est simple, pourtant. Une double négation... huit mots. Huit petits mots. Huit mots ordinaires. Et des phrases comme ça, y en a des dizaines, des centaines. Et si je pouvais, au moins une fois dans ma vie, écrire une phrase pareille... Mais j'y arrive pas... C'est à vous dégoûter à tout jamais d'avoir la prétention d'aligner trois mots sur une feuille de papier.

Alors quand tu parles de ta pauvre poésie avec ses images de pauvres ça m'rassure sur ma propre pauvreté et ça me donne le courage de bûcher et de bûcher encore malgré les mottons de mots, malgré le malheur commun. Juste une phrase Saint-Chrème, juste une.

J'm'ennuie aussi de tes discours interminables, au coin des rues, au hasard de nos rencontres. Plus encore de c'temps là, alors que des mensonges-vivants, comme disait Sartre, nous racontent des peurs à cœur de jour sur toutes les tribunes. La bassesse de nos ennemis me fascine. Mais ce qui m'attriste le plus, c'est de notre bord, notre conscience politique un peu confuse, le manque de clarté dans nos cerveaux, notre détermination, notre constance, continuellement remises en question. J'm'ennuie d'tes analyses lumineuses. Je m'ennuie d'tes tirades enflammées et d'tes phrases assassines. Et je m'ennuie par-dessus tout de ton grand rire dévastateur Miron. Alors en attendant de te revoir ici ou ailleurs, au détour d'un coin de rue, je relis *L'Homme rapaillé* et ça me fait du bien. Ca m'éclaire et ça me donne le goût de continuer à me battre.

À bientôt Gaston. Ici ou ailleurs.

# *Conversation souveraine*

## *Lettre à Gaston Miron*

**Andrée Ferretti**

Je connais tout de Gaston Miron, mais je ne sais rien de lui.

Très cher Gaston, voilà bien la seule chose vraie que je pourrai dire de toi, ce soir, en ce lieu où plusieurs centaines de tes amis se rassembleront pour te rendre hommage, certes, mais plus certainement encore, dans l'espoir de te retrouver dans la multiplication de toutes les représentations que nous avons de toi, chacun d'entre nous portant en lui, en elle, une image privilégiée de toi.

Car il est bien vrai que tu as emporté avec toi le secret de l'unité de ton être que mille lectures et relectures de ton œuvre ne nous révéleront jamais tout à fait. Tu étais, comme je te l'ai quelques fois dit avec admiration, non seulement un homme discret, mais, dans ta vie comme dans ton œuvre, un véritable classique, un homme et un écrivain qui se méfient de l'expression des états d'âme, qui évitent les confessions biographiques, de peur de réduire la personne à quelques anecdotes. Même animé de la plus réelle compassion ou de la plus vive estime pour ton prochain, ne t'intéressait de sa vérité que ce qu'elle avait d'universelle : cette puissance humaine à mener simplement, entre la naissance et la

mort, les luttes toujours à recommencer pour la dignité et la liberté, quelles que soient les circonstances, banales ou exceptionnelles, de la vie de chacun.

Ce qui explique, peut-être, que toute conversation avec toi était ou souveraine ou impossible.

Combien de fois t'ai-je vu gêné par l'insignifiance de ton interlocuteur. Alors, tu te mettais à parler, seul, pourrait-on dire. Un jour que je t'observais, portée à blâmer ton attitude, j'ai soudain compris que c'était par générosité que tu semblais assumer seul l'échange auquel tu étais contraint, qu'en réalité tu espérais que la gravité de ton propos et, mieux, la gravité de ton rire avec ses vibrations préméditées appelleraient à cette inquiétude qui rompt le commerce ordinaire, le soumet à l'exigence d'un rapport fondé sur le désir de toucher à l'essentiel.

En ce qui nous concerne, je me rends compte maintenant combien furent rares nos tête-à-tête au cours d'une relation qui a pourtant duré un peu plus de quarante ans. Ainsi, je n'ai connu qu'un nombre restreint de fois le bonheur d'une « conversation souveraine » avec toi, comme tu aimais les qualifier, qui ne peuvent naître, disais-tu, empruntant l'expression à un écrivain dont j'ai oublié le nom, que « d'une fraternité poétique ». La dernière remonte à très loin déjà, à juillet 1992. Quand je pense à toi, cher, très cher Gaston, tu m'apparais, d'abord, tel que je t'ai vu et entendu, cette fois-là et mon ennui de toi est infini.

Cela se passait sur mes terres que tu aimais tant parcourir, matin et soir, avant et après nos longues journées de travail, passées à composer notre anthologie des grands textes indépendantistes.

Assise sur la galerie où je t'attendais pour le souper, je te regardais revenir par le chemin du verger de ta promenade vespérale.

Juste avant de le plonger dans le clair-obscur de la belle nuit qui s'avançait, le soleil inondait le paysage d'une brève recrudes-

cence de lumière qui, paradoxalement, adoucissait toutes choses, même ta rude silhouette.

Adossé sur l'horizon en feu, tu t'immobilisas pendant plusieurs minutes, arrêté dans ta marche par l'étreignant émerveillement qui s'emparait de toi devant toute beauté. Et je me disais que sous tes apparences durables d'homme dispersé, il y avait longtemps que tu avais fini de te rapailler.

Puis soudain, comme si des jambes et des bras multiples te poussaient et avec eux des intentions et des gestes en tout sens, tu repris ta marche vers la maison, manifestement pressé de traverser l'inexprimable, en répétant d'une voix de plus en plus forte : « Que c'est beau, que c'est beau, que c'est beau, batêche de batêche ».

Moi, je pensais, sans le dire : « Que tu es beau, que tu es beau, cher, très cher Gaston Miron ».

C'est alors que tu te mis à me parler de l'espérance. C'est alors que je me mis à t'en parler. Nous avions à dire d'elle des choses qui nous habitaient de la même manière, en ce lieu de notre existence où il nous était impossible de cesser d'explorer, de défricher, d'arpenter, de mesurer les conditions de notre dignité et de notre liberté, pour nous indissociable de la dignité et de la liberté de notre peuple, au-delà même de l'espoir de le voir jamais les conquérir.

Je crois, aujourd'hui, que c'est cette espérance, vécue même dans l'angoisse du désespoir, devant la vanité des efforts humains pour vaincre la sujétion, la souffrance et la mort, qui te donnait figure de prophète, de celui qui ne prédit pas l'avenir, mais qui prenant le présent à bras le corps pour le transformer, appelle un avenir différent.

Parce que tu as accompli cette œuvre d'espérance mieux que personne, dans le plus pur désintéressement, tu vivras sans fin parmi nous, dans une résurrection quotidienne.

Et je t'en remercie.

# *Lettre à Gaston Miron*

**Yves Michaud**

Tu dors au creux des Laurentides que tu qualifiais « des plus vieilles douleurs dont la terre astre se ressent encore... ». Les mots d'or de ta poésie ont servi de tribut à Charron qui te conduisit dans sa barque fantôme au grand royaume des ombres d'où l'on ne revient jamais. Ce fut ton dernier voyage. Nous étions tous là pour te voir partir, chargés de notre immense peine et de notre grande douleur.

Je t'entends encore à Paris, en 1959, lors de ton premier voyage au pays de Malherbe, découvrir avec émerveillement le nom des choses. Dans le métro, un portillon, devant une parfumerie, des factices. Les noms des stations de métro sonnaient comme une musique à tes oreilles : Babylone, Médicis, Pyramides, Filles du Calvaire. Né et grandi dans un pays de pont-bridge et d'arrêt-stop, tu entrais charnellement en contact avec une langue alors encore impunie, à l'abri du mortel virus du bilinguisme d'État.

Ce fut pour toi le début de longues errances dans les pays de la vieille Europe. Dans les universités, les amphithéâtres, les cercles littéraires, tu venais dire ce que nous sommes, claironner à forte et audible voix nos espérances recommencées et notre marche trébuchante vers une naissance toujours attendue. En fonction à

Paris, je t'offris à plusieurs reprises le gîte et le couvert. Au café matinal, tu étais aussi intarissable que la veille. Le poète militant s'en donnait à cœur joie. « Les fédéralistes, disais-tu, soutiennent que la souveraineté est l'incertitude. Or, il y a 150 pays à l'ONU, indépendants et souverains, donc 150 pays dans l'incertitude... ! », le tout suivi d'un éclat de rire de tempête. Ou encore, « lorsque le sage chinois montre la lune, l'imbécile regarde le doigt. Lorsque le sage québécois montre la souveraineté, l'imbécile regarde le PQ ! » Non pas que tu fus en délicatesse avec le parti politique qui porte les promesses de notre destin national, mais parce que le projet souverainiste était et est encore la propriété indivisible du seul peuple québécois.

À Paris, Milan, Bologne, Rome, Prague, Lisbonne, tu te rapaillais et te recomposais tout d'une pièce, entrant dans une splendide cohérence pour dire et raconter le pays de nos ancêtres, conquis et illettrés, comme si un sens à la fois tragique et optimiste de l'honneur te commandait de rendre témoignage de notre résistance à l'assimilation nord-américaine.

C'est un cliché de dire que tu pouvais sortir du Québec sans jamais que le Québec sorte de toi, ton Québec, « ta terre amère, ta terre amande, ta patrie d'haleine dans la touffe des vents avec une large blessure d'espace au front dans une vivante agonie de roseaux au visage... »

Quelques semaines avant ton dernier voyage, citant Jean Cocteau, tu disais à ton ami médecin, Jacques Baillargeon. « Lorsque je serai mort, faites semblant de pleurer car les poètes ne font jamais semblant que mourir... »

Vingt-cinq ans auparavant, rentrant chez toi au milieu de la nuit, au retour d'une manifestation à Québec contre la loi 63, loi scélérate et assimilatrice, tu avais écrit pour ta fille Emmanuelle, âgée de deux mois à peine, ces vers que je souhaiterais qu'un jour l'on gravât sur ta pierre tombale :

Je ne suis pas revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence

Le chant du partisan se termine par les mots :

Ami, si tu tombes, un ami sort de l'ombre à ta place

Nous sommes tous là, d'autres entreront dans la carrière quand les aînés n'y seront plus, pour que la promesse de l'aube se lève enfin sur le pays du Québec, et qu'à ton invitation tant de fois répétée, nous aurons le courage de dire OUI À NOTRE NAISSANCE.

# *Lettre à mon ami Gaston Miron*

**Pierre Graveline**

*Gaston Miron,*
*Poste à jamais restante,*
*Paradis des poètes*

Depuis que tu nous a quittés,
blessé à mort par ce refus tragique et répété
de notre peuple d'acquiescer à sa naissance,
mon ami, mon malheureux ami,
je pense à toi et je m'ennuie.

D'autres que moi diront ou écriront
avec des mots plus savants que les miens
et des phrases mieux forgées que les miennes
quel écrivain majeur tu fus,
quel grand poète tu as été.

Moi, tes poèmes ne me font pas défaut.
Ils sont là, toujours vivants,
dans ton œuvre que tu voulais inachevée.
Ils sont là, toujours vibrants,
au fond de moi, dans mes pensées.

Moi, c'est ta présence,
réelle, tangible, bruyante, qui me manque.
Souvent, trop souvent,
Je cherche ta silhouette dans la foule.
J'attends un coup de fil qui ne vient pas.
Je guette ton arrivée au détour de mes journées.
Je me surprends, loin des regards, à te parler ...

Miron de *La batèche*,
Miron de *L'amour et le militant*,
comme il me fait silence
ton grand rire d'orignal désespéré
qui faisait trembler le pays
et retourner dans leur tombe
les faux poètes de la dépendance.

D'autres que moi crieront ou chanteront
avec des mots plus nobles que les miens
et des phrases mieux ciselées que les miennes
quel moissonneur de notre culture tu fus
quel militant de nos rêves tu as été.

Moi, tes idées ne me font pas défaut.
Elles sont là, toujours vivantes,
dans nos luttes sans cesse recommencées.
Elles sont là, toujours vibrantes,
au coeur de moi, dans mes pensées.

Moi, c'est ta présence,
joyeuse, bougonneuse, silencieuse,
qui me manque. Souvent, trop souvent,
je songe à ces repas que nous ne prendrons plus,
à mes enfants qui ne te verront plus,
à Marie-Andrée, à Emmanuelle,
que tu n'embrasseras plus
Je me surprends, sous les étoiles, à sangloter ...

Miron de *La vie agonique*
Miron de *La marche à l'amour*
comme elle me fait absence
la passion de ta parole tonitruante
qui tissait en mille mots farouches
enracinés comme la souche
l'espoir en un pays demain

Miron le magnifique
toujours sur la brèche
au coeur de l'escarmouche
en dépit de ces funérailles nationales
comme nulles autres méritées
ton peuple si peu rapaillé
osera-t-il t'oublier ?

Mon ami, mon cher ami,
Les soirs de solitude glacés d'éternité
Quand la nostalgie de la vie
se fera angoisse et désespoir
Pense à nous, les pauvres vivants,
perdus, trahis par l'infidèle printemps.

Salut pour nous
les Neruda, les Hugo, les Rimbaud,
et tous les autres poètes
pour qu'ils te tiennent au chaud.

Salut Nelligan, salut Godin, salut Langevin,
prends ton harmonica
bien au creux de tes mains
Et puis fais-les chanter, Gaston,
Gaston, fais-les danser !



# *Mon frère de toujours*

**Élaine Audet**

Dépossession. Miron, le colonisé, mâchouillant son poème jour et nuit avant de l'avaler avec son identité volée et celle de son peuple ravalé de l'histoire. Miron, l'amoureux, se berçant éperdu dans une vie saignée de sa langue natale, enterrée sous des mots ballants, ballottés par l'insidieux étrangement de soi.

Je te salue Miron, mon frère de toujours, rencontré à Paris, fin des années cinquante, où nous apprenons ensemble à nommer le pays au confluent de toute poésie, dans cette « marche à l'amour » aux sillons de colère, de tendresse et de fidélité indéfectible. Nous te porterons « là où nous sommes déjà », à fleur de souffle avec nos mots halés par ton irremplaçable voix. « Ça ne pourra pas toujours ne pas arriver » !

Salut à toi qui as su nous dire debout dans la dimension immense de la révolte, de l'amour, de la liberté. Nous rentrons chez nous où tu as déjà fait le feu.

# *Salut amical*

**Paul Bélanger**

J'ai bien reçu votre invitation datée du 9 avril 1997, et vous remercie de la confiance que vous me témoignez en m'invitant à participer à l'hommage au poète Gaston Miron.

Malgré le temps qui passe, je ne réussis pas à formuler une réflexion sur le départ du maître. Aussi, mon article serait assez bref, et ne tiendrait qu'en un seule phrase : *mon amical salut, maître, et à la prochaine...* Cela n'ajoute rien de particulier.

Miron m'accompagne partout. Pour l'instant, cela seul compte.

Je vous prise de m'excuser pour cette lettre lapidaire, mais je quitte ce soir pour Paris, où le Marché de la Poésie se tient, du 19 au 22 juin (du jeudi au dimanche). Si vous êtes à Paris, venez donc me saluer au stand des Éditions du Noroît. J'aurai plaisir à faire votre connaissance.

# *La liberté ensemble*

**Marie Cholette**[1]

*« ... d'un coup le vent s'éprend d'un arbre seul*
*il allume tous les rêves de son feuillage »*

*Gaston Miron*

Miron a été d'abord et avant tout un homme d'action et de parole. Surtout un homme d'action qui n'a pas compté son temps pour ses amis, pour les pauvres, les sans-parole, notre peuple qui pense parler une langue québécoise mais qui, en fait, parle une langue déguisée avec un costume anglais invisible de par ses emprunts trop nombreux, ses calques masqués, sa syntaxe parfois tordue. Une langue envahie de l'intérieur qui n'a pas pris conscience qu'un cheval de Troie est dans ses murs. L'internationalisation de l'économie américaine envahissante octroie automatiquement un prestige sans mesure à la langue anglaise.

Gaston Miron le savait très bien, lui qui a pris sur lui l'âme blessée dans sa fierté de tout un peuple. Il s'est dépensé sans

1. Écrivaine et terminologue à l'Office de la langue française à Québec.

compter, marchant dans les rues de Montréal, voyant les affiches anglaises des commerces, se rendant un jour à l'évidence que notre langue était subtilement piégée, saluant au cours de ses réflexions le grand écrivain Gilles Leclerc qui voyait, en sa présence, « des taches solaires sur le cerveau ».

Merci Gaston d'avoir endossé notre condition de colonisé. Merci de m'avoir ouvert les yeux sur les mots qui galopent pour rejoindre enfin un jour une pleine reconnaissance, une naissance langagière fière d'elle-même, prête à se battre pour vivre libre dans ce qui sera un jour sa maison qu'elle habitera pleinement. Pas la liberté toute seule, mais la liberté ensemble. Que le pays, un jour, soit épris d'un coup de vent de souveraineté qui allumera tous les rêves de son feuillage.

Gaston Miron, je te salue.

# *Un homme de gauche*

**Marcelle Ferron**

La lucidité, a écrit René Char, est la blessure la plus rapprochée du soleil.

L'homme peut tout feindre par la parole, rien par le regard.

Qui n'aimait pas Miron ?

Non seulement le poète, mais aussi l'homme. Pour cette tendresse au monde qui se voyait dans son regard, pour cette fidélité à lui-même et à ses idées, sans dogmatisme, sans autorité ; de l'ordre, de l'échange.

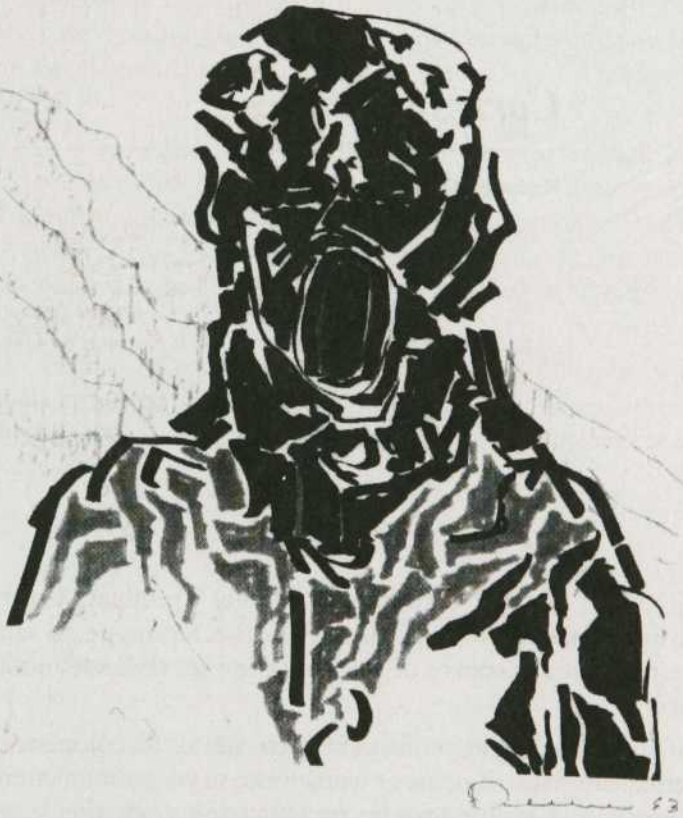
Et cette apparente naïveté... qui est la source de la poésie.

C'était ce qu'on appelle un homme de gauche, celui-ci se définissant par une attention toute spéciale et privilégiée au vécu de l'humble citoyen et à la sauvegarde de sa langue et sa culture.

# *À Gaston Miron*

**Raymond Lévesque**

Le vieux Gaston était un homme bien gentil, très humain.
Sans cesse à l'écoute des autres
et toujours prêt à tendre la main.
sans aucune prétention, il disait
ce qu'il avait à dire,
d'une voix forte et claire.
Il était aussi un bout d'entrain,
chantant et giguant à l'occasion.
Venant d'un milieu humble,
dans sa jeunesse, il prit conscience
de notre soumission
et de notre difficulté à survivre
dans notre langue
et notre culture.
Il a su dans des mots simples et justes
dénoncer cette injustice
et nous inviter à relever la tête.
Nous lui sommes redevables, comme
au Chanoine Groulx,
d'avoir secoué notre peur et
nous inviter à nous affirmer.



# *Correspondance*

**Robert G. Girardin**

*La langue française*
*n'est pas mon problème.*

Michel Tremblay
*La Presse*, 29 mai 1997

Contrairement à Michel Tremblay, Gaston Miron avait l'obsession de la langue française. Sa langue. Sa seule langue. Elle fut à la source de ses joies et de ses tristesses quotidiennes.

Né dans une langue punie par quatre siècles de colonisation française et anglaise, il peina et trima toute sa vie pour en atteindre la maîtrise. Comme tous les écrivains du monde quelle que soit leur langue. Comme Racine ou Shakespeare, Germain Nouveau ou Edgar Allan Poë, Gustave Flaubert ou Truman Capote, Jean Genest ou Tennesse Williams, Arthur Rimbaud ou George Gordon Byron, Jean-Marie Gustave (J.M.G.). Le Clézio ou Jérôme David Salinger. Ailleurs. Denis Vanier ou Anne Hébert, Hubert Aquin ou Réjean Ducharme. Ici.

C'est au cours de son premier voyage à Paris en 1959 qu'il découvrit l'indigence de sa langue. Aux portillons du métro et aux portières des trains. Il comprit que les mots bilingues PORTE / DOOR inscrits dans tous les lieux publics à Montréal fermaient les portes de l'avenir et du monde au diglossique qu'il était en train de devenir. Dorénavant, il allait tout faire pour mettre fin à ce bégaiement linguistique. Porte / door, pont / bridge, arrêt / STOP.

À son retour à Montréal l'année suivante, la maîtrise de la langue française et l'arrivée du pays devinrent un même combat. L'œuvre se fit ainsi. Difficilement. Et tout son engagement dans la vie sociale, politique et artistique en découla. Action et création se confondirent. La longue lettre qu'il m'écrivit de Paris en 1985 en fait foi.

Gaston Miron était un grand parmi les Grands. Nous, ses amis nous le savions depuis vingt, vingt-cinq, trente ans. Aujourd'hui, beaucoup d'autres le savent. Sa mort récente a conforté cela.

Paris, le 30 juin 1985

Mon cher Robert,

vrai, je n'arrive pas à me prendre pour un écrivain. J'ai essayé toute l'année de m'en convaincre, mais « l'action » reprend toujours le dessus, et je me retrouve constamment occupé par-dessus la tête. Ce que j'appelle « action », je m'en rends compte avec la distance et le recul, c'est, en ce qui concerne, une dépense, ou une défonce, pour le Québec. Je suis forcément atteint d'une maladie de lui – un manque d'être pleinement au monde, en ceci que ce damné pays n'en finit plus de ne pas naître. J'en suis intoxiqué, à la façon d'une drogue parfois, non pas qu'il m'est absent mais de ce

qu'il me fait défaut, de sorte que je cours partout où on me demande, pour en parler et faire entendre sa parole... Ces dernières années, j'ai couru souvent sans discernement, au moindre signe, sans juger des priorités ou d'un ordre de valeurs. Aussi j'ai failli y laisser sinon ma peau, du moins ma santé, pour dire une chose ponctuelle.

est-ce là une fuite en face de l'écriture ? Ce que certains qualifient d'agitation plutôt que d'« action ». Personnellement je ne crois pas, car il faut ce qu'il faut pour les choses arrivent. On peut agir et écrire en même temps, les deux bouffent du temps, justement c'est une question de répartition du temps et de discipline, de jugement aussi. Je pense à Lamartine, Hugo, Barrès, Sartre, et combien d'autres, qui ont fait l'un et l'autre.

dans mon cas, « l'action » s'accomplit au détriment de l'œuvre. Bien sûr chez moi il y a une part de fuite, de diversion. Cependant les causes ne sont pas à chercher dans ma participation à la cause québécoise, laquelle engloutit tout mon temps, y compris celui que je devrais consacrer à la création. Et j'englobe là-dedans mon activité éditoriale et ce qui y est afférent parce que bâtir une édition nationale, c'est aussi contribuer à faire ce pays. Pourquoi je m'y abîme en entier ?

les causes sont aussi à chercher ailleurs, bien qu'elles ne soient pas étrangères à ma situation globale, qu'elles en découlent en partie. Je me suis souvent dans le passé interrogé à ce sujet, et encore durant la présente année sabbatique, au terme de laquelle je constate n'avoir avancé en rien dans un travail d'écriture, n'ayant pas, ou peu, écrit. Pourtant, il y a un an, venant ici, j'avais la ferme résolution d'écrire et de ne pas me laisser piéger ou accaparer par les sollicitations de toutes sortes. Et j'ai donné la tête la première dedans !

ce qui se passait au Québec, la chute libre, l'impasse, l'abandon, la désaffection, la confusion, la mauvaise conscience, etc..., y sont en l'occurrence pour quelque chose, du moins en surface.

Alors je me lançais sur toutes les occasions pour affirmer le Québec, comme pour en remettre, non pas pour arrêter le cours des événements, mais pour endiguer quelque chose en soi.

il y a mon manque de méthode à travailler, ma paresse naturelle, c'est vrai, mais ça n'explique pas. Aussi, je sens un nœud de culpabilité, mais il provient de ce que je n'écris, donc une conséquence, elle ne précède pas. Peut-être faut-il chercher plus profond, dans mon rapport à la langue même. Je suis né dans une langue approximative, et tout le temps je suis dans un état de doutance avec le sens des mots, leur emploi propre ou impropre, je ne m'en sors, ou ne m'en sors pas, que mot à mot, à coups de corrections et de reprises, et d'où que ça me prend des jours pour écrire un texte de quelques lignes. Arrive un moment où cet état vide et épuise, et m'apparaît comme une difficulté insurmontable, et écrire devient une terreur. Alors, je transpose dans « l'action » et la parole, c'est-à-dire que je vis « cette action » et cette parole comme un travail d'écriture, comme un texte, et d'autant que le doute ne paraît pas sous l'assurance, celle-ci venant de ce qu'on ne peut relire – cela n'est pas écrit – mais dit – les lacunes et carences passent inaperçues... il y aurait beaucoup à dire à ce chapitre, nous en reparlerons... car par ailleurs, il n'y a pour moi et à mon goût que la littérature, le reste est économique, etc..., et si je n'écris pas – because les mécanismes que j'ai évoqués – il n'en reste pas moins que j'écris tout le temps, je veux dire que ma vie écrit, que je vis comme écrivain. Pour changer de propos, je n'arrive pas à croire que ce qui se passe au Québec confine à la fin du monde, que c'est la fin des haricots, malgré les minables, la morosité, la débandade, et tout, et tout. Les jeunes ne sont pas plus dépolitisés que ceux d'avant 1960 ou 1968. Les gens embarquent quand il y a mouvement et conjoncture. Je vois beaucoup de gens passer ici, et sous une apparence d'indifférence, ou de rejet, se dissimule plutôt la déception, et au fond il ne demande qu'à reprendre. Non, il y a trop de ferments (je viens de lire la déclaration de la Coalition : contre l'adhésion au Canada bill). Il faut parfois laisser aller les

choses jusqu'à leur terminaison – ici la débandade – pour les ressaisir au bond dans une nouvelle conjoncture[1]. Il ne s'agit pas d'attentisme, mais de savoir s'arc-bouter. Je sais que je vais un peu vite en affaire, voilà donc de quoi nourrir nos conversations de septembre prochain.

Emmanuelle rentre à la fin juillet. Moi, fin août, ou premiers jours de septembre. Pour le moment, je pars pour Berlin demain. Retour le 8. Deux causeries à l'Université. Après, j'emmènerai Emmanuelle dans le sud, vers les plages, pour ses vacances et avant qu'elle ne rentre. Un ami de Montpellier nous logera.

est-ce que tu connais l'adresse de Lucien à Los Angeles ?

Je te souhaite à toi, Caroline, Miléna, de bonnes chevauchées de vacances dans les habituelles « maritimes ».

Merci pour tes découpures,
et mille affections.

Gaston M.

1. Comment reconnaître une conjoncture ? ou la susciter ? qu'est-ce qui motive, etc ?

# *Une poésie en difficulté*

**Gilles Marcotte**

Il est trop évident que Gaston Miron devait recevoir un doctorat *honoris causa* de l'université. Il est trop facile de croire que son œuvre est comprise, lue, vraiment reçue. Sans doute est-il le poète le plus célébré de la littérature québécoise actuelle, au Québec d'abord puis en France, et dans beaucoup d'autres pays où l'on a traduit sa poésie. Et combien de ses vers ne chantent-ils pas dans nos mémoires comme des chansons presque, inscrits dans un héritage de musique et de sens qui paraît inaliénable : « Ma désolée sereine / ma barricadée lointaine / ma poésie les yeux brûlés », et encore : « Compagnon des Amériques / mon Québec ma terre amère ma terre amande »...

Mais Gaston Miron n'est pas le simple barde populaire que la légende fait parfois de lui, et le temps est venu – comme il était déjà venu pour ses meilleurs lecteurs, Georges-André Vachon, Jacques Brault, Pierre Nepveu – d'affirmer avec insistance que cette poésie immédiatement émouvante est également une grande poésie savante, héritière non seulement de la saga québécoise mais aussi de la tradition poétique occidentale, de Rutebeuf à Hölderlin. À vrai dire, elle est ignorante et savante à la fois, comme toute grande œuvre de littérature, offerte à la simple lecture, à la récitation enchantée comme à l'interrogation sémantique la

plus minutieuse. Il faut dire aussi comment elle a été durement conquise, conquise sur l'ignorance, sur (et avec) la pauvreté, par ce jeune homme qui arrivait à Montréal à la fin des années quarante, après une enfance dans les terres les plus âpres des Laurentides et de trop courtes études chez les frères enseignants. En 1953, paraît le premier recueil de Gaston Miron, *Deux sangs*, qu'il signe avec Olivier Marchand – ce signe d'amitié n'est pas à négliger –, et qui est le premier livre des Éditions de l'Hexagone. Ces poèmes que la critique de l'époque, j'en puis témoigner personnellement, reçut avec une indulgence un peu hautaine, ne se laissent pas relire aujourd'hui sans quelque étonnement, tant ils doivent de leur force de conviction à une culture remarquablement étendue, à un travail formel que son inachèvement rend manifeste. Ce dur travail, qui est travail de forme en même temps que de pensée – car la poésie, si elle ne pense pas comme la philosophie, n'en pense pas moins –, Gaston Miron le poursuivra dans les grandes suites de « La marche à l'amour », de « La vie agonique », de « L'amour et le militant », de « Recours didactiques », dans de nombreux autres poèmes qu'il donne durant quinze ans à diverses publications, et qu'il consentira enfin à réunir en 1970 dans un livre, son seul livre, prix de la revue *Études françaises*, publié aux Presses de l'Université de Montréal, *L'Homme rapaillé*. L'« homme rapaillé » : non pas l'homme réuni une fois pour toutes, réconcilié définitivement avec lui-même et son paysage natal mais au contraire l'homme toujours en proie à la dispersion et faisant de cette menace même le motif de son œuvre poétique. La poésie de Gaston Miron est une poésie en difficulté, et c'est par là qu'elle touche en nous, hommes de ce temps, la fibre la plus profonde. Elle est aussi une poésie difficile, peu satisfaite d'elle-même jusque dans ses élans les plus magnifiques, se corrigeant d'une édition à l'autre, ajoutant, retranchant, travaillant le langage pour en obtenir cette impossible adéquation entre le mot et la chose, entre le verbe et le réel, qui est l'utopie nécessaire de toute grande poésie.

Je dois aussi parler de l'éditeur. Il n'est pas dissociable du poète. Tous deux s'acharnent à produire du langage, du grand langage, dans un milieu qui les reçoit difficilement. Des Éditions de l'Hexagone, que Gaston Miron fonde en 1953 avec quelques amis, les cinq autres, on doit dire assurément qu'elles sont une œuvre collective ; mais on peut dire aussi bien qu'elles sont l'œuvre d'un homme, qui avait une vision extraordinaire et ouverte de l'action collective, et pour qui, malgré l'évidence sonore, poésie rimait avec amitié. C'est à cause de l'Hexagone, pour l'idée même de l'Hexagone, que Gaston Miron s'est interdit pendant tant d'années la publication en recueil et peut-être, dans une certaine mesure, l'écriture elle-même. Nous résisterons à la tentation de le regretter. Gaston Miron devait faire ce qu'il a fait, exprimer par l'action autant que par le verbe le rêve de fraternité qui l'habite depuis toujours et auquel, de poème en poème, sous des figures diverses, il ne cesse de revenir. Je lis, dans le premier poème de *L'Homme rapaillé* :

J'ai fait de plus loin que moi un voyage abracadabrant
Il y a longtemps que je ne m'étais revu
me voici en moi comme un homme dans une maison
qui s'est faite en mon absence
je te salue, silence

Je ne suis plus revenu pour revenir
je suis arrivé à ce qui commence

Monsieur le Recteur, je vous prie de bien vouloir décerner un doctorat *honoris causa* à Monsieur Gaston Miron.

Mai 1995

# *Adieu spirituel*

**Jacques Grand'Maison**

Dans son testament, Gaston Miron a exprimé clairement et fermement son désir de funérailles chrétiennes dans l'église de son village natal. J'ai eu à présider cette cérémonie d'adieu. Je l'ai fait avec le souci de retracer et d'exprimer son testament spirituel avec les mots du poète lui-même. En voici des extraits qui peuvent être source d'inspiration pour la plupart d'entre nous, au-delà de nos diverses orientations culturelles, spirituelles ou autres. On y entendra une parole à la fois universelle et en prise sur notre propre héritage historique. Ce que Gaston n'a cessé de conjuguer dans sa vie, sa pensée et ses engagements. Il y a ici une transcendance qui peut tous nous atteindre d'une façon ou l'autre tellement elle touche notre humanité la plus profonde jusque dans nos singularités. Ne nous sommes-nous pas reconnus dans cet homme unique qui nous a rassemblés et qui nous unit encore ?

## *Rite d'accueil*

Sur cette Terre natale de ton premier ensouchement, dans ce village et cette église de ta jeunesse, nous t'accueillons Gaston pour ton dernier adieu et le nôtre. Ce peuple que tu as toujours aimé passionnément est accouru, ce matin, à ton ultime rendez-vous.

Tu es resté bien de nous. Nous sommes plus que jamais de toi.
Avec tes mots d'amour et de foi
Avec tes dernières volontés de nous rassembler ici
À la souche d'une communauté de destin
que tu n'as cessé de réenchanter
même au creux des plus dures épreuves.
Que Dieu te garde toujours présent au milieu de nous.

Nous tous qui d'une façon ou l'autre aimons, admirons cet homme, ce grand seigneur tout simple qui s'ignorait comme tel et qui nous a si souvent réchauffés de son feu sacré, nous accomplissons, ce matin, une des dernières volontés de celui qui n'a cessé de croire aux siens, à son peuple, à ses plus lointaines traditions comme à ses nouveaux chemins et espoirs.

« Là où l'espérance a fini de n'être que l'espérance », comme il le dit si bien dans son poème : LE SALUT D'ENTRE LES JOURS.

Au tout début de son œuvre, il s'est adressé d'abord à vous, Emmanuelle, sa fille.

Avec toi Emmanuelle
Je suis arrivé à ce qui commence
Mon bel amour navigateur
Mains ouvertes sur les songes
Tu sais toutes les cartes secrètes de mon cœur

Vous avez bien raison Emmanuelle d'appeler votre père :
Un grand seigneur du sentiment et de l'oreille la plus fine du cœur.

Avec un respect sacré empreint de sobriété, nous voulons vivre avec vous cet adieu spirituel qui nous renvoie aux fibres les plus sensibles de notre humanité, de notre histoire singulière, ouverte sur un horizon de transcendance qui ne cesse d'émerger, d'émerger de l'âme de notre poète national. Lui qui a su si bien conjuguer le singulier et l'universel.

« Le Verbe s'est fait chair » entendons-nous à l'orée de la fête toute prochaine de Noël. Qui peut mieux que le poète inscrire dans notre humanité profonde cette rencontre de notre mystère le plus intime et celui de l'Autre.

Seigneur notre Dieu et Père
Tu nous as créés non pour la mort
Mais pour la vie, toute la vie
Celle qui traverse la mort
Et s'épanouit à l'infini dans l'éternité
Nous voici devant toi
La mémoire habitée par le souvenir impérissable de Gaston.
Par-delà l'absence blessée, tu lui donnes ainsi de nous renvoyer au meilleur de nous-mêmes, avec ton Esprit pour les siècles des siècles.

(Veuillez vous asseoir)

*Kyrie Eleison*

## *En guise de première lecture*

Je vais évoquer avec vous quelques extraits de ses poèmes qui tiennent lieu de testament spirituel. Poèmes où ne cesse d'affleurer une transcendance à la fois ouverte sur l'humanité entière en mal de salut, et bien plantée dans sa Terre d'élection, dans l'amour indéfectible qu'il voue à son peuple. Transcendance de la dignité de tout être humain qu'on trouve jusque dans ses plus profondes indignations. En cela, il était bien de la transcendance

du Dieu de la Bible et de Jésus qui n'a voulu d'autre représentation que celle de la dignité humaine la plus radicale.

Écoutons le poète en suivant notre propre chemin intérieur, comme une prière.

C'est avec Toi que je veux chanter
sur le seuil des mémoires les morts d'aujourd'hui
Eux qui respirent pour nous les espaces oubliés
Nous partirons de nuit pour l'aube des mystères.
Nous ne serons pas seuls à faire le voyage
D'autres nous croiseront parmi les paysages
Comme nous, invités de ce jour qui naîtra.

(musique)

Après le temps passé dans l'étrange et l'austère,
on nous accueillera les bras dans la lumière.
Le passé, le présent que nous ne voudrons plus
les ennemis dressés que nous avons connus.

(musique)

De plus loin que moi, je pense à toi
Tel qu'au jour de ma mort,
Chaque jour, tu es ma seule voie céleste
Ainsi l'éternité fait irruption dans l'instant
Mais tu sais, j'écris ces choses avec fatigue.
Comme du bois qui craque dans le froid
Alors de nouveau je m'avance vers toi
Amour je te demande passage
Amour je te demande demeure.

(musique)

Les mots nous regardent
Ils nous demandent de partir avec eux
Jusqu'à perte de vue
Terre encore, Terre grise
Les hauteurs de la nuit s'éloignent

Dans l'aura des montagnes violettes
Et d'entre les neiges
Tes os à fleur de sol
Où par les friches de l'aube
Tu dédaignes le printemps.

(musique)

Malgré l'érosion des peines tourmenteuses,
Je parviens à hisser mon courage faillible.
Je parviens au pays lumineux de mon être
Que je t'offre avec le goût d'un cours nouveau.

(musique)

Et qui sait, ce cours nouveau est peut-être porteur de l'Esprit qui renouvelle toutes choses.

Longtemps, longtemps, l'on dira :

« Non Gaston tu n'es pas mort
Six pieds sous terre tu frères encore ».

## *Lecture de l'Évangile*

Les Pharisiens et les Sadducéens s'approchèrent alors et lui demandèrent, pour le mettre à l'épreuve, de leur faire voir un signe venant du ciel. Il leur répondit : au crépuscule vous dites : il va faire beau temps, car le ciel est rouge ; et à l'aurore : mauvais temps aujourd'hui, car le ciel est d'un rouge sombre. Ainsi le visage du ciel, vous savez l'interpréter, mais pour les signes des temps en êtes-vous capables ? Apprenez donc à juger par vous-mêmes.

## *Homélie*

« Apprenez à juger par vous-mêmes ». Cette parole du Christ fait écho à cette autre de l'Ancien Testament, elle aussi rarement citée.

« Dieu créa l'homme et la femme et les livra à leur propre conseil ».

Voilà qui affirme le caractère saint et sacré de la conscience humaine comme fondement de toute liberté critique, responsable, entreprenante et créatrice.

Dieu nous a risqués libres comme Lui, créateurs comme Lui.

Saint Irénée, un des premiers théologiens du christianisme disait : « La joie de Dieu, c'est l'être humain debout, libre, responsable, solidaire et heureux ».

J'ai choisi ce fil conducteur à partir de Gaston qui prenait d'abord conseil de lui-même tout en nous invitant individuellement et collectivement à faire de même.

La poésie de Gaston Miron est aussi de cette autre souche de notre civilisation occidentale : le « poien » de la poétique grecque et de ses sublimes ouvrages qui n'ont jamais gommé le caractère tragique de nos aventures humaines. Miron l'exprimait bien quand il disait : « Je me demande si nous ne sommes pas des hommes désespérément espérants ». Du coup, la foi atteint une hauteur et une profondeur qui échappent à toute langue de bois religieuse ou laïque. Le génie poétique nous ramène à la source spirituelle et sacrale d'une conscience individuelle et collective qui risque sa propre histoire.

Nous vivons un tournant historique où tout aboutit à un acte de foi. Mettre un enfant au monde aujourd'hui, c'est plus qu'un acte de nature ou de raison, c'est un acte de foi. Foncer dans un avenir marqué d'autant d'incertitudes est aussi un acte de foi. Nous faisons face présentement à plusieurs choix collectifs. À partir de quelles profondeurs humaines, culturelles, morales et

spirituelles allons-nous le faire ? Sur ce fond de scène, je viens de relire l'œuvre de Gaston Miron. Je retiens un de ses poèmes qui me semble bien toucher le fond de notre conscience actuelle.

Ma pauvre poésie toujours si près de t'évanouir
Dans le gargouillement de ta parole
désespérée mais non pas résignée
obstinée dans ta compassion et le salut collectif
malgré les malheurs avec tous et entre nous
qu'ainsi à l'exemple des pauvres tu as ton orgueil
Et comme des pauvres ensemble un jour tu seras
Dans une conscience ensemble
Sans exclusive, sans honte
Et retrouvant une nouvelle dignité.

Voilà ! Une nouvelle dignité.
Il y a ici des accents du Nazaréen et de son Évangile.
Il y a ici de ces choses et de ces paroles qui ne meurent pas.

Nous sommes libres de lutter contre le sommeil de la mémoire et du cœur. Et de vaincre en nous la puissance formidable de l'oubli. Il nous appartient de ressusciter les morts et de rendre la vie à cette cendre et à cette poussière qui furent, jadis, au milieu de nous, un sang brûlant et une chair aimée.

Du bord de la mort, nous mesurons non pas la vanité de la vie, mais sa grandeur, sa gravité. Nous sommes d'une tradition charnelle et spirituelle qui traite de la naissance et de la mort.

du pain et du vin,
de l'angoisse et du désir,
de l'homme et de la femme,
de la justice et de l'amour
comme des constituants sacrés
de la vie et de la conscience humaine,

comme des traces fulgurantes
de l'Esprit qui, au matin du monde,
nous a inspirés un souffle, un élan qui
cogne toujours à notre vœu d'immortalité...

Avec le fol amour entêté de notre coin de terre et de l'arbre de vie que nous y avons planté, redisons-le :

Cette parole souvent confuse que nous murmurons dans la nuit de notre plus intime mystère...

Ce cœur silencieux qui est le nôtre avec ses cris étouffés...

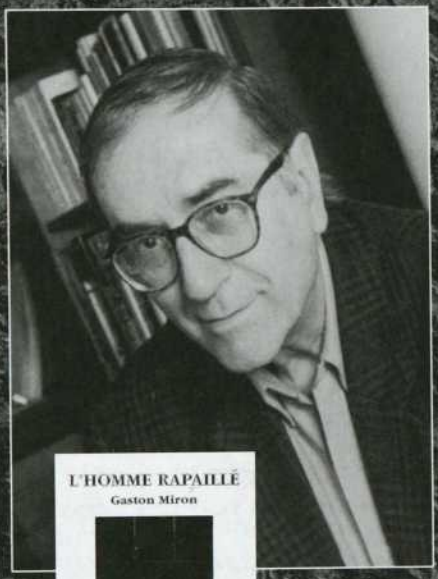
Ce visage obscur de notre plus secrète aventure...

Tout cela appelle le jour et la lumière...

À la source comme à l'horizon de nos courages, de nos amours et de nos abandons...

Mais, mais tu le sais, Seigneur, notre cœur est inquiet jusqu'à ce qu'il se repose en toi et en ces êtres à travers qui tu nous as aimés.

# Gaston Miron
## 1928 -1996









## Une œuvre souveraine

L'HEXAGONE TYPO

# LA FTQ A 40 ANS...
## *ET 100 ANS D'HISTOIRE*

Louis Fournier

La Fédération des travailleurs et travailleuses du Québec (FTQ) célèbre cette année son 40e anniversaire de fondation. Ses origines, toutefois, remontent à la fin du XIXe siècle.

Si la FTQ est née en 1957 de la fusion de deux fédérations syndicales, son histoire plus que centenaire remonte à 1886, lors de la fondation du Conseil des métiers et du travail de Montréal, aujourd'hui le Conseil des travailleurs et travailleuses du Montréal métropolitain (FTQ). La même année était fondé le Congrès des métiers et du travail du Canada (CMTC), aujourd'hui le Congrès du travail du Canada (CTC) ; trois ans plus tard, en 1889, naissait le Comité exécutif provincial du Québec du CMTC, l'ancêtre direct de la FTQ.

C'est en 1937 — il y a soixante ans — que fut fondée la Fédération provinciale du travail du Québec (FPTQ). Son premier secrétaire général, le typographe Gustave Francq, fut « la figure dominante du syndicalisme au Québec durant la première moitié du XXe siècle », a écrit l'historien réputé Jacques Rouillard, auteur de *L'Histoire du syndicalisme québécois*. La FPTQ a fusionné en 1957 avec la Fédération des unions industrielles du Québec (FUIQ), de fondation plus récente, pour former la FTQ.

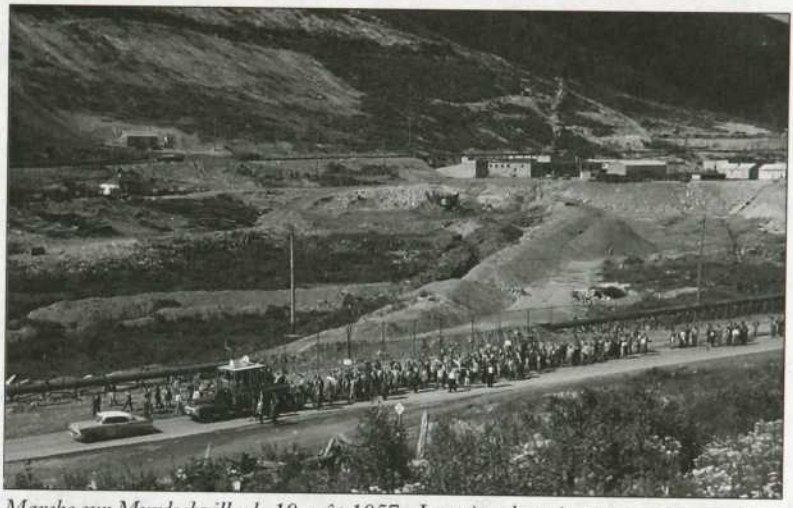
L'histoire de la FTQ, c'est celle de son affirmation progressive comme la plus grande centrale syndicale québécoise, qui

compte aujourd'hui près d'un demi-million de membres. C'est aussi l'histoire de son affirmation comme centrale social-démocrate et résolument québécoise, qui vit maintenant en « souveraineté-association » avec la centrale canadienne, le CTC. Signe de l'influence grandissante des femmes, qui forment le tiers de ses membres, la FTQ a féminisé son nom en 1985.

Une de ses grandes réalisations a été la mise sur pied en 1983 du Fonds de solidarité des travailleurs du Québec (FTQ), une première dans le mouvement syndical nord-américain.

En 1993, la FTQ a négocié avec le CTC un statut de « souveraineté-association » qui lui donne entière liberté d'action au Québec. La FTQ est directement représentée, aux côtés du CTC, à la Confédération internationale des syndicats libres (CISL), la grande centrale mondiale.

La FTQ a fait campagne pour le OUI à la souveraineté du Québec lors des référendums de 1980 et 1995.



*Marche sur Murdochville, le 19 août 1957. La grève des mineurs gaspésiens a duré 7 mois. Les grévistes "Métallos" ont affronté la Noranda et Duplessis.*


Le Monde Ouvrier

IE UN – NUMERO UN TRAVAILLEURS EXPLOITES

*Premier numéro du Monde ouvrier, l'organe officiel de la FTQ.*



*Le Monde ouvrier a été fondé en 1916 par le typographe Gustave Francq, figure dominante du syndicalisme au Québec.*



Le premier président de la *FTQ*, Roger Provost (à droite) présente le « mémoire législatif » de la centrale au premier ministre Jean Lesage.



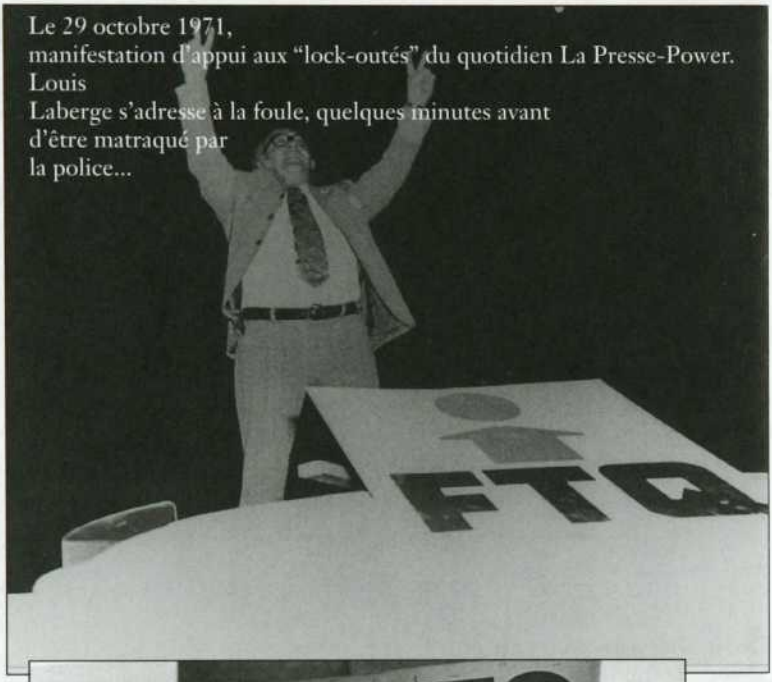

Le nouveau président de la FTQ, Louis Laberge et le candidat défait par une voix, Fernand Daoust. Les deux hommes formeront un tandem à la FTQ durant 22 ans.




La première grève des Postes, à l'été 1965, menée par le syndicat des postiers et facteurs de la FTQ.




Le 30 septembre 1966, la majorité des salariés d'Hydro-Québec adhèrent au Syndicat canadien de la fonction publique (FTQ).




Le 29 octobre 1971, manifestation d'appui aux "lock-outés" du quotidien La Presse-Power. Louis Laberge s'adresse à la foule, quelques minutes avant d'être matraqué par la police...



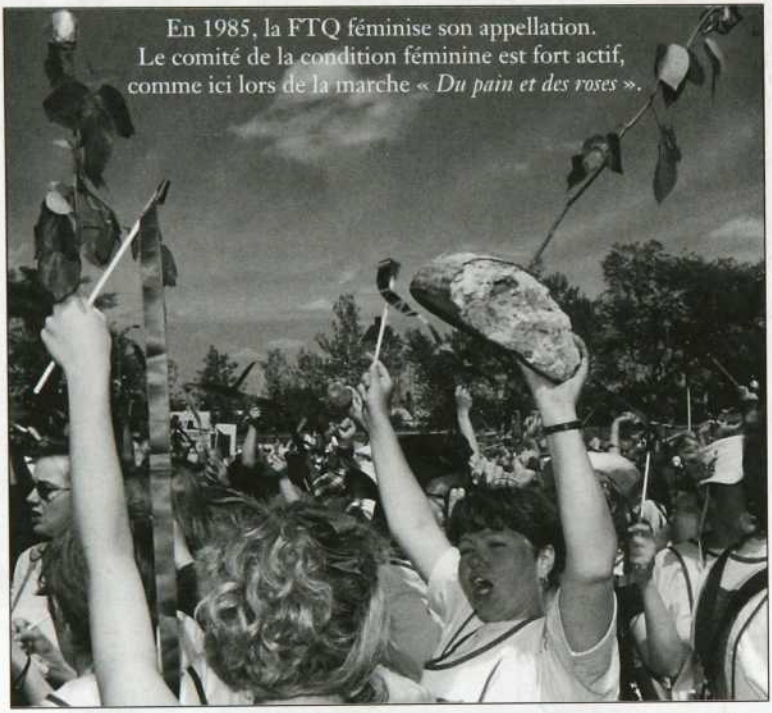

La FTQ est de toutes les batailles pour faire du français la langue officielle et la langue de travail au Québec.



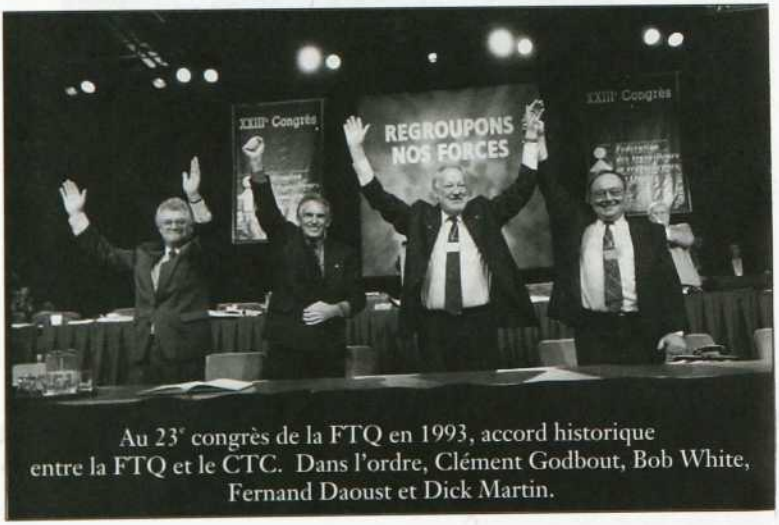
Lors du sommet de mai 1977, Louis Laberge, René Lévesque et le patron de Power Corporation, Paul Desmarais.

LE FONDS DE SOLIDARITÉ DES TRAVAILLEURS DU QUÉBEC (FTQ)

En 1983, la FTQ crée le Fonds de solidarité des travailleurs du Québec. Ce fonds a créé et maintenu plus de 52 000 emplois au Québec. Il compte 330 000 actionnaires et un actif de 2 milliards $.



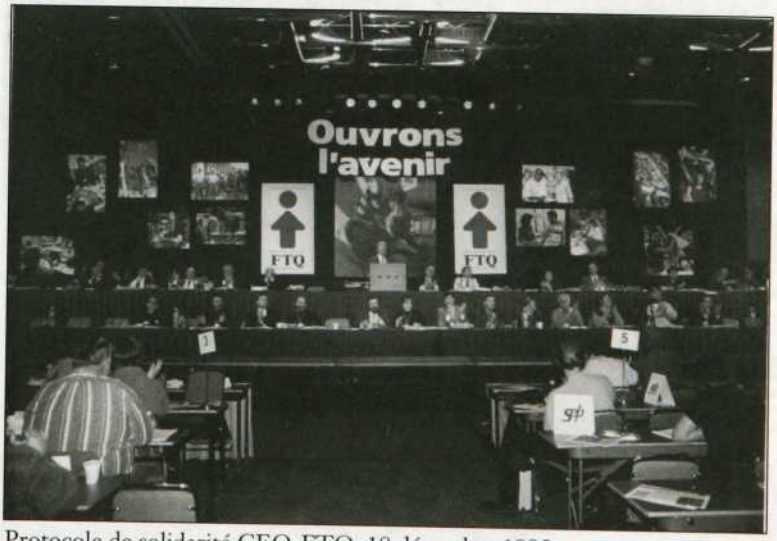
En 1985, la FTQ féminise son appellation. Le comité de la condition féminine est fort actif, comme ici lors de la marche « *Du pain et des roses* ».




Au 23[e] congrès de la FTQ en 1993, accord historique entre la FTQ et le CTC. Dans l'ordre, Clément Godbout, Bob White, Fernand Daoust et Dick Martin.



Congrès de la FTQ 1995, « Ouvrons l'avenir ».
Si le syndicalisme veut continuer, il faut qu'il change,
qu'il s'adapte aux nouvelles réalités.




Protocole de solidarité CEQ-FTQ, 18 décembre 1995.
Le président Clément Godbout, la présidente Lorraine Pagé, le secrétaire général Henri Massé et le trésorier de la CEQ Alain Pélissier.

# *PORTRAIT*

## *Phyllis Lambert, Une femme d'action et de mobilisation*

**Laurence Lambert**

La manière dont nos centres urbains sont aménagés donne le ton à notre mode de vie. Certains architectes oublient trop souvent d'intégrer leurs réalisations dans le patrimoine de la ville. Heureusement, d'autres définissent l'architecture comme un art public qui associe esthétique et structure. Phyllis Lambert est de ceux-là.



Très tôt intéressée par l'histoire de l'art et de l'architecture, elle complète une maîtrise en architecture de l'art à L'Illinois Institute of Technology de Chicago.

Elle fait ses premières armes, en tant que maître d'œuvre, avec l'édifice de la Maison Seagram à New-York, considéré comme l'un des plus marquants de ce siècle.

Dans les années 70, de retour à Montréal, sa ville natale, elle s'intéresse à l'intégration de l'architecture à la trame économique et sociale du passé. Les nombreuses données qu'elle recueille constituent une source précieuse pour les chercheurs. Elles lui

* Photo gracieuseté du Ministère de la Culture et des Communications.

permettront de présenter en 1992 une exposition remarquable : « *Montréal, ville fortifiée au XVIII^e siècle.* » Fruit de vingt ans de recherches sur l'histoire de Montréal, cette exposition la consacre comme experte dans le domaine de la mise en valeur du patrimoine québécois.

Ce n'est pas la première distinction qu'elle reçoit. En 1978, la rénovation de l'hôtel Biltmore de Los Angeles lui vaut de nombreux prix dont le National Honour Award de l'American Institute of Architects.

D'autres projets d'aménagements, tels l'avenue McGill College, le Vieux Montréal et l'Hôtel-Dieu de Montréal lui confèrent une renommée professionnelle incontestable.

Constatant que la richesse architecturale des villes est menacée, elle sensibilise les citoyens à sauvegarder et à mettre en valeur leur patrimoine. Le changement de mentalité ne pouvait se faire sans la volonté des citoyens car « *ce sont eux qui savent ce qu'ils ont besoin, les bâtiments importants ce sont les bâtiments qui sont importants pour les gens qui habitent la ville* ».

Ainsi naissent deux organismes regroupant des citoyens désireux de protéger le patrimoine montréalais : **Héritage Montréal** et la **Société de patrimoine urbain de Montréal**, dont elle est la présidente. Si aujourd'hui, la prison des Patriotes, le couvent des Sœurs grises ou le couvent du Bon Pasteur ont échappé à la démolition, c'est grâce à elle. Son rôle primordial dans la sauvegarde et la protection du patrimoine montréalais lui vaut plusieurs distinctions dont la médaille du mérite de l'Ordre des Architectes du Québec en 1981, la médaille honorifique de la Société historique de Montréal en 1990, et l'année suivante, le prix Chomedey-de-Maisonneuve de la Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal.

Phyllis Lambert n'a pas abandonné la bataille ; elle a mis sur pied le **Fonds d'investissement de Montréal**. Appuyé par le Fonds de Solidarité et la Fédération des caisses populaires

Desjardins de Montréal et de l'Ouest du Québec, cet organisme financera, sur dix ans, la rénovation de 50 000 logements. Débutant dès le printemps 1997, avec les quartiers Hochelaga-Maisonneuve et Pointe-Saint-Charles, les logements sont destinés à être vendus à des coopératives d'habitation ou à des particuliers à revenus modestes. Grâce à ce projet, l'accès à la propriété aidera les immigrants à s'intégrer et contribuera à réduire la criminalité.[1]

Cette large vision de l'architecture mêlant à la fois la recherche, la sensibilisation du public et l'histoire, permet de donner à Montréal, depuis 1979, un centre culturel unique : **Le Centre canadien d'architecture.** À la fois musée et centre d'étude, cet équipement culurel est un exemple parfait de l'intégration à l'environnement puisqu'il a été aménagé dans une maison historique (la Maison Shaughnessy).

À titre d'architecte-conseil et maître-d'œuvre du Centre canadien d'architecture, Madame Lambert reçoit, à Paris en 1988, la médaille de l'Académie d'architecture de France, la plus haute distinction de reconnaissance professionnelle pour le rayonnement international du Centre. Elle obtient aussi la médaille Gabrielle-Léger de la Fondation canadienne pour la protection du patrimoine. Le Centre reçoit, en 1992, de l'American Institute of Architects, le prestigieux AIA Honor Award et l'Institute Honor Award.

En 1992, elle est reçue Officier de l'Ordre des Arts et des lettres à Paris, décoration attribuée aux artistes ou aux chercheurs pour l'excellence de leur contribution aux domaines artistique et littéraire.

Le Québec ne sera pas en reste puisqu'il lui décernera en 1989, le Prix d'excellence en architecture de l'Ordre des architectes du Québec ; en 1990, le Grand Prix du Conseil des arts de la

1. *L'Actualité*, 15 mars 1997, p. 8.

Communauté urbaine de Montréal ; et en 1994 la médaille Gérard-Morisset du Prix du Québec.

Le patrimoine architectural mérite d'être conservé et mis en valeur, et Phyllis Lambert réussit parfaitement à nous sensibiliser autant par les actions qu'elle mène que par les moyens de mobilisation qu'elle utilise.


**BULLETIN**
**D'HISTOIRE POLITIQUE**

Prix : 30 $ – étudiants : 20 $

– Vol. 5, no 1 (aut. 1996) : L'enseignement de l'histoire au Québec
– Vol. 5, no 2 (fév. 1997) : Les Anglos-québécois à l'heure du plan B
– Vol. 5, no 3 (mars 1997) : Histoire et mémoire

Faites parvenir un chèque à :
AQHP, a/s P. Drouilly, Département de Sociologie
UQAM, C.P. 8888, Succ. Centre-ville, Montréal H3C 3P8
Téléphone : (514) 987-8427

# *1917-1997 Quand on a 80 ans*

*« La jeunesse de l'esprit*
*quand on est plus jeune,*
*c'est la plus belle des jeunesses. »*

*L'Action nationale* est octogénaire.
Elle a défié toutes les tempêtes.
Toutes les batailles elle a vécu.

L'idée d'un pays, elle a semé.
Le temps de la récolte est venu.
Hélas ! les politiciens sommeillent.

Mais la revue conserve l'espoir.
Elle fixe le cap sur l'avenir.
Son verre est à moitié plein.

Hélas ! il ne sera pas possible
de raconter le chemin parcouru,
faute de ressources matérielles.

Mais au fil des mois, la revue
présentera le fil conducteur
de sa pensée et de ses combats.

Elle publiera de larges extraits
d'articles parus depuis 1917
qui s'insèrent dans l'actualité.

L'observateur averti
constatera le perpétuel
recommencement d'un
peuple sans mémoire.

## *La pensée économique*

***Libération économique***
Richard Arès 1961

***Pour nous et chez nous !***
J.N. Cabana 1917

*Décembre 1961*

# *Libération économique et convictions nationales*

**Richard Arès***

Un désaccord permanent s'est établi entre les institutions économiques d'importation dans lesquelles il nous faut vivre..., désaccord d'autant plus grave que le facteur économique a acquis une importance capitale dans la vie des nations d'aujourd'hui.

Comment la communauté canadienne-française pourrait-elle être *bien portante* quand l'esprit qui anime la plupart des grandes institutions économiques, non seulement n'est pas le sien mais lui est trop souvent hostile ? Comment pourrait-elle être *libre* quand les grand s capitaux et les hauts dirigeants de l'industrie, du commerce et de la finance renforcent chaque jour davantage les positions du colonialisme économique chez elle ?...

Si politiquement, l'ère coloniale est terminée chez nous, économiquement elle continue toujours, plus florissante que jamais. Comme il s'agit d'un colonialisme en core plus pernicieux que n'importe quel colonialisme politique, c'est de ce côté que doivent d'abord et avant tout porter nos efforts de libération...

Si aucune communauté nationale ne peut aujourd'hui être bien portante, libre et rayonnante, sans une base économique

*. *L'Action nationale*, décembre 1961, pp. 283-291.

propre, aucune non plus ne peut se donner une telle base sans la présence active d'une élite qui entreprenne de la construire et de la maintenir.

... Si nous ne voulons pas demeurer éternellement un peuple de coloniaux..., il faudra bien, nous aussi, nous doter d'un réseau de ces grandes entreprises qui constituent l'ossature du système économique moderne et en même temps – condition indispensable – de l'élite économique nécessaire à leur fonctionnement. Et par ce mot « élite », entendons un groupe d'hommes qui, chacun en son domaine, possèdent ces deux qualités primordiales : la compétence technique et professionnelle et l'esprit de sa nationalité.

La compétence technique et pro fessionnelle d'abord, c'est-à-dire la compétence pour comprendre à fond et utiliser au mieux le système économique dans lequel nous vivons... Mais la compétence technique et professionnelle ne parviendra jamais à nous doter d'une base économique propre, si l'élite n'y joint pas la fidélité à l'esprit de sa nationalité. C'est peut-être la condition la plus difficile à réaliser en pratique...

... Que nous le voulions ou non, le monde se partage en une multitude de nations qui, toutes, aspirent à vivre, à faire rayonner leur culture et à prendre place sur la scène mondiale. Or, dans chacune de ces nations se produit et s'observe un double phénomène : le milieu national agit sur l'homme pour le façonner et l'homme, à son tour, façonne le milieu à son image.

... (L') éducation du sens national qui, chez les autres peuples, se fait en quelque sorte spontanément, ne peut s'accomplir chez nous que grâce à des efforts réfléchis, soutenus par des convictions personnelles. La raison en est que les forces qui travaillent le milieu, et par conséquent, l'homme qui s'y trouve, ne sont pas homogènes et se combattent même entre elles, ce qui a pour résultat d'enlever à l'instinct, sa sûreté et au sens national, son efficacité.

Un milieu supporteur de notre élite économique, nous l'aurons quand, grâce à une saine éducation de leur sens national, nos compatriotes auront été éveillés, au danger que le colonialisme économique fait courir à toute la communauté... et qu'ils auront développé en eux une ferme volonté d e travailler à les conserver et à les promouvoir, même au prix de quelques sacrifices personnels.

... Tel les sont les convictions préalables nécessaires à ceux qui veulent sincèrement travailler à l'émancipation économique du Canada français. Déjà, il est bien tard ; mais si tout un peuple s'affirme unanime dans sa conviction et inébranlable dans sa résolution, qui donc pourra l'arrêter ?


**ABONNEZ-VOUS AU JOURNAL**

**LES ENSEIGNANTS**

Mensuel national de l'actualité pédagogique
publié 10 fois l'an de septembre à juin

25 $ par année ou 42 $ pour deux ans : taxes incluses

Envoyez vos noms et adresses et votre chèque ou mandat-poste à :

Journal LES ENSEIGNANTS
1316, Domaine du Moulin
L'Ancienne-Lorette, Québec
G2E 4N1
Téléphone ou télécopieur :
(418) 872-6966

*Je me méfie un peu des bilans qui tentent d'être exhaustifs. Je crains qu'à la suite des États généraux sur l'éducation, on s'attache à tous les obstacles en même temps, qu'on se heurte à la lenteur des bureaucraties, aux pressions des lobbies, à des affrontements sur d'innombrables fronts. Je souhaiterais, pour ma part, que l'on cible trois ou quatre grands problèmes auxquels on s'attaquerait avec résolution et célérité. Par exemple : la lutte contre le décrochage, l'apprentissage professionnel, l'enseignement du français et de l'histoire, l'établissement d'examens généraux au niveau du cégep. Une fois de telles réformes bien engagées, on pourrait dresser une nouvelle liste. Un petit nombre de personnes, libres des entraves des groupes d'intérêts, pourraient être chargées de suivre les progrès des réformes entreprises et d'en rendre compte périodiquement...*

*Fernand Dumont*
Le Soleil, *5 mai 1997*

*Août 1917*

# *Pour nous et chez nous!*

**J. N. Cabana***

*L'Action française* a trop le sens des réalités pour ne pas attacher aux problèmes économiques l'importance qui leur convient. De ces problèmes, l'épargne et son emploi sont l'un des plus intéressants. ...

Il n'y a pas dix ans que l'ancien chancelier d'Allemagne, M. de Buelow disait : « *La France doit ses richesses à son sol, à l'activité et à l'ingéniosité de ses habitants, mais plus encore à son admirable esprit d'économie, à cette force d'énergie qui distingue chaque Français, chaque Française. La France est devenue la banquière du monde. Ce que la France gagne de moins que nous par la production, elle le compense par l'épargne.* »

... Des circonstances multiples... nous ont rendu moins économes que les Français et c'est une première tendance contre laquelle nous devrions énergiquement réagir. Mais là n'est pas le plus grand mal.

Le plus grand mal et le danger le plus grand, résident dans l'usage que l'on fait, et que nous laissons faire, du fruit de notre économie – outil puissant, créateur de richesse nouvelle, que

*. *L'Action française*, 1917, pp. 226 - 232.

nous laissons utiliser au profit des autres, alors que logiquement il devrait nous servir.

On répète volontiers que, sans l'argent étranger, nous serions dans l'impossibilité de développer nos ressources naturelles et que nous devons une extrême reconnaissance à tous ceux qui veulent bien placer ici leurs capitaux.

Réfléchit-on que ces capitaux se composent, pour la plus grande partie, des fruits de la petite épargne ? J'aimerais, pour ma part, voir un chercheur patient suivre ces économies, faire toucher du doigt leurs transformations successives, les montrer créatrices de vie et de progrès économiques. Les Canadiens-français ne tarderaient pas à constater qu'une partie de la fortune de leurs concurrents est faite de leur propre force, stupidement négligée. Ils ne tarder aient pas à constater qu'ils n'auraient qu'à le vouloir pour donner à leurs propres institutions un essor fécond, pour se fortifier dans tous les ordres de choses. Car il sera éternellement vrai que l'argent est le nerf de la guerre...

Et si, depuis cent cinquante ans, nous avions su mettre en pratique cet axiome, que de choses seraient changées ! Que d'industries auraient été créées, que d'ingénieurs, que de techniciens y auraient trouvé asile ! Que d'œuvres auraient pu surgir de cette richesse accumulée et multipliée !

Quelques exemples tirés d'un domaine qui m'est plus familier, l'assurance-vie, illustreront l'importance de cette question, en feront apercevoir les conséquences lointaines.

L'assurance-vie est, dans le monde moderne, l'un des plus grands facteurs de l'accumulation des capitaux... Les sommes ainsi accumulées au moyen des primes servent... non seulement à solder les indemnités courantes, mais à constituer un fonds qui permettra aux compagnies de faire face à leurs obligations futures. Cette réserve atteint aujourd'hui un montant presque incroyable. ...

On comprend bien que ces sommes fabuleuses ne restent pas inactives. Elles fournissent directement ou indirectement aux grandes affaires industrielles et commerciales leur puissance motrice. Et c'est ici que l'on touche du doigt l'importance du choix des institutions auxquelles nous confions nos épargnes. ...

Quelle part de ces millions a contribué au développement de notre province, forteresse de l'élément français et qui représente plus d'un quart de la population canadienne...

Le rapport officiel ne donne pas le détail des placements hypothécaires, mais il nous fournit une étude complète et fort intéressante des placements sur actions, obligations et débentures. Il en résulte qu'alors qu'on plaçait à l'étranger et dans les autres provinces, pour le développement de l'industrie des villes ou des écoles, la somme de 63 000 000 $, la province de Québec recevrait, en tout et partout, pour sa part, la somme de 5 000 000 $...

Je m'arrête... Du reste, n'en ai-je pas assez dit pour montrer de quelle f açon absurde nous utilisons l'outil qui est le fruit de notre travail et de notre épargne ? ... Si nous avions le même esprit de corps que les Anglais, c'est dix ou douze compagnies d'assurance-vie, et autant d'assurance-incendie, que nous posséderions.

Et ces institutions, fortes et prospères, accumuleraient nos épargnes, les emploieraient à développer nos ressources naturelles, à améliorer nos villes, à faire grandir nos industries. Par elles le progrès économique de la race serait accéléré, poussé à un point qui nous paraît aujourd'hui presque inaccessible.

N'est-il pas temps que, prenant exemple sur ces peuples qui ont l'instinct de la vie, nous songions à garder *chez nous* et *pour nous* ce qui est *à nous* ?

l'HEXAGONE




**YOLANDE VILLEMAIRE**
*Céleste tristesse*




**ROBER RACINE**
*La-bas, tout près*




**SERGE CANTIN**
*Ce pays comme un enfant*

LE GROUPE
VILLE-MARIE
LITTÉRATURE

LA PASSION DE LA LITTÉRATURE

# INDEX DES ANNONCEURS


350 Allard, Pierre, C.A.
347 Alliance des professeurs
352 APEIQ
338 Banque Laurentienne du Canada
345 Bibliothèque nationale
325 *Bulletin d'histoire politique*
337 Bourse de Montréal
122 *Cahiers d'histoire du Québec*
40 *Cap-aux-diamants*
356 Club des 100 associés
341 CSN
344 *Devoir, Le*
342 Fondation du Devoir, La
C3 Fonds Optimum
C4 Fonds de solidarité
312 Hexagone, L'
334 Hexagone, L'
339 Hydro-Québec
329 *Journal des enseignants*
346 Labelle, Pierre-Bernard, notaire
346 Laboratoire D^r Renaud
351 Lamond & Fils Ltée
340 Loto Québec
48 *Magazine Gaspésie*
349 Ministère des Relations internationales
350 Mouvement national des Québécoises et Québécois
351 Poitras, Larue & Rondeau inc.
45 *Relations*
346 Sansregret, Taillefer et Associés
343 Société des Alcools du Québec
346 Société pour les enfants handicapés du Québec
350 Société Saint-Jean-Baptiste de Montréal
350 Société Saint-Jean-Baptiste du Centre du Québec
348 Société nationale d'assurance
351 Syndicat des employés de magasins et de bureaux de la SAQ
351 Tassé & Associés Limitée
351 Translatex Communications Plus
336 UPA
348 Veilleux, Marc, Imprimeur Inc.
70 *Vie ouvrière*
110 45^e Parallèle



*Au Québec,*
*50 000 producteurs et*
*productrices agricoles*
*se consacrent*
*à la terre*

*pour fournir,*
*en quantité,*
*des produits de qualité.*

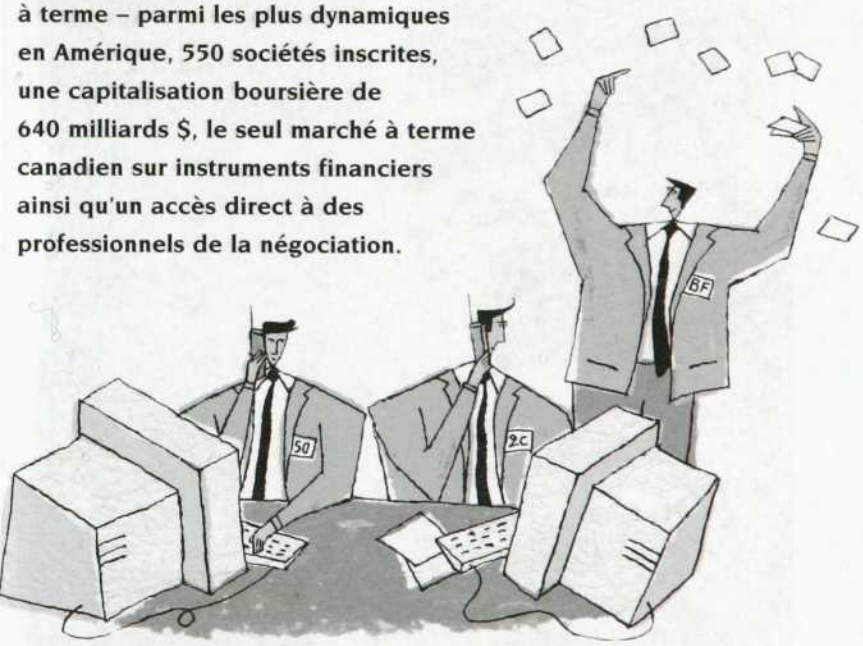
*De la terre*
*à la table,*
*Savourons*
*Québécois*

UPA
L'Union des
producteurs
agricoles



# Les 3 visages de la Bourse de Montréal

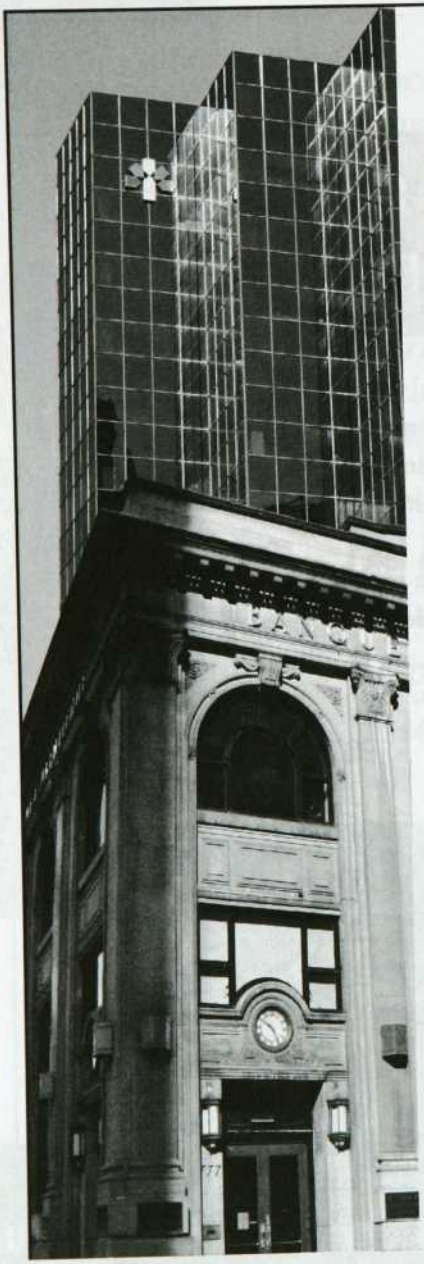
**À Montréal, vous trouverez trois marchés – actions, options et contrats à terme – parmi les plus dynamiques en Amérique, 550 sociétés inscrites, une capitalisation boursière de 640 milliards $, le seul marché à terme canadien sur instruments financiers ainsi qu'un accès direct à des professionnels de la négociation.**




**Trois visages, un seul endroit.**

Bourse de Montréal

Site Web : http://www.bdm.org



C'est avec fierté
que nous soulignons
les 80 ans d'essor
de L'*Action nationale*,
une revue qui,
comme nous,
contribue activement
au développement
du Québec.

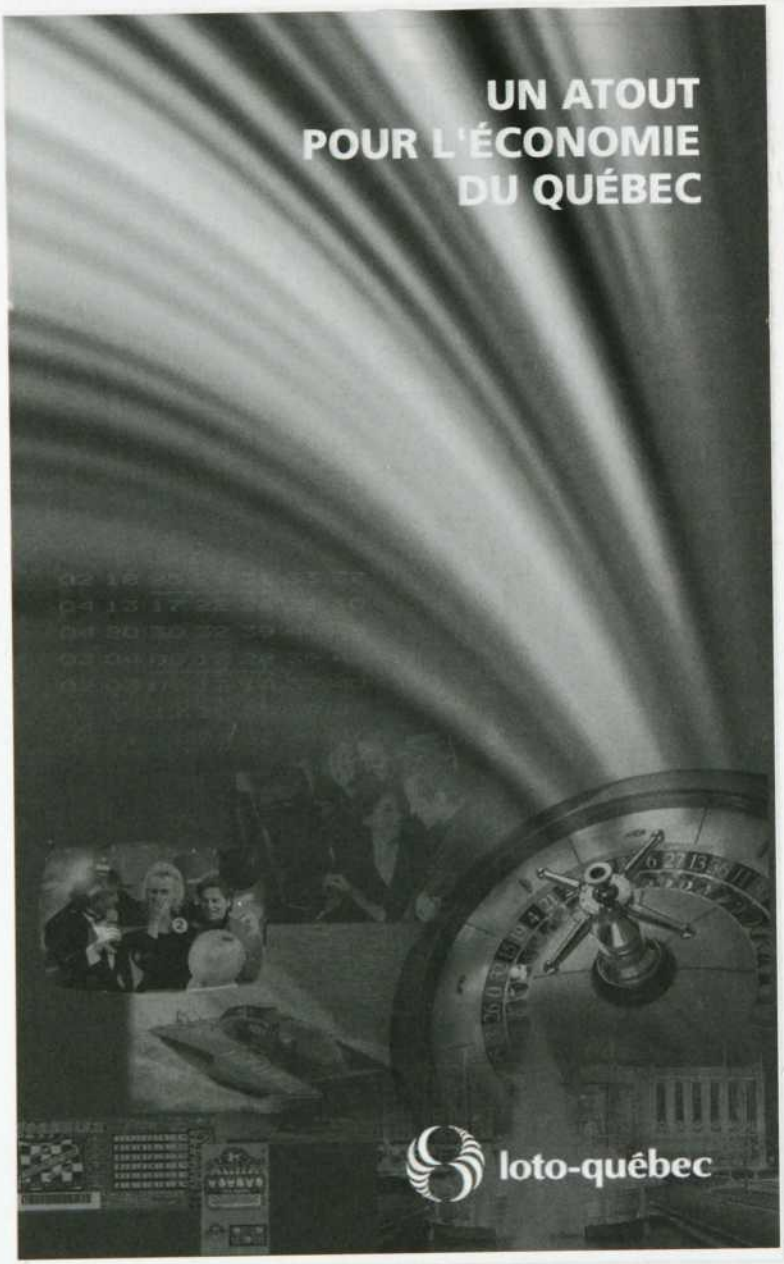
BANQUE
LAURENTIENNE



# Jus 100 % naturel

À la maison, au travail, partout, quand vous tirez votre « jus » d'ici, vous puisez vos watts à la source et vous êtes tout naturellement branchés sur une qualité de vie respectueuse de l'environnement et du bien-être de la collectivité. Bref, sur l'avenir !

Hydro Québec


UN ATOUT
POUR L'ÉCONOMIE
DU QUÉBEC
loto-québec

## L'ÂME DE CE PAYS

S'il est venu le temps
de se donner un pays,
il importe de savoir
ce que nous en ferons.

*L'Action Nationale*
a accompagné le Québec
tout au long de ce siècle.
Elle apporte à nouveau
une pièce majeure
dans la patiente construction
de notre projet collectif.

La CSN salue cette initiative
qui contribue à la qualité
de nos débats.



CSN

*Bravo*

aux 80 années de succès

de l'Action **NATIONALE** !

une alliée dans la diffusion
de l'essence de la société québécoise.

*Hommages*

à ses fidèles lecteurs et amis

dont l'appui soutenu est un gage de pérennité.

*Fondation du DEVOIR*

Moteur et stimulant reflet de l'évolution culturelle de la société québécoise depuis 87 ans, Le Devoir s'est doté d'un important élément de santé financière: la Fondation du Devoir. Fondée en 1956 et relancée en 1990, la Fondation du Devoir joue un rôle de soutien crucial en ce qui a trait aux appels de fonds, aux offres d'actions au grand public, à la sollicitation de placements publicitaires et au recrutement d'abonnés.

# L'expérience DE LA **qualité**



La modération a bien meilleur goût. Éduc'alcool

Société des alcools du Québec

# LE DEVOIR

*Un journal engagé*
*pour des gens exigeants*




## Le plus Beau quotidien du monde

*"The Society of News Papers Design» à l'occasion de son quinzième concours annuel à décerné 14 prix au Devoir.*

J'ai dit, je n'ai pas dit
Quand il fallait le faire, ou ne pas le faire
S'aurai-je la vérité et si j'advins en elle
La poésie a changé
Adieu métaphores dont j'ai fait le tour
Du fond des mots de nouveaux poètes me parlent
Les narratifs du monde enchevêtrés
dans ce qui n'avance qu'avec peine, l'homme

(Pour saluer les nouveaux poètes)

Gaston Miron,
poème écrit après 1975

**La Bibliothèque nationale du Québec,
témoin et gardienne de la poésie de Gaston Miron
et de toute la littérature du Québec,
pour la suite de l'Histoire.**

**Bibliothèque nationale
du Québec**

**LABORATOIRE DR RENAUD**
SOCIÉTÉ QUÉBÉCOISE À L'AVANT-GARDE
DE LA SCIENCE DERMOCOSMÉTIQUE

1040, AVENUE ROCKLAND, OUTREMONT H2V 3A1

*Successeur de* M[e] Jacques Brien
M[e] Pierre Gravel
M[e] Ronald-E. Laviolette
Notaires

**M[e] PIERRE-BERNARD LABELLE,** D.E.C., LL.L., D.D.N.
NOTAIRE ET CONSEILLER JURIDIQUE

Édifice Girardin
1259, rue Berri, bureau 325
Montréal, Québec H2L 4C7

Tél. : 845-2255
844-4514

STA
**Sansregret, Taillefer & Associés inc.**
Conseillers et administrateurs en avantages sociaux

Michel Taillefer
*président*

Téléphone : (514) 355-7869 / 1-800-782-5799
Télécopieur : (514) 355-7923
5125, rue du Trianon, bureau 308, Montréal (QC) H1M 2S5

Société pour les enfants handicapés du Québec
Quebec Society For Disabled Children

**Camp Papillon • Garderie Papillon**
**Résidence Papillon • Ressource Papillon**

2300, boul. René-Lévesque Ouest, Montréal (QC) H3H 2R5
Téléphone : (514) 937-6171 Télécopieur : (514) 937-0082

**Aucune politique culturelle nationale ne sera efficace si la transmission de la culture ne passe pas par l'école publique commune.**



**Alliance des professeures et professeurs de Montréal** (CEQ)

**MARC VEILLEUX**
**IMPRIMEUR INC.**

**Livres (200 à 10 000 exemplaires)*
**Manuels techniques*
**Listes de prix*
**Rapports internes*
**Catalogues*
**Listes de membres et répertoires*
**Rapports annuels et agendas*
**Dépliants*
**Brochures*

1340, rue Gay-Lussac, section 4, Boucherville, Qc J4B 7G4
Tél.: (514) 449-5818 • Fax: (514) 449-2140

SOCIÉTÉ NATIONALE D'ASSURANCE

**FILIALE D'OPTIMUM GÉNÉRAL INC.**
**Partenaire Optimum®**

**425, boul. de Maisonneuve Ouest,**
**Bureau 1500,**
**Montréal H3A 3G5**

**(514) 288-8711**

# Le monde est petit **quand on voit grand**

**Plus que jamais accessible, le monde s'ouvre à ceux qui voient grand.**



Avec sa culture avant-gardiste, ses lois progressistes, sa fiscalité propice aux investissements, sa main-d'œuvre stable et qualifiée, ses entreprises innovatrices et animées de l'esprit de conquête, le Québec a tous les atouts pour prospérer dans le grand jeu mondial.

Gouvernement du Québec
**Ministère des Relations internationales**

CA
**Pierre Allard**
**Comptable agréé**

Pierre Allard, c.a.

980, rue Saint-Antoine Ouest
Bureau 308
Montréal (Québec)
H3C 1A8
Téléphone : (514) 874-0838
Télécopieur : (514) 874-3638

SSJB

Plus de
32 000 membres
au cœur
du Québec

*SSJB CENTRE DU QUÉBEC*
449, rue Notre-Dame, Drummondville
**819-478-2519**
Organisme régional d'entraide
et de fierté québécoise

**SOCIÉTÉ SAINT-JEAN-BAPTISTE DE MONTRÉAL**
Maison Ludger-Duvernay

82, rue Sherbrooke Ouest, Montréal H2X 1X3
Tél. : 843-8851 Télécopieur : 844-6369

**Mouvement national
des Québécoises
et Québécois**

2207, rue Fullum, Montréal
(Québec) H2K 3P1
Téléphone : 527-9891
Télécopieur : 527-9460

MNQ

*Avec les hommages
du MNQ et de ses
sociétés affiliées*

**BIJOUTERIE EMBLÉMATIQUE**

C. Lamond & Fils Ltée
Robert Bourget, Président
125, rue Alfred
St-Gabriel-de-Brandon
(Québec) J0K 2N0
Tél. : 1 800 567-9721

ASSURANCES

**Poitras, Larue & Rondeau Inc.**

Courtier d'assurances
3925, rue Rachel Est, bur. 200
Montréal H1X 3G8
Tél. : (514) 899-5377

LA SOCIÉTÉ DES ALCOOLS DU QUÉBEC, INDISPENSABLE DANS UN QUÉBEC SOUVERAIN ... PRÉSENTE DANS 55 PAYS.

**Depuis le temps,**
*on s'y connaît*

SEMB SAQ Syndicat des employés de magasins et de bureaux de la SAQ

1065, rue Saint-Denis
Montréal H2X 3J3
Tél. : (514) 849-7754
1-800-361-8427
(extérieur de Montréal)

Denis Laberge
Conseiller en placements

Tassé & Associés, Limitée

830, boul. René-Lévesque Ouest, bureau 1200
Montréal (Québec) H3B 1S6 Tél. : (514) 879-3900

**TRANSLATEX + Communications**

*RÉDACTION*
*RÉVISION*
*TRADUCTION*

**Claude Ghanimé**

**MONTRÉAL**
1600, rue Notre-Dame Ouest
Bureau 209A, Montréal (Québec) H3J 1M1
**(514) 935-9282 / Téléc. : (514) 935-2672**

**OTTAWA**
309, rue Cooper
Ottawa (Ontario) K2P 0G5
**(613) 234-4941**

**Internet : 70711.30121@compuserve.com**

*Pour appuyer les efforts d'Yves Michaud, qui a obtenu la reconnaissance des droits des actionnaires...*

*DEVENEZ MEMBRE D'UNE ASSOCIATION VOUÉE À LA DÉFENSE DE VOS ÉPARGNES ET INVESTISSEMENTS*

Les épargnants ne sont pas protégés adéquatement. La déréglementation des institutions financières engendre des abus. Les entreprises et les grandes sociétés doivent être plus soucieuses de l'intérêt de leurs actionnaires. Il est nécessaire que les dirigeants fassent preuve de plus de transparence et respectent les principes d'une saine démocratie d'entreprise.

L'ASSOCIATION DE PROTECTION DES ÉPARGNANTS ET INVESTISSEURS DU QUÉBEC (APEIQ), fondée par Yves Michaud, est un organisme sans but lucratif.

Ses buts sont :

- ▷ Faire valoir auprès des gouvernements le point de vue des membres sur le fonctionnement des marchés financiers ;
- ▷ Promouvoir une meilleure représentation des actionnaires aux conseils d'administration des sociétés par action ;
- ▷ Favoriser une plus grande transparence dans la gestion des sociétés ;
- ▷ Constituer un forum pour discuter des problèmes des citoyens dans leurs relations avec les entreprises financières.

La cotisation est de 25 $ par année. Faire un chèque à l'ordre de l'APEIQ et postez à :

APEIQ
737, rue Versailles
Montréal (Qc) H3C 1Z5

Téléphone : (514) 932-8921
Télécopieur : (514) 932-9366

Courrier électronique : apeiq@cam.org
Site internet : www.cam.org/~apeiq

# LA LIGUE D'ACTION NATIONALE

**Président honoraire**
François-Albert Angers

**Président**
Robert Laplante

**Vice-présidente**
Danielle Gagné

**Secrétaire**
Jean-François Nadeau

**Trésorière**
Isabelle Le Breton

**Conseillers**
Jean-Jacques Chagnon
Paul-Émile Roy

**Ex-officio**
Rosaire Morin

**Secrétariat**
***Directrice***
Marie-Laure Prunier

Claire Caron
Sylvie Chagnon
Yves Fortin
Denise Joyal
Laurence Lambert
Régine Le Bourhis
Nathalie Roussy

**Relationnistes**
André L'Heureux
Monique Michaud

**Membres**
Pierre Allard
René Blanchard
Nicole Boudreau
Guy Bouthillier
Jean-Charles Claveau
Claude Duguay
Jean-Pierre Dupuis
Pierre Dupuis
Jean Genest
Pierre Lamy
Colette Lanthier
Alain Laramée
Yvon Leclerc
Jean-Marc Léger
Delmas Lévesque
Jacques Martin
Denis Monière
Jacques-Yvan Morin
Pierre Noreau
Gilbert Paquette
Gilles Rhéaume
Jean-François Simard
Pierre Trépanier

**Membres honoraires**
Thérèse Baron
Christiane Bérubé
Jacques Boulay
Hélène Chénier
Lucia Ferretti
Yvon Groulx
Léo Jacques
Jean-Marcel Paquette
Roméo Paquette
Hélène Pelletier-Baillargeon
Juliette Rémillard

**Membres émérites**
Louise-C. Brochu
Michel Brochu
Marcel Laflamme
Georges Meyers
Anna-L. Normand

# COMITÉ ÉDITORIAL

**François Aquin**, avocat, Montréal
**Louis Balthazar**, politologue, Université Laval
**Claude Bariteau**, anthropologue, Université Laval
**André Beauchamp**, sociologue, Montréal
**Jules Bélanger**, historien, Gaspé

**Jean-Guy Bissonnette**, directeur de la recherche, Centraide
**Claire Bonenfant**, sociologue, Québec
**Gérard Bouchard**, sociologue, UQAC
**Henri Brun**, constitutionnaliste, Université Laval
**Claudette Carbonneau**, première vice-présidente, CSN

**Paul-André Comeau**, journaliste, Montréal
**Marcel Couture**, président, *Forces*
**Fernand Daoust**, vice-président, Fonds de Solidarité
**Bernard Descôteaux**, rédacteur en chef, *Le Devoir*
**Nicole de Sève**, conseillère, CEQ

**Clermont Dugas**, géographe, UQAR
**Andrée Ferretti**, écrivaine, Cowansville
**Lucia Ferretti**, historienne, Montréal
**Danielle Gagné**, administratrice, Longueuil
**Alain-G. Gagnon**, professeur, Université McGill

**Pierre Graveline**, écrivain, éditeur, Montréal
**Jean-Claude Guérard**, économiste, HEC
**Roger Guy**, professeur, UQAT
**André Joyal**, économiste, UQTR
**Pierre-André Julien**, économiste, UQTR

**Jacques Lacoursière**, historien
**Claude Lafleur**, directeur général, UPA
**Danielle Lafontaine**, sociologue, UQAR
**Guy Laforest**, politologue, Laval

**Andrée Lajoie**, constitutionnaliste, Université de Montréal
**Pierre Lamonde**, économiste, Fonds de Solidarité
**Simon Langlois**, sociologue, Université Laval
**Colette Lanthier**, psychologue, Secrétariat à l'action communautaire
**Robert Laplante**, sociologue, Ville de Montréal

**Alain Laramée**, professeur, Télé-Université
**Léo-Paul Lauzon**, professeur, UQAM
**Lise Lebrun**, action communautaire, Montréal
**Jean-Marc Léger**, directeur, Fondation Lionel-Groulx
**Pierre Marois**, avocat, Saint-Lambert

**Yves Martin**, sociologue, démographe, Lac-Brôme
**Suzanne Messier**, démographe, ministère de l'Éducation
**Denis Monière**, politologue, Université de Montréal
**Jacques-Yvan Morin**, constitutionnaliste, Université de Montréal
**Pierre Noreau**, sociologue, UQAT

**Ferdinand Ouellet**, ex-sous-ministre, Saint-Roch-des-Aulnaies
**Michel Paillé**, démographe, Conseil de la langue française
**Pierre Paquette**, secrétaire général, CSN
**Micheline Paradis**, directrice, *Ma Caisse*, Desjardins
**Hélène Pelletier-Baillargeon**, écrivaine, Outremont

**Henri-Paul Proulx**, secrétaire général, Solidarité rurale
**Guy Rocher**, sociologue, Université de Montréal
**Bruno Roy**, président, Union des écrivaines et des écrivains
**Jean-Claude Tardif**, conseiller, CEQ
**Hélène Tremblay**, rectrice par intérim, UQAR

**Rodrigue Tremblay**, économiste, Université de Montréal
**Daniel Turp**, professeur titulaire, Université de Montréal
**Pierre Vadeboncœur**, écrivain, Outremont
**Monique Vézina**, présidente du MNQ

L'Action NATIONALE

# CLUB DES 100 ASSOCIÉS

*Monsieur Fernand Allard*
*Madame Gabrielle Allen*
*Monsieur François-Albert Angers*
*Monsieur Gaston-A. Archambault*
*Monsieur Paul Banville*
*Monsieur Henri Blanc*
*Madame Antoinette Brassard*
*Monsieur Gérard Deguire*
*Monsieur Yves Dubaime*
*Monsieur Henri-F. Gautrin*
*Monsieur Paul Grenier*
*Monsieur Yvon Groulx*
*Madame Anne Lagacé-Normand*
*Monsieur Bernard Lamarre*
*Monsieur Louis Morache*
*Monsieur Rosaire Morin*
*Monsieur René Richard*
*Monsieur Jacques Rivest*
*Monsieur Yvan Roy*
*Madame Cécile Vanier*

**Abonnement 1 an**
**10 numéros**

| | |
|---|---|
| Québec, Canada | 38,00 $ |
| Étudiant, Québec | 22,00 $ |
| France | 300,00FF |
| Autres pays | 65,00 $ |
| Abonnement de soutien | 100,00 $ |
| Club des 100 Associés | 1 000,00 $ |

**Abonnement 2 ans**
**20 numéros**

| | |
|---|---|
| Québec, Canada | 70,00 $ |
| Étudiant, Québec | 40,00 $ |
| France | 540,00FF |
| Autres pays | 118,00 $ |

ISSN-0001-7469
ISBN-2-89070

Dépôt légal :
Bibliothèque nationale du Québec
Périodicité : 10 numéros par an

**L'Action nationale**
Les 80 000 pages publiées par la revue depuis 80 ans constituent une contribution efficace au développement du Québec.

**Prix Richard-Arès**
Le prix Arès a pour objectif de promouvoir la culture nationale.

**Prix François-Albert Angers**
Le prix Angers vise à susciter un intérêt accru pour la coopération.

**Prix André-Laurendeau**
Le prix reconnaît les meilleurs articles publiés dans la revue au cours de l'année.

**Fondation Esdras-Minville**
Cette fondation recueille des fonds dont les revenus financent en partie les activités de la revue.

**Fondation Gaston-Beaudry**
Cette fondation facilite des travaux de recherche sur la question économique.

*L'ACTION NATIONALE*
425, boul. de Maisonneuve ouest, bureau 1002
Montréal (QC) H3A 3G5
Téléphone : 514-845-8533
Télécopieur : 514-845-8529

**Êtes-vous mûr pour une gestion professionnelle et prudente de vos épargnes?**

# FONDS OPTIMUM

- Gérés au Québec depuis 1986
- REER, FERR et placements réguliers
- Planification de votre retraite par nos conseillers actuariels

| Fonds Optimum | Rendements annuels * | | | | |
|---|---|---|---|---|---|
| | 1 an | 2 ans | 3 ans | 5 ans | 10 ans |
| Équilibré | 14,9 % | 12,6 % | 12,5 % | 11,1 % | 9,2 % |
| Obligations | 15,0 % | 12,2 % | 13,1 % | 11,2 % | 10,7 % |
| Actions | 30,0 % | 21,9 % | 15,2 % | --- | --- |

**Le partenaire Optimum®**
**de la retraite des Québécois**

**(514) 288-1600**
**1-888-OPTIMUM**

* Rendements annuels moyens nets en date du 30 mai 1997. Le rendement passé ne garantit pas les résultats futurs. Il est important de lire le prospectus simplifié des FONDS OPTIMUM avant d'y investir. Les FONDS OPTIMUM sont distribués par Optimum Placements inc., une société membre du Groupe Optimum.


Parce que le futur nous tient à coeur.
C'est aussi en pensant à eux que nous investissons dans votre entreprise.
LE FONDS DE SOLIDARITÉ DES TRAVAILLEURS DU QUÉBEC (FTQ)
9.95 $
Envoi de publication
Enregistrement numéro 1162
Montréal : (514) 383-8383 Sans frais : 1 800 361-5017